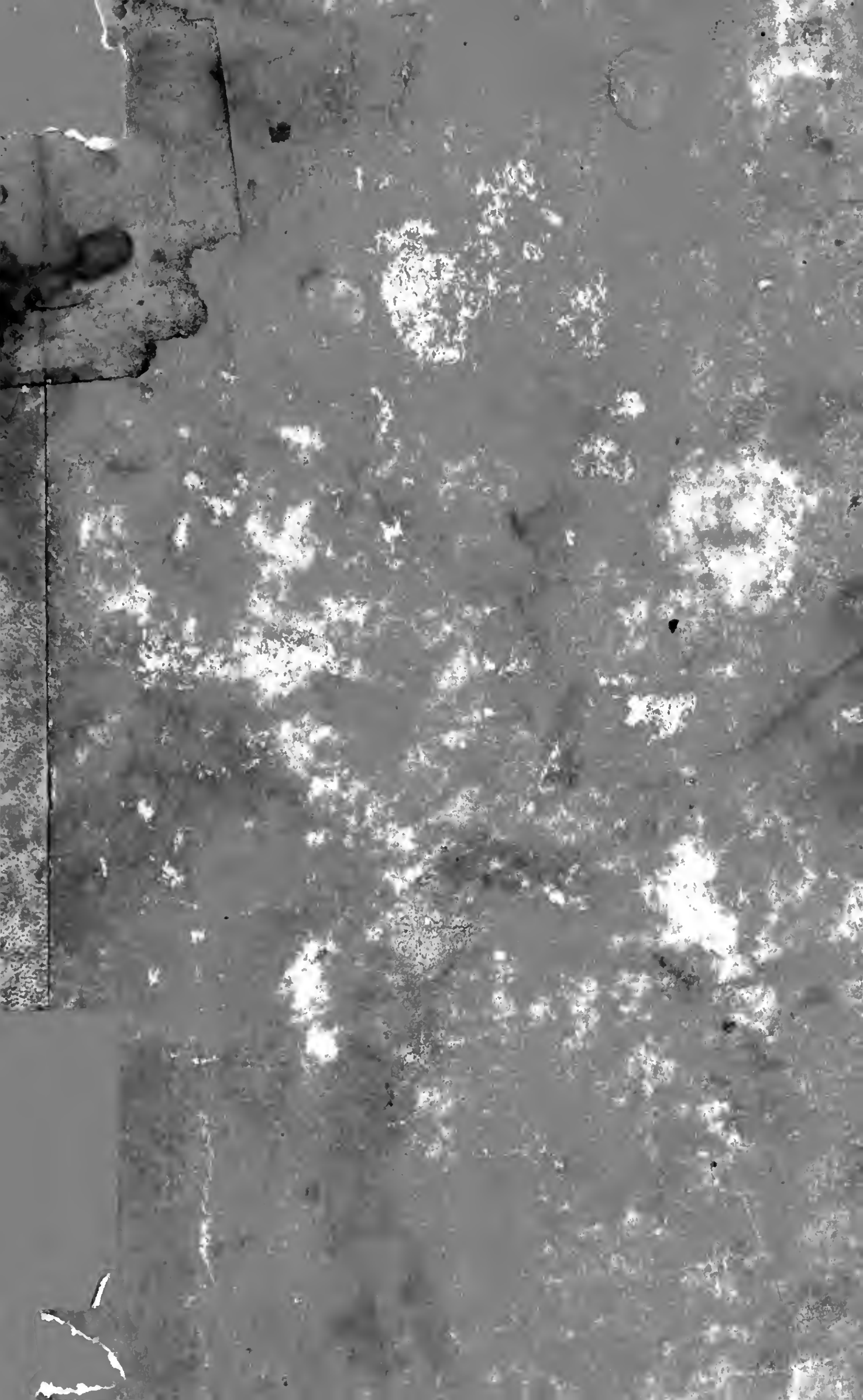


MÉMOIRES

DE MA

CUISINIÈRE.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

L'AMOUREUX DES ONZE MILLE VIERGES, par ADOLPHE RICARD. — 2 vol. in-8°.

RINALDO RINALDINI, **CHEF DE BRIGANDS**, traduction nouvelle par M. ROGER DE BLAMONT. — 2 vol. in-8°.

CANDIDE, un joli volume in-32 de la Bibliothèque Diamant. — Prix 1 fr.

CASCARINETTE, par ADOLPHE RICARD. 2 vol. in-8°.

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

MÉMOIRES

DE MA

CUISINIÈRE

PAR

S. HENRY BERTHOUD.

I

PARIS

GUSTAVE SANDRÉ, ÉDITEUR,

COMMISSIONNAIRE POUR LES CABINETS DE LECTURE.

Rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.

1846

A

MONSIEUR LE VICOMTE

EUGÈNE DE KERCKHOVE DE VARENT,

Secrétaire d'ambassade de Sa Majesté
le roi des Belges.

Mon cher ami,

Je vous ai vu souvent vous arrêter avec curiosité, dans mon cabinet, devant un portrait de vieille femme placé près d'un de ces diadèmes d'argent que les Frisonnes nomment *cap-oor*, et qui ceignent le front pur de ces charmantes filles de la Hollande; chaste et tendre legs d'une pauvre

enfant morte dans mes bras. A côté du portrait se trouve une *falaka*. Le khadi d'Alger, Si Mohammed ben Mohammed Mohassen, me l'a donnée à mon départ d'Alger, en me promettant que cet instrument de supplice, qui servait peut-être depuis cent ans à attacher les pieds des condamnés à la bastonnade, ne serait jamais remplacé, dans le diwane où se rend la justice arabe.

Si le portrait de vieille femme se trouve placé entre les deux premières reliques, ce n'est point sans raison et sans droit.

Regardez le béguin blanc qui coiffe cette vénérable tête, à la fois naïve et fière, et dont la bonhomie rachète des traits

vulgaires et sans régularité : vous ne tarderez point à reconnaître une de nos vieilles domestiques flamandes, qui s'attachent au sort d'une famille, s'y incorporent, s'y identifient, prennent leur part de ses joies et de ses chagrins et vivent et meurent pour elle.

Telle était en effet la vieille Mitje. Née au service de ma bisaïeule, sa jeunesse s'est écoulée au service de ma grand'mère : elle a consacré son âge mûr à ma sainte et bonne mère, et a suivi son fils à Paris, lorsque, pauvre et aventureux, il y venait, avec la cape et la plume, tenter les hasards de la vie littéraire.

Vous ne savez rien, mon ami, des luttes, des orages et des épreuves dont l'art fait subir les initiations à ses néophytes, et souvent hélas à ses adeptes eux-mêmes! Un beau jour, le pauvre apprenti poète tomba malade ; la révolution de 1830 arriva; puis le choléra montra sa face hideuse, et un jour le maître de Mitje lui apprit en pleurant qu'il ne pouvait plus garder Mitje à son service.

Mitje ne répondit point, et continua comme par le passé à se trouver chez son maître, quand celui-ci, le soir rentrait sans argent et sans pain.

Mitje, en le voyant revenir, faisait taire son

rouet, déposait sa quenouille, se levait, parlait de notre chère Flandre, et finissait par amener un sourire sur les traits pâles et flétris de celui qu'elle nommait son enfant; elle le grondait alors; elle lui montrait dans l'avenir un ciel resplendissant et bleu, et finissait par servir un bon petit souper composé de mets flamands.

Quand son maître voulait demander comment Mitje parvenait à suffire aux dépenses du ménage, Mitje répondait en se fâchant tout rouge, se récriait sur tant d'injustice et d'exigence, et finissait, grâce à une querelle, par si bien détourner l'attention du jeune homme, qu'elle restait en possession de son secret.

Ce secret finit cependant par se découvrir. Mitje s'était faite la gouvernante d'un vieillard qui demeurait au premier étage de la maison dont le poète occupait le sixième étage; mais en se réservant les heures auxquelles elle se sentait nécessaire à son premier maître: grâce à l'activité et à l'adresse de la bonne femme, jamais ce dernier ne soupçonna rien d'un pareil mystère.

Enfin des jours meilleurs arrivèrent; le maître de Mitje put changer sa mansarde et descendre de deux ou trois étages: le vieillard, qui redoutait de perdre les soins de la vieille gouvernante, vint solliciter son jeune voisin de ne pas la lui enlever. Mitje continua donc à servir deux maîtres; un

legs assez considérable vint la récompenser, à deux ans de là, du dévoûment qu'elle avait montré au vieillard.

Hélas! elle ne survécut point longtemps à celui dont elle avait adouci les derniers jours. Un matin, on trouva Mitje, dans sa cuisine, assise devant son rouet, et tenant encore entre ses doigts le fil de sa quenouille; sa tête, penchée sur sa poitrine, n'avait plus de regards, ni ses mains ridées de mouvement : elle était passée désormais de la vie à la mort, comme on s'endort d'un paisible sommeil.

Mitje avait institué pour légataire universel son maître; car elle était sans parens, et

ne s'était jamais connu d'autre famille que celle dans laquelle elle avait vécu quatre-vingts ans.

Parmi les divers objets qui composaient ce modeste héritage, se trouvait un coffret plein de papiers que Mitje, dans son ardeur d'économie, et dans son esprit d'ordre passionné, avait recueillis sans doute, pendant qu'elle servait le vieillard, afin de ne point manquer d'enveloppes quand elle avait à faire un paquet, ou à préparer des côtelettes en papillottes.

On ne saurait guère trouver de papiers sans y jeter un regard curieux ; c'est ce que fit l'héritier de Mitje. A sa grande

surprise, il constata que ces papiers contenaient des notes curieuses et inconnues, pour la plupart, sur les hommes et les choses du dix-neuvième siècle.

Ces notes et ces documens, je les publie en partie aujourd'hui, en souvenir de l'excellente Mitje et de la manière dont ils me sont parvenus, sous le titre de *Mémoires de ma Cuisinière*.

Voilà, mon cher ami, l'histoire de mon livre. Pardonnez-moi d'avoir placé votre nom en tête de ces deux volumes, et veuillez y voir un témoignage de ma sincère et tendre affection pour vous.

Les tartelettes du prince Bedreddin.

Un matin, Carême travaillait dans son laboratoire. Le front appuyé sur ses deux mains et plongé dans une rêverie profonde, il méditait sur un de ces problèmes de cuisine transcendante dont il poursuivait la solution avec tant de persévérance et d'ardeur.

Telle était sa préoccupation qu'il n'entendit point ouvrir la porte de son cabinet, et qu'il ne s'aperçut pas de l'entrée subite d'une jeune femme; enveloppée dans un riche cachemire et le visage à demi caché sous les plis d'un voile d'Angleterre, celle-ci porta curieusement les yeux autour d'elle, et scruta, par un examen rapide, les lieux singuliers dans lesquels elle venait de pénétrer.

Le laboratoire de Carême se composait d'une vaste pièce, éclairée par deux immenses fenêtres. A travers les rideaux rouges, le soleil jetait sa lumière avec des accidens bizarres et des reflets empourprés. Dans la partie droite, s'élevait une bibliothèque composée d'un millier de volumes environ. A gauche, en regard d'un piano, on remarquait un fourneau couvert de casseroles d'argent!

Un portrait de Vatel, peint par Rigaut, une belle gravure représentant Cambacérès, et un

croquis de Robert, d'après M. le prince de Talleyrand, étaient les seuls cadres qui tempérassent la sévère nudité des murs tendus d'étoffe brune.

Le bureau de l'illustre maître-d'hôtel occupait le milieu du cabinet; Newton n'apportait pas une foi plus religieuse dans les études du système céleste que Carême dans ses élucubrations gastronomiques. Pour le tirer des idées qui le rendaient insensible aux perceptions extérieures, il fallut que la jeune femme posât doucement sa main sur l'épaule du penseur.

Il tressaillit comme un homme que l'on éveille en sursaut, rougit, s'excusa de son incivile distraction et présenta, en homme qui sait vivre et qui ne manque pas d'élégance dans les manières, un fauteuil à la charmante inconnue.

Celle-ci releva son voile et montra à Ca-

rême un des plus délicieux visages que puisse rêver une imagination de poète. Elle n'était pas belle, elle était adorable.

— Me connaissez-vous, monsieur? demanda-t-elle d'une voix pleine de charme et de mélodie.

— Si j'avais eu l'honneur de voir madame une seule fois, ma mémoire et mon cœur ne l'auraient point oublié, répondit Carême en s'inclinant.

— Tant mieux! reprit-elle. La femme ne devra rien à l'artiste; l'inconnue à la femme célèbre. Je ne serai que plus fière de mon succès et plus reconnaissante de votre obligeance. Monsieur Carême, je viens vous demander un service.

— Il faudrait que ce service fût impossible pour que je ne m'empressasse point d'aller au-devant des désirs de madame.

— Je suis charmée de la bonne grâce que

vous voulez bien me montrer. Et cependant, je ne dois point le dissimuler, je viens réclamer de vous quelque chose d'important et de grave. Les femmes, vous le savez, sont exigeantes et audacieuses.

Carême s'inclina et attendit en silence qu'elle s'expliquât.

— Monsieur Carême, je viens vous prier de composer un dîner pour un de mes amis.

— Le peu que je sais est à la disposition de tous les amateurs de la science, répliqua-t-il en prenant une plume pour écrire un menu.

— Mon exigeance va plus loin que vous ne le supposez... Je désire que ce dîner soit tout-à-fait votre œuvre.

Carême prit un air sérieux et digne.

— Madame sait, dit-il, que j'ai l'honneur d'appartenir à monseigneur le prince de Tal-

leyrand, et que cette position m'empêche de consacrer mes soins à d'autres qu'à son excellence.

Elle se débarrassa de son châle et de son chapeau par un geste plein de grâce, courut au piano et se mit à chanter. Jamais voix plus pure et plus divine ne sut donner aux œuvres sévères de Gluck tant de puissance, de poésie et de grandeur!

Carême, ému, sentait son cœur battre avec violence. Les yeux pleins de larmes, il s'agenouilla aux pieds de la cantatrice et s'écria, séduit et vaincu :

— Je vous obéirai, je ferai tout ce que vous me demanderez, madame.

Elle se leva le front encore rayonnant des transports de l'inspiration, et tendit la main à Carême.

— Merci, dit-elle avec une joie d'enfant; je reçois votre promesse et j'en prends acte

Mais songez avant de vous engager davantage, que votre complaisance va me rendre exigeante.

— Je vous obéirai aveuglément.

— Attendez, interrompit-elle ; ce n'est pas trop d'un nouvel air pour ne pas vous laisser regretter votre défaite.

Elle chanta de nouveau. Cette fois les larmes de Carême ruisselèrent sur ses joues, il était transporté.

— Maintenant je dicte mes lois, reprit la jeune femme avec une emphase plaisante tandis que l'illustre maître-d'hôtel portait respectueusement à ses lèvres, la petite main blanche sous les doigts de laquelle le clavier du piano venait de vibrer avec tant d'énergie.

— Vous composerez un dîner pour trois convives, mais avec luxe et profusion. Personne, pas même l'aide à qui vous accordez

le plus de confiance, ne touchera à la moindre préparation. Le coulis le plus insignifiant, le potage lui-même sera votre ouvrage. Je n'ajouterai plus qu'un mot : jamais vous n'avez travaillé, jamais vous ne travaillerez pour un amateur plus digne et plus capable d'apprécier les merveilles de votre science et les créations de votre art.

— Vous serez ponctuellement obéie, madame.

— Après-demain, à quatre heures précises, on viendra chercher tout ce que vous aurez pu préparer à l'avance; ensuite vous monterez dans une voiture qui vous attendra à la porte de cet hôtel, vous vous laisserez bander les yeux, et un serviteur intelligent et dévoué vous conduira dans l'office où vous devez terminer votre œuvre. Les mêmes précautions seront sans doute prises pour vous ramener.

— Pourquoi tout ce mystère? demanda Carême, charmé de la tournure romanesque que prenait cette aventure.

— Vous avez juré d'obéir, obéissez donc... Adieu.

Elle déposa, sur le bureau de Carême, un petit portefeuille de maroquin à fermoir d'or, et voulut s'enfuir... Carême l'arrêta, sortit en silence les billets de banque renfermés dans le portefeuille, et ajouta d'un ton grave et qui ne souffrait pas de réplique :

— Vous m'offenseriez, madame, en insistant pour me faire accepter ceci. Je garderai le portefeuille comme un précieux souvenir de vous; quant à son contenu, vous vous chargerez, s'il vous plaît, de le distribuer à de pauvres artistes. Voilà mes conditions, les seules que je puisse accepter, ajouta-t-il.

Elle lui tendit la main, et serra affectueusement celle de l'excellent et digne chef d'hôtel.

— Je me soumets; mais n'oubliez pas que vous ne devez point chercher à connaître qui je suis; toute question à ce sujet vous reste interdite. A peine vous permet-on les conjectures; rien ne doit vous être révélé que par moi. Elle disparut.

Carême, pendant les deux journées qui s'écoulèrent, se surprit plus d'une fois à oublier ses méditations culinaires pour rêver à la fée qui était venue le frapper de sa baguette, et transformer en cuisinier le plus illustre maître-d'hôtel du dix-neuvième siècle. Fidèle dans leurs moindres détails, aux engagemens qu'il avait contractés, il poussa le scrupule jusqu'à vouloir acheter et choisir lui-même les fruits, les légumes, le gibier, la volaille, les épices et les viandes. Le haut savoir du théoricien, la profonde expérience du praticien se réunirent pour examiner sé-

vèrement chaque objet, et n'admettre rien que d'irréprochable.

Le surlendemain, à quatre heures, comme l'avait annoncé la jeune femme, deux domestiques, vêtus de noir, vinrent enlever les préparatifs de Carême. Quelques instans après un vieillard apporta une lettre ; elle ne contenait que ces mots : « Le bandeau et la voiture vous attendent. »

Carême, sans faire une objection, revêtit son costume de maître d'hôtel, ceignit son épée, et monta dans le remise qui l'attendait à la porte ; les stores étaient fermés rigoureusement. Malgré cette précaution, le vieillard n'en couvrit pas moins les yeux de Carême avec un précieux fichu de cachemire.

La voiture marcha durant dix minutes environ. Enfin elle s'arrêta : deux valets prirent Carême par la main, et l'aidèrent respectueusement à descendre le marchepied ; après

quoi ils lui firent monter un escalier, et l'introduisirent dans un appartement dont ils traversèrent plusieurs pièces. Alors il fut permis au héros de l'aventure de dénouer le bandeau qui lui couvrait ses yeux.

On l'avait amené dans une petite pièce où se trouvaient disposés deux fourneaux portatifs pour qu'il pût terminer ses opérations culinaires. Un tablier de satin blanc brodé à son chiffre, et un élégant bonnet de tapisserie au petit point lui furent présentés par un négrillon qui sortit aussitôt. Une sonnette d'argent reposait sur un coussin de velours, à l'extrémité du plus grand des fourneaux. A cinq heures précises, Carême agita la sonnette ; aussitôt deux domestiques entrèrent et reçurent, des mains du maître-d'hôtel, les plats qu'il avait confectionnés. Ils écoutèrent respectueusement les courtes et lucides instructions qu'il leur donna sur la manière de

servir les mets qu'il leur confiait. Puis il quitta le tablier et le bonnet, reprit son habit, et attendit qu'on vînt le délivrer. On ne tarda pas à rouvrir la porte, que les domestiques, en sortant, avaient fermée à double tour. Comme la première fois, c'était un petit nègre ; il présenta au maître-d'hôtel le cachemire dont ce dernier s'était déjà servi, l'invita par un geste à nouer de nouveau le mouchoir sur ses yeux, le prit par la main et l'emmena dans une pièce voisine. On plaça un fauteuil derrière Carême, on le fit asseoir, on ôta son bandeau... L'auteur de l'*Art de la Cuisine au dix-neuvième siècle* se trouva devant le dîner qu'il avait composé..... Il occupait la place d'honneur entre l'inconnue et un jeune romancier.

— Me pardonnerez-vous ma ruse ? demanda ce dernier en tendant la main à Carême : je voulais vous traiter chez moi. Mais com-

ment offrir à Carême un dîner digne de lui, si Carême ne l'avait lui-même préparé? La plus célèbre de nos cantatrices, pour laquelle j'ai autant d'affection que de respect, et qui veut bien m'honorer d'une amitié fraternelle, m'est venue en aide.

Carême était vivement ému.

— On ne saurait, murmura-t-il d'une voix troublée, honorer mieux et avec une délicatesse plus exquise le talent d'un artiste. Jamais je n'oublierai la preuve d'estime que vous me donnez.

— Et moi, pourrai-je oublier votre amitié, mon bon Carême; moi, que vous avez accueilli quand j'étais obscur et inconnu! Votre crédit et votre bourse, je ne rougis point de le dire, je suis heureux et fier de le proclamer, me sont venus en aide. Je vous dois la protection de M. le prince de Talleyrand; si la fortune et la renommée me sourient un peu,

n'est-ce pas à vous que je le dois? Mais gardons-nous bien de laisser refroidir le précieux dîner qui nous attend. Vous êtes gourmand, avez-vous dit dans un de vos ouvrages : jamais plus belle et plus heureuse occasion ne s'est offerte et ne s'offrira de le prouver.

Carême approuva ces paroles par un sourire, s'assit à table, déploya sa serviette et s'arma de sa cuillère.

C'était, je vous l'assure, un spectacle plein d'intérêt et de charme que de voir ce maître de la cuisine française dégustant ses propres œuvres et se complaisant dans les merveilles qu'il avait créées. Tantôt il approuvait hautement; alors son front, que l'étude avait rendu chauve, s'éclairait de la joie immense d'un poète lorsque tout un parterre se lève pour saluer, de ses acclamations, une scène de la tragédie. Il mangeait à petites bouchées, ménageait ses jouissances et les savourait

lentement avec la volupté d'un gourmet qui voit briller un vin de Bordeaux vieux de trente ans.

Une bisque de perdreaux lui parut tellement mériter les suffrages par la délicatesse de son assaisonnement, l'ineffable supériorité de son fumet et la merveilleuse qualité de la venaison, qu'il y retourna et s'en fit servir une seconde fois.

Des ortolans à la provençale furent moins heureux. A peine eût-il piqué sa fourchette dans la barde qui entourait l'oisillon, que des plis soucieux s'amassèrent sur le front de Carême. Un soupir plein d'amertume s'échappa de ses lèvres, et il repoussa doucement son assiette. Hélas! les truffes manquaient de parfum : l'homme de génie avait échoué dans un détail vulgaire, il s'était laissé tromper là où la plus obscure cuisinière n'eût point été prise. A quoi tient le succès, mon

Dieu, et combien l'humiliation se trouve près de la gloire!

Carême resta sombre et silencieux jusqu'au moment où l'on apporta un plat recouvert d'une cloche de vermeil, et que, par une innovation pleine d'audace et d'originalité, il avait voulu qu'on servît seul, entre le troisième service et le dessert. C'était une de ces hardiesses qui vont bien au génie.

Après avoir laissé aux deux autres convives les émotions d'une courte curiosité et d'une attente de quelques secondes, il leva triomphalement la cloche et montra trois petites tartelettes d'une forme élégante dans sa simplicité, et dont l'aspect seul aurait suffi pour réveiller la convoitise de l'estomac le plus rassasié. Je ne saurais vous dire quelle appétissante couleur dorait ces tartelettes : elles excitaient la convoitise, rien qu'à les voir.

Carême servit à chacun de ses convives un de ces friands entremets et se réserva le troisième pour lui.

Il faut l'avouer, jamais l'art du pâtissier n'avait inventé ni produit rien de pareil. Vatel, s'il eût été admis à goûter cette exquise croûte fondante, qui se mêlait délicieusement à la crême, oui, le grand Vatel eût pleuré de rage et porté une main désespérée à son épée, comme le jour où la marée lui manqua.

Le poète et la prima donna, par un mouvement bien naturel d'enthousiasme, tendirent la main à Carême et serrèrent la sienne avec admiration. Il reçut cet hommage, non pas avec l'abandon d'un artiste hors de ligne que l'évidence oblige à reconnaître sa supériorité; au contraire, une sorte d'infériorité se trahissait dans son maintien.

— Hélas! dit-il, je n'ai, dans cette œuvre,

que le très médiocre et très subalterne mérite de l'exécution. La gloire d'avoir inventé une semblable merveille ne m'appartient pas, quoique je sois le seul maître-d'hôtel à Paris qui puisse l'opérer. Le secret d'une combinaison culinaire si supérieure est aujourd'hui possédé par trois personnes seulement, y compris moi-même. Jamais peut-être, mon ami, dans vos combinaisons de romancier, vous n'avez rien imaginé de plus bizarre et de plus étrange que la série de circonstances qui a fait tomber cette recette en mon pouvoir. Si vous le voulez, je vais vous en dire les détails; ils conviennent on ne peut mieux à cette petite fête gastronomique, et serviront à démontrer une vérité trop peu répandue : c'est que l'étude de la cuisine devrait entrer dans l'éducation des jeunes personnes, comme on le fait pour la musique et pour le dessin.

Il y a sept ou huit ans, un soir, fatigué par

de longues méditations sur un dîner que son excellence monseigneur le prince de Bénévent voulait donner, je quittai mon laboratoire et j'allai me promener au hasard dans les rues de Paris. Rien plus que la marche ne facilite les efforts de la pensée... Il s'agissait de créer un plat nouveau, et je cherchais une combinaison hardie qui pût réunir les qualités si différentes des deux cuisines européennes les plus opposées, la cuisine italienne et la cuisine anglaise.

Absorbé dans mes recherches, j'entendis tout à coup une voix qui m'appelait ; je relevai la tête, et je sortis de ma méditation pour rentrer dans l'existence réelle.

La personne qui daignait m'arrêter était monseigneur le prince de Parme, archichancelier de l'Empire. Suivant son habitude, il se promenait dans le passage des Panoramas avant de se rendre au théâtre des Variétés

qu'il honorait tous les soirs de sa présence. Derrière son altesse, à deux ou trois pas de distance, marchaient, comme d'usage, en habit français, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, le marquis de la Villevieille et le marquis d'Aigrefeuille; le premier était assurément la plus complète personnification que l'on pût inventer de la *malefaim*. Un de mes rêves eût été de pouvoir triompher de sa maigreur de squelette. Je me suis toujours senti triste de voir un gastronome ressembler à un affamé. Le marquis d'Aigrefeuille, au contraire, offrait, dans toute sa ronde personne, les apparences d'un homme qui fait honneur à une bonne table et qui mange par plaisir et non par besoin.

— Eh! bien, me dit son altesse, que faites-vous en ce moment, monsieur Carême? Quel perfectionnement avez-vous, depuis peu, apporté à l'art de la cuisine?

— Rien qui puisse être soumis aux lumières d'un gastronome aussi distingué que monseigneur, répondis je. J'espère, avant peu néanmoins, avoir à tenter une innovation qu'elle daignera peut-être approuver.

Je parlai alors de mon projet d'union entre la cuisine italienne et la cuisine anglaise. Les marquis d'Aigrefeuille et de Villevieille s'approchèrent pour m'écouter.

— Carême, me répondit monseigneur, vous donnez en ce moment à votre génie une fausse direction. Il n'y a rien à faire avec les Anglais, dont la cuisine est barbare; je ne tiens pas en meilleure estime les Italiens, qui prodiguent les épices et ne savent que brûler le palais et lui enlever sa sensibilité. Jamais vous n'empêcherez le pudding d'être indigeste, et le macaroni d'être saupoudré de poivre. A votre place, je dirigerais mes recherches vers l'antiquité et vers l'Orient. Les

Grecs et les Romains s'entendaient en bonne chère; et les Indiens, les Persans et les Turcs, avec leurs fruits savoureux, entendent les conserves et la pâtisserie mieux qu'aucun peuple du monde. Si vous voulez imiter, recourez donc à eux. Du reste, il vaudrait encore mieux créer. Personne mieux que vous ne possède le savoir et l'intelligence nécessaires pour arriver à ce but.

Le marquis d'Aigrefeuille et M. de la Villevieille approuvèrent les paroles du prince par un murmure des plus flatteurs pour moi. Je résolus de me montrer digne de si glorieux encouragemens, et je repris ma flânerie et mes méditations.

J'errai longtemps au hasard, comme je l'avais fait déjà et sans prendre garde aux quartiers que je traversais. Enfin, la fatigue de la marche éveilla si fort mon appétit, que je laissai là les recherches scientifiques pour

m'occuper des moyens de trouver à manger. Je commençai par reconnaître en quels lieux je me trouvais ; c'était dans un de ces couloirs étroits et noirs qui s'entrelacent dans la rue Saint-Antoine et forment un réseau fangeux autour de la place Royale.

Une mauvaise gargotte, avec sa viande de cheval et ses lapins équivoques, était devant moi. Mon estomac se révolta rien qu'à l'idée de pareils alimens. Je préférai entrer dans une petite boutique de pâtissier que j'aperçus à cinquante pas de là. Je souriais en songeant que Carême allait être réduit à souper d'un morceau de mauvaise galette. A ma grande surprise, il ne se trouvait point sur le comptoir une seule bribe de cette pâtisserie grossière. Je n'y vis qu'une sorte de tartelette d'assez bonne mine et que me présenta une vieille négresse.

J'y portai les lèvres; jamais surprise n'é-

gala la mienne ! Figurez-vous Ovide entendant improviser des vers plus beaux que les siens par un paysan Thrace! Je mangeai une seconde tartelette, car une combinaison du hasard pouvait avoir donné à la première son parfum céleste et son goût indicible. La seconde surpassait peut-être encore en perfection celle qui d'abord m'avait tant émerveillé.

— Madame, demandai-je à la négresse, qui a façonné ces tartelettes?

— C'est moi, répliqua-t-elle.

— Donnez-m'en la recette, ajoutai-je; voici pour la payer.

Je tirai de mon portefeuille un billet de cinq cents francs et je le présentai à l'Africaine. Elle le refusa et me répondit :

— Monsieur, je ne puis accepter vos offres. J'ai juré au lit d'une mourante de n'enseigner la recette de ces pâtisseries qu'à sa

fille, et sous l'expresse condition que l'enfant elle-même ne la révélerait à personne avant sa dix-huitième année.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette réponse, loin de satisfaire ma curiosité, ne fit que la rendre plus vive.

— Quelle était cette mourante? demandai-je.

— Je n'ai jamais su son nom! Un soir, je fus appelée à Londres pour donner des soins à une pauvre étrangère; arrivée dans la journée avec une petite fille d'un an, l'étrangère était tombée subitement malade.

Le médecin, après l'avoir vue, déclara qu'elle ne passerait pas la nuit. Ses prédictions n'étaient que trop vraies; le délire ne tarda pas à se déclarer; deux idées revenaient toujours dans les paroles sans suite de l'infortunée : l'abandon de sa fille et une recette de pâtisserie, qu'elle formulait avec

une netteté singulière : elle disait que les tartelettes dont elle parlait avaient été inventées par un prince persan.

Le matin, le délire cessa; l'agonisante souleva la tête et me fit signe d'approcher; elle me répéta d'une voix claire la formule de la recette :

— Souvenez-vous-en bien, ajouta-t-elle, c'est tout l'espoir de bonheur qu'il reste à ma fille; qu'elle seule avec vous la sache jusqu'à ce qu'elle atteigne ses dix-huit ans; jurez-le moi! c'est un talisman qui la protégera.

Elle retomba, monsieur.... elle était morte.

Malgré ma pauvreté, je n'eus pas le courage d'abandonner l'enfant qu'une pauvre mère venait de laisser au monde sans appui. Je vendis le peu de hardes et de bijoux de la défunte; je la fis inhumer décemment; avec le reste, je louai une petite boutique, et je me

mis à fabriquer des tartelettes selon la formule de la mère de Marguerite. Ce nouveau commerce ne tarda pas à obtenir une vogue qui me permit de renoncer à mon métier de garde-malade, et d'élever convenablement ma fille adoptive.

Douze années s'écoulèrent, au bout desquelles je me trouvai assez riche pour pouvoir entreprendre le voyage de Paris. C'était là, monsieur, un de mes désirs les plus ardens. La mère de Marguerite était Française, et une main mystérieuse me poussait à ramener cette enfant dans son pays natal. Je partis donc de Londres, et je vins à Paris dès que la paix m'en donna la possibilité.

Mes tartelettes ont obtenu à Paris le même succès qu'à Londres; mais jusqu'à présent elles n'ont amené, dans la position de Marguerite, aucun des changemens heureux que

sa mère me prédisait avec tant de confiance à l'heure de sa mort.

— Ne puis-je voir mademoiselle Marguerite ?

— Elle dort en ce moment, monsieur; rentrée de sa pension à sept heures, elle se couche à huit, afin de pouvoir, le lendemain matin, reprendre de bonne heure ses études.

Je réfléchis quelques instans et je mangeai une troisième tartelette. Après cette nouvelle épreuve, sûr de ne point agir légèrement, je dis à la négresse :

— Demain, à quatre heures précises, vous viendrez faire six de vos tartelettes à l'hôtel de M. le prince de Bénévent; voici l'adresse.

Elle me regarda d'un air de défiance.

— Ne craignez rien, lui dis-je, je vous jure sur l'honneur de ne point chercher à deviner votre secret. Si j'en agis de la sorte, c'est pour pouvoir servir les tartelettes chaudes et à

l'instant même de leur fabrication. Vous apporterez avec vous tous les ingrédiens nécessaires.

Elle vint le lendemain, comme je le lui avais demandé, et confectionna la pâtisserie.

Je fis servir les tartelettes sur la table de monseigneur, chez lequel dînait précisément son altesse l'archichancelier. J'attendis avec anxiété le résultat de mon expérience. Monseigneur ne tarda pas à me faire appeler. Je m'attendais à des félicitations; M. de Talleyrand m'adressa des reproches.

— Carême, me dit-il, que contenaient donc les tartelettes que vous venez de faire servir? à peine Cambacérès les a-t-il eu goûtées, que le sang lui est monté au visage et qu'il a été pris d'une indigestion subite.

C'était la première indigestion qu'éprouvait, de sa vie, le prince de Parme!!

Monseigneur Cambacérès frappé d'indi-

gestion pour la première fois de sa vie, chez monseigneur le prince de Talleyrand, à une table servie sous les ordres de Carême !

C'était à en mourir de désespoir et de honte, reprit Carême en blémissant encore à ce fatal souvenir.

Il ajouta avec un léger frisson :

Un pareil échec pouvait décider du sort de ma vie entière, détruire ma renommée conquise par tant de glorieux travaux, et me livrer, pieds et poings liés, aux sarcasmes de mes ennemis et de mes rivaux. Le coup était d'autant plus cruel qu'il me frappait à l'endroit même où je me croyais invulnérable. J'avais professé, toute ma vie, que le grand mérite de ma cuisine consistait à concilier l'hygiène avec la gastronomie... L'estomac le plus illustre, le plus robuste, le plus irrépro-

chable, le plus invincible de l'Europe succombait par moi !

Je ne saurais vous dire quelle nuit de désespoir je passai.

D'heure en heure, j'envoyais demander des nouvelles du prince de Parme à un de mes élèves que ma protection avait placé dans la bouche de son altesse. L'archichancelier se trouvait toujours fort souffrant ; il paraissait dans une agitation extrême, et la fièvre était venue compliquer son indisposition. Enfin, vers cinq heures du matin, un billet m'apprit que le malade dormait profondément. Les médecins avaient quitté l'hôtel, en déclarant que, le lendemain, aucun symptôme inquiétant ne se représenterait.

Rassuré du moins sur la santé de ma victime, je voulus essayer de dormir. Faut-il ajouter que je ne fermai point les yeux.

Je descendis de bonne heure à mon labo-

ratoire pour demander des distractions à l'art que j'aimais passionnément, et qui me valait une déception si cruelle. A peine me fut-il possible de fixer mes idées sur les combinaisons les plus simples. Il m'arriva de sucrer deux fois une crême que je m'amusais à préparer moi-même, pour le déjeûner de M. de Talleyrand; enfin je me surpris tenant, sur un réchaud sans feu, la casserolle de vermeil qui contenait cette crême.

Vers midi, un valet de pied du prince de Parme vint me notifier que son maître désirait me parler sur l'heure.

C'était le dernier coup. Son altesse voulait, sans doute, me reprocher en face ma faute et mon opprobre. Je me résignai à un châtiment que j'avais mérité par mon aveuglement inouï, et pour avoir servi sur une table princière de misérables pâtisseries trouvées dans le faubourg Saint-Antoine. Comme un soldat

qu'on va dégrader et qui se revêt de son uniforme, je pris mon grand costume de maître-d'hôtel et je me rendis près du prince. A peine un huissier m'eût-il annoncé, qu'on m'introduisit près de son altesse. Elle était pâle, défaite, languissante, abattue. Je tombai à genoux, sans pouvoir retenir mes larmes et mes sanglots.

— Rassure-toi, Carême, me dit monseigneur avec bonté, rassure-toi; tu n'es point coupable de mon indigestion.

— Votre clémence me rend plus repentant, et ajoute encore à la gravité de ma faute! m'écriai-je.

Il me fit signe de me relever et de m'asseoir sur une chaise qu'il me désigna du doigt. Puis passant la main sur son front, où se lisaient encore les souffrances de la nuit :

— As-tu composé toi-même la recette de

ces tartelettes au safran et aux grenades? me demanda-t-il.

— Non, monseigneur; elles n'ont même pas été façonnées par mes mains.

Il se redressa vivement, comme si une vipère l'eût mordu. Maîtrisant cette émotion, il m'ordonna, par un regard, de continuer.

— J'avouerai ma faute dans toute son étendue, repris-je : cet aveu sera mon châtiment. Oui, monseignenr, frappé de vertige, je n'ai point rougi de faire servir, sur la table de mon maître, sur cette table à laquelle votre altesse était assise, des tartelettes fabriquées par une vieille négresse qui tient boutique, en plein vent, dans la rue Saint-Antoine.

— Carême! s'écria le prince, il faut savoir sur l'heure quelle personne lui a enseigné la manière de préparer ces tartelettes.

Je crus alors, je l'avoue, à une tentative

d'empoisonnement contre les jours de l'archichancelier, tant son trouble était extrême.

— Elle n'a point voulu me l'apprendre; en vain je lui ai offert de l'or pour obtenir son secret, elle s'est obstinément refusée à me le vendre. Tout ce que je sais c'est qu'elle arrive d'Angleterre, et qu'une jeune fille l'accompagne.

— Mon Dieu! murmura son altesse, mon Dieu! serais-je enfin sur la trace du secret que je cherche en vain depuis si longtemps.

Il sonna; un valet de chambre parut.

— Pierre, dit-il, prenez ma voiture; vous vous rendrez sur-le-champ, avec monsieur Carême, chez une négresse qui vend des pâtisseries, rue Saint-Antoine. Vous me ramè-serez cette femme, ainsi qu'une jeune fille qui demeure dans le même logement. Allez; que les chevaux courent ventre à terre; chaque minute d'attente aura pour moi la lenteur

d'un siècle. Sans les doutes qui me retiennent encore j'irais moi-même.

Je l'avoue, une confusion complète s'était emparée de mes idées; je ne comprenais plus rien à ce qui se passait. Le valet de chambre partageait mon étonnement; il m'avoua en route que jamais, depuis vingt ans qu'il avait l'honneur d'être attaché à la personne de son altesse, il ne l'avait vue dans un pareil émoi.

Grâce à la rapidité avec laquelle nous menaient les chevaux, nous ne tardâmes point à arriver. La négresse reçut sans inquiétude et même en témoignant de la joie l'injonction de nous suivre.

— Vous connaissez donc monseigneur Cambacérès? lui demandâmes-nous.

— Non; mais qu'importe? répliqua-t-elle; n'ai-je pas pour me protéger le talisman de mes tartelettes? Les prédictions de la mou-

rante vont, j'en suis sûre, commencer à s'accomplir.

Elle appela ensuite une jeune fille d'une rare beauté, et qui pouvait compter quatorze ou quinze ans tout au plus : elle nous la présenta, après lui avoir adressé quelques mots en anglais. La jeune fille prit la main de la vieille femme et leva les yeux au ciel, comme pour le prier et le remercier; nous rentrâmes à l'hôtel du prince.

A peine la négresse et la jeune fille eurent-elles paru sur le seuil du cabinet de son altesse, que l'archichancelier jeta un cri de surprise et de joie. Il courut à la jeune fille, la prit par le bras, lui donna un baiser sur le front et s'écria :

— Mon enfant, voici bien des années que je vous cherche.

La discrétion me faisait un devoir de m'éoigner, je sortis du cabinet de monseigneur,

et j'attendis ses ordres jusqu'à cinq heures dans l'antichambre. Mes devoirs m'appelant alors chez monseigneur le prince de Talleyrand, je retournai à l'hôtel pour y donner les ordres que nécessitaient les importantes fonctions qui m'étaient confiées.

Je m'attendais à être appelé de nouveau près du prince de Parme : il n'en fut rien. Son altesse ne me parla plus de l'aventure dans laquelle j'avais joué un rôle. Une fois, durant une conférence culinaire que je tenais avec l'éminent gastronome, je me hasardai à faire allusion aux tartelettes mystérieuses. Un regard mécontent du prince m'apprit que j'avais été indiscret et m'arrêta tout court. Je me gardai bien de retomber dans cette faute.

Cependant, je l'avoue, le secret des romanesques tartelettes me préoccupait, même au milieu de mes études les plus graves. Mes recherches pour découvrir la négresse avaient

été inutiles. Un pâtissier (il faut bien lui donner ce nom, puisque la langue française n'en fournit point d'autre); un pâtissier, dis-je, occupait maintenant le comptoir de cette femme et vendait d'ignobles chaussons aux pommes et aux pruneaux. Il n'avait jamais vu la négresse; celle-ci n'était même pas revenue à sa boutique. Des valets de pied de monseigneur Cambacérès avaient enlevé ses hardes, et donné congé du loyer en acquittant deux termes à l'avance.

Je me perdais dans les conjectures les plus bizarres : était-ce que monseigneur avait trouvé les tartelettes délicieuses et qu'il voulait, par un raffinement digne des beaux jours de la gastronomie, en acquérir le monopole. Jamais on ne servait de ces tartelettes sur sa table. Il ne connaissait point la jeune fille avant qu'elle entrât chez lui; et pourtant il avait témoigné la plus grande joie de la re-

trouver... Et depuis ce temps personne ne savait, même dans la maison du prince, ce qu'étaient devenues la négresse et sa compagne! Jamais elles ne paraissaient à l'hôtel! Vous le voyez, en aucune circonstance, curiosité ne fut mise à une plus rude épreuve que la mienne.

Trois années s'écoulèrent; j'avais oublié à peu près les détails de cette aventure, lorsqu'un matin monseigneur le prince de Talleyrand daigna descendre à mon laboratoire. Il m'accordait parfois l'honneur d'un si grand témoignage de bienveillance, et, permettez-moi de l'ajouter, d'amitié.

— Carême, me dit il en accompagnant ces mots de son indéfinissable sourire, j'ai un secret à vous confier. Je sais que vous tiendrez scrupuleusement et en homme de cœur les engagemens que vous allez prendre : jurez-moi donc que jamais personne n'appren-

dra le secret que je vais vous révéler, et que ce secret mourra avec vous ; jurez-le moi sur l'honneur.

Le prince me demanda ce serment avec le ton moitié sérieux et moitié plaisant qu'il prenait d'ordinaire avec moi. Je lui promis ce qu'il me demandait.

— Tenez, dit-il, je puis vous confier maintenant sans danger la recette d'un entremets que, jeudi, vous ferez figurer dans le menu d'un dîner d'apparat que je donne.

Je jetai les yeux sur la recette... c'était, à n'en pas douter, celle des tartelettes mystérieuses.

Le prince ne put s'empêcher de rire de ma surprise et de mon trouble. Il sortit, en se refusant aux explications et aux éclaircissemens que je sollicitais de sa bonté. Je ne m'en mis pas moins à l'œuvre. Après quelques essais, je parvins à confectionner les tarte-

lettes de manière à défier la négresse elle-même.

C'était un mélange singulier et inattendu des substances les plus opposées en apparence. A lire l'énumération de chacun des objets qui composaient cette recette, on aurait cru n'obtenir qu'une mauvaise ripopée, résultat d'une imagination folle et non d'un sentiment habile de l'art culinaire..... Vous avez pu vous-mêmes en juger. Jamais rien de si délicieux a-t-il emparadisé votre palais?... Et cependant le fromage s'y allie au Madère, comme dans le sambayon; le poivre et le sucre y contractent une union sans exemple avec le lait et l'huile. Enfin le safran, la canelle et le miel s'étonnent pour la première fois de se confondre avec les jus de la viande, les parfums de l'oranger, l'eau de la grenade et les sucs brûlans du gingembre.

Le jeudi suivant, quand je me rendis dans

la salle à manger pour surveiller l'ordonnance du repas et diriger les officiers tranchans, la première personne que j'aperçus fut la jeune fille amenée par la négresse, trois années auparavant, chez le prince. Couverte de diamans, elle occupait la place d'honneur à la droite de monseigneur le prince de Talleyrand. On avait mis, à côté d'elle, son altesse le prince de Parme. J'étais si troublé, que je laissai tomber mon chapeau que je tenais à la main. En me relevant, je faillis renverser un officier de la bouche.

Quant vint le moment de servir les tartelettes, je les pris des mains du chef d'office, et, par un mouvement plein d'audace, j'allai les déposer moi-même en face de la jeune dame.

A leur vue, elle ne put retenir une légère exclamation; puis elle échangea un regard ému avec monseigneur l'archichancelier. En-

fin elle daigna servir, de sa main, les tartelettes, et poussa la bienveillance jusqu'à me féliciter, après les avoir elle-même goûtées, du talent avec lequel j'avais su les préparer. Le dîner terminé, et quand on eut quitté la table, je me glissai près de M. le marquis d'Aigrefeuille, et je lui demandai quel était le nom de la jeune dame.

— C'est, me répondit-il, madame la duchesse de D...; elle a épousé la semaine dernière le jeune duc de D....., si riche, si brave et si beau, vous le savez ! Elle lui apporte en dot de grands biens patrimoniaux qui s'élèvent à cinq millions pour le moins.

Je restai stupéfait.

Une marchande de tartelettes apporter à son mari cinq millions, en dot !... Et cependant la chose était exacte; les informations que je recueillis près du notaire de Monseigneur, me confirmèrent l'exactitude des ren-

seignemens donnés par M. d'Aigrefeuille.

Depuis lors, je n'ai pu découvrir rien qui me mît sur la trace de ce mystère et qui me permît de dénouer un nœud gordien si compliqué. Comme je n'avais pas l'épée d'Alexandre pour le couper, j'ai pris le parti de n'y plus songer.

— Eh bien! dit la prima dona, je me charge d'éclaircir ce mystère.

— Vous, madame? reprit Carême avec étonnement.

— Moi-même.

— Par quel miracle?

— Hélas! sans miracle, sans rien de romanesque, par le moyen le plus vulgaire, le plus simple et le plus bourgeois. Je suis l'amie de pension de Diane de P..., aujourd'hui duchesse de D....

— Quel singulier hasard! murmura Carême.

— Un hasard qui réunissait avec moi deux cents jeunes filles initiées pareillement au secret que vous poursuivez avec tant de curiosité et d'inquiétude. Depuis que vous nous parlez de cette énigme, j'en ai sur les lèvres le mot prêt à m'échapper.

Ce fut au tour de Carême à écouter avec attention.

— En 1776, dit-elle, deux familles, unies par de bons rapports de voisinage, habitaient à Montpellier deux maisons contiguës. Seulement, l'une de ces maisons était une simple demeure bourgeoise, l'autre un hôtel. La première appartenait à M. Cambacérès, conseiller à la Cour des aides; la seconde au comte de P..., gouverneur de la Picardie.

Le fils du conseiller avait été élevé dans la plus grande intimité avec la fille du gouverneur. A peu près du même âge, demeurant porte à porte, ils se voyaient librement tous

les jours, à la même heure. La vieille tante, chargée en l'absence du comte de l'éducation de Diane, n'avait jamais songé à interrompre une intimité qui durait depuis dix-huit ans.

Régis passait donc presque toutes ses soirées près des deux femmes dont il formait à lui seul les relations et la société : à l'exception d'un vieil oncle, archidiacre et grand joueur de piquet, qui venait régulièrement, de cinq heures à neuf, s'asseoir à une table de jeu, en face de madame la comtesse douairière de V...

Tandis que les vieillards charmaient leurs loisirs par les chances et les combinaisons des cartes, les jeunes gens faisaient des lectures et se jetaient dans le monde idéal et poétique du roman. *Les mille et une Nuits* était un des livres que leur avait permis la douairière; ces contes fantastiques si naïfs et si

merveilleux, où l'imagination orientale prodigue ses trésors bizarres et innombrables avaient pour eux le charme le plus attrayant. Ils en connaissaient tous les héros par leurs noms; ils en savaient jusqu'aux moindres aventures; ils relisaient sans cesse les histoires où un pauvre jeune homme inconnu devenait tout à coup un grand prince et pouvait ainsi épouser la fille du Calife qu'il aimait et dont il était aimé.

A ce titre Bedreddin-Hassan, l'époux mystérieux de la Dame-de-Beauté, était leur héros favori.

Un soir qu'ils relisaient, pour la centième fois, les aventures de ce pauvre prince réduit à vendre des tartelettes aux portes de Damas, il leur prit fantaisie de faire des tartes comme celles que débitait le prince, et dont la recette se trouvait en partie expliquée dans le livre de Galand. Le projet fut accueilli avec des

transports de joie ; on courut à la cuisine; Régis, qui sentait déjà germer en lui la passion qui devait le rendre plus tard le plus célèbre gastronome de l'Europe, ne fut pas d'un faible secours dans les essais culinaires de la jeune fille. Après bien des épreuves infructueuses, après mille tentatives extravagantes, ils parvinrent enfin à produire des tartelettes exquises; ils s'empressèrent de porter leur chef-d'œuvre à la douairière et à l'archidiacre. Ceux-ci ne goûtèrent d'abord, qu'avec une défiance bien légitime, ce tripotage culinaire, mais ils ne tardèrent point à proclamer son excellence et sa délicatesse. Jamais ils n'avaient mangé rien de si délicieux!

Tandis que les quatre heureuses personnes se livraient à ce joyeux enfantillage, un bruit de voiture se fit entendre sous les fenêtres de l'hôtel. Une chaise de poste entra dans

la cour, et un homme grave et sévère ouvrit la porte du salon. La comtesse douairière courut embrasser le voyageur, et Diane vint lui présenter avec respect son front à baiser. C'était le duc de P...

Il salua froidement l'archidiacre, jeta un regard glacial sur Régis et se retira dans ses appartemens. Le jeune homme retourna près de sa mère, la mort dans le cœur et en proie aux plus sinistres pressentimens.

Hélas! ses pressentimens ne le trompaient point; il ne devait plus revoir Diane qu'une seule fois. Elle partit le surlendemain avec son père, qui l'avait fiancée, sans la consulter, au marquis de V...

Régis faillit succomber au chagrin de cette séparation. L'étude et le temps apportèrent quelque adoucissement à sa douleur. Devenu avocat, il reçut de sa ville natale une pension de douze cents livres, et ne tarda point à se

conquérir un nom parmi les membres les plus distingués du barreau de Montpellier. Je n'ai pas besoin de vous dire le reste de son histoire, vous la savez tout entière. L'obscur Régis devint le célèbre et puissant Cambacérès. Cambacérès devint l'archichancelier de l'Empire et le prince de Parme.

En 1793, au plus fort de la Terreur, Cambacérès, qui avait oublié depuis longtemps le prince Bedreddin et ses tartelettes, reçut une lettre dont l'écriture seule fit battre son cœur et remplit ses yeux de douces larmes. Elle était de Diane.

« J'ai été obligée d'émigrer, disait-elle; mon
» mari est mort en combattant à Quiberon;
» l'exil et la pauvreté sont désormais mon
» partage. Je suis mère, et je viens vous de-
» mander votre protection pour mon enfant.

» Conservez-lui, pour des temps meilleurs,
» l'héritage de son père qui se trouve séques-
» tré par le gouvernement français. Régis,
» je vous le demande au nom de la douce et
» cruelle soirée des tartelettes du prince Be-
» dreddin.

» Diane de P...

» *P. S.* Je pars pour l'Angleterre. Une fois
» arrivée à Londres, je vous écrirai de nou-
» veau pour vous donner les moyens de me
» répondre. »

Cambacérès attendit six mois cette seconde lettre sans qu'elle arrivât.

Alors, malgré la guerre, malgré les difficultés d'une pareille recherche, il envoya en Angleterre des agens pour découvrir Diane

et la ramener en France, où, grâce à son crédit, il comptait lui faire restituer ses biens. Aucune recherche ne parvint à lui faire savoir ce qu'était devenue Diane. C'est que Diane, arrivée à Londres dans la plus effroyable détresse, était morte le jour même de son arrivée.

Maintenant vous comprenez tout. Le hasard, ou plutôt, ne blasphêmons pas, la Providence s'est servie de vous pour faire rendre à la fille de Diane, par son altesse le prince de Parme, les biens séquestrés du marquis de P... Devenu tuteur de la jeune orpheline, Cambacérès l'a placée pour achever son éducation dans l'un des meilleurs pensionnats de Paris. Plus tard, il l'a mariée au duc de D...

Aujourd'hui la vieille négresse, devenue la plus heureuse des gouvernantes, occupe un riche appartement dans l'hôtel de sa fille

adoptive, et ne s'occupe plus guère de pâtisserie que pour servir quelquefois, aux enfans de la duchesse, des tartelettes du prince Bedreddin.

Vers la fin du récit de la signora, Carême était tombé dans une rêverie profonde.

— La gastronomie a donc enfin son roman, reprit-il. Quel malheur que cette merveilleuse histoire ne soit point connue. Peut-être parviendrait-elle à démontrer l'indispensable nécessité de placer, avant tout, dans l'éducation des femmes, l'étude de l'art culinaire. Cet art développerait la rectitude du jugement autant, sinon mieux, que les mathématiques, et leur donnerait des moyens de fortune et de succès dans le monde, dont les prive une direction moins sage et moins prévoyante.

Ce parodoxe bizarre ne nous fit point sou-

rire; il ne nous parut même pas absurde ou ridicule. Carême était un de ces hommes qui prennent tellement au sérieux leur profession, qu'ils savent, à force d'enthousiasme, en faire un art véritable.

— Mon cher Carême, dit le romancier, j'écrirai un jour cette histoire, je vous le promets; vous ne tarderez pas à la voir et à la lire.

Hélas! Carême ne la lut point, ni la prima dona, ni la duchesse de V...; tous les trois gisent sous la terre des cimetières, l'un à Paris, la seconde à Bruxelles et la troisième au fond de l'Allemagne.

Cambacérès, M. de la Villevieille, M. d'Aigrefeuille ont également disparu de la scène du monde. De toutes les personnes qui ont figuré dans cette histoire, il ne reste que celle qui vient d'écrire l'histoire des tartelettes du prince Bedreddin.

II

Laissez-moi vous dire encore une histoire dans laquelle figure l'illustre maître-d'hôtel : En 1814, vers la fin du mois d'août, le prince de Talleyrand rentra chez lui fort tard dans un état de fatigue extrême. Cependant, au lieu de se laisser déshabiller et mettre au lit par son valet de chambre, il débarrassa ses poches de quel-

ques papiers qu'il enferma soigneusement, et à double tour, au fond d'un tiroir secret de son secrétaire. Ensuite il se dirigea vers une partie de son hôtel réservée aux employés du service de sa maison. Arrivé devant la porte d'un appartement qui paraissait plus important que les autres petits logis, il tira vivement la sonnette : un homme de quarante ans environ, enveloppé d'une robe de chambre et dont un abat-jour en taffetas vert protégeait la vue, vint ouvrir au prince, qu'il ne fut point médiocrement surpris de voir à sa porte. Il se hâta d'introduire M. de Talleyrand, lui offrit le fauteuil qu'il occupait lui-même naguère devant une table chargée de livres, et s'assit en face et modestement sur une chaise. Le visiteur nocturne jeta des regards curieux autour de lui. L'appartement, meublé avec une modestie presque spartiate, se trouvait tapissé de cadres à travers les glaces

desquels on apercevait des dessins représentant les principaux monumens de l'antiquité. Des plans bizarres, et qui assurément n'étaient l'œuvre ni d'architectes, ni d'ingénieurs, tenaient attachés à la tapisserie par des épingles; enfin une cornue, un appareil de distillation, des creusets, et divers instrumens de chimie se dressaient, çà et là, sur une autre table, et près d'un fourneau allumé sous la cheminée. Le prince détacha un des plans dont je viens de parler, et l'examina avec une attention sérieuse : l'immense feuille de papier représentait une table de cent couverts, avec chacun des plats qui devaient composer le menu de ce gigantesque service. Une petite étiquette, mobile et fixée par une de ses extrémités à la place réservée à chacun des plats, servait à indiquer les changemens que le maître-d'hôtel pouvait se permettre d'apporter à une œuvre aussi importante. A

quelques endroits on comptait jusqu'à douze de ces étiquettes mobiles placées ainsi les unes sur les autres. Après avoir cédé à un premier mouvement de curiosité, le prince rejeta sur la table le papier gastronomique et se tourna vers celui qu'il était venu interrompre dans ses travaux nocturnes.

— Mon cher monsieur Carême, lui dit-il, je vous apporte les complimens de l'empereur de Russie. Hier sa majesté, qui me faisait l'honneur de dîner chez moi, m'a dit en sortant de table : — Votre cuisinier est un grand homme qui surpasse même mon Riquette. Et cependant Riquette nous a appris à manger : en Russie, nous ne le savions pas avant son arrivée parmi nous.—Aussi quelle fortune brillante il a fait à votre cour, ajouta le prince Constantin. — Mais cela est justice, interrompit l'empereur, et l'eussé-je récom-

pensé dix fois mieux encore, je n'en resterais pas moins son obligé.

Carême, tandis que M. de Talleyrand rapportait les paroles d'Alexandre qui faisaient l'éloge du dîner de la veille, avait tenu les yeux modestement baissés vers la terre; mais quand le prince parla de Riquette, le maître-d'hôtel releva la tête et montra des regards brillans d'émotion et humides de larmes.

— Oh! s'écria-t-il, voilà un souverain qui comprend les bénéfices de son serviteur, et qui estime assez haut le talent!

Un de ces sourires sarcastiques qui venaient parfois, même en face de Napoléon, contracter d'une façon presque imperceptible les lèvres minces du diplomate, crispa sa bouche impitoyable. Mais il se hâta de déguiser ce mouvement dérisoire par une petite toux sèche et reprit d'un ton sérieux :

— L'empereur de Russie m'a chargé de

vous exprimer sa satisfaction, et de vous faire savoir le témoignage éclatant qu'il compte vous en accorder.

Carême s'inclina.

Un banquet solennel doit réunir le dix septembre, dans la plaine des Vertus, tous les monarques, tous les princes, tous les généraux qui commandent les armées alliées. Ce banquet est destiné à célébrer la paix rendue à l'Europe, la victoire des armées coalisées et la défaite de Napoléon.

Carême se leva par un mouvement brusque et plein d'indignation :

— Monseigneur, j'aimerais mieux, de ma vie, ne toucher une casserole que de faire un pareil métier! Moi! moi Carême! ordonner un banquet destiné à célébrer les malheurs de la France, les humiliations de ma patrie et les malheurs d'un grand homme qui m'a

tant de fois honoré de ses bontés. Jamais! jamais!

M. de Talleyrand resta stupéfait d'étonnement devant cet excès inattendu de patriotisme.

— Vous êtes fou, dit-il enfin.

— Soit, monseigneur, je suis fou, mais un fou honnête homme! Change qui voudra d'opinions et de sentimens, je ne suis pas diplomate.

— Monsieur Carême!

— Monseigneur, excusez-moi! Plutôt que de subir une pareille honte, je préférerais la mort..... je préférerais votre disgrace. Et cependant monseigneur, il n'est point d'offres qui puissent me déterminer à quitter votre service, car vous entendez le génie du cuisinier, vous le respectez, vous en êtes le juge le plus compétent; enfin votre dépense est sage et grande tout à la fois.

— Mais songez donc que, par votre refus, vous abandonnez toute la gloire de ce banquet au seul rival que vous ayiez au monde, à Riquette.

— Quelque séduisante que soit la gloire, répondit Carême en soupirant, l'honneur lui est encore préférable,

— Que dira l'empereur de Russie, quand il connaîtra votre résistance à ses volontés?

— S. M. l'empereur de Russie a le cœur trop haut placé pour ne pas comprendre les scrupules d'un artiste.

— Au diable le fou! grommela M. de Talleyrand quand il fut sorti de chez Carême. Où la conscience et la fidélité vont-elles donc se nicher? N'importe, je saurai bien le faire obéir... mais sans me compromettre près de lui, toutefois; car il serait homme à me quitter et je ne pourrais jamais retrouver un maître-d'hôtel de son mérite.

Le lendemain vers midi, Carême se trouvait, en robe de chambre, dans la cuisine de l'hôtel. Entouré des principaux officiers de la bouche de M. de Talleyrand, il leur donnait des ordres nécessaires pour le dîner et allait de fourneau en fourneau et de table en table, interrogeant du regard et du doigt les mets dont la cuisson commençait et ceux qui n'étaient encore qu'ébauchés, lorsque, tout à coup, on entendit dans la cour un grand bruit de chevaux, et l'on vit apparaître une bande de ces hideux cosaques qui faisaient partie de la garde impériale russe, et dont la longue barbe, le costume rouge, les lances démesurées, les knouts à larges tresses et la réputation de cruauté inspiraient une si vive terreur. Ils cernèrent de toutes parts les cuisines. Un officier d'état-major, qui les commandait, mit pied à terre, demanda en très bon français M. Carême, et se fit conduire aussitôt devant

le maître d'hôtel pâle et résigné au martyre qu'il s'était attiré par sa résistance patriotique à des ordres injurieux. L'officier salua Carême avec une extrême politesse et lui remit un ordre ainsi conçu :

« Monsieur Carême est mis en réquisition pour ordonner et diriger le banquet qui aura lieu le 10 septembre 1814, dans la plaine des Vertus. »

Au bas de cet ordre, on voyait la signature de l'empereur Alexandre.

Carême lut deux fois l'ordre, et, le montrant aux officiers de bouche qui l'entouraient :

— Messieurs, dit-il d'un ton héroïque, vous êtes témoins que je ne cède qu'à la violence. Toute résistance de ma part serait inutile de-

vant les barbares qui cernent l'hôtel de monseigneur.

Je ferai ce que l'on exige de moi, ajouta-t-il en se tournant vers l'officier russe. Je suis père de famille..... Sans cela peut-être aurais-je préféré la mort à la honte. Mais je me dois à ma femme et à ma fille ; c'est une nouvelle preuve que je leur donne de ma tendresse sans bornes, et de mon abnégation personnelle... Célibataire, ni la prison, ni l'échafaud ne m'auraient fait obéir...

Après avoir reçu cette réponse cornélienne, l'officier et les cosaques se retirèrent.

Carême ordonna le banquet impérial et royal de la plaine des Vertus : mais il refusa les vingt mille francs qu'on lui offrit comme gratification. Je ne reçois point le prix de mon déshonneur, dit-il. De plus, il ne put jamais pardonner à M. de Talleyrand le rôle que le diplomate avait joué dans cette affaire. Aussi,

l'année suivante, il céda aux sollicitations du prince régent d'Angleterre, partit pour Brigton avec le brevet de chef de cuisine, et occupa pendant près de deux ans ce poste éminent. Chaque matin il rédigeait le menu sous les yeux du prince, aussi blâsé que gourmand, et il lui expliquait les propriétés salutaires ou nuisibles de chaque mets. Ces entretiens gastronomiques duraient souvent plus d'une heure, et une intimité véritable y régnait de part et d'autre. Le prince de la cuisine marchait de pair avec le prince du royaume, et l'on peut juger de la liberté avec laquelle Carême parlait à Georges par cette réponse qu'il fit un jour à l'héritier du trône d'Angleterre, qui se plaignait de maux d'estomac :

— Carême, disait-il, le dîner d'hier était excellent. Je trouve exquis tout ce que vous me servez, mais vous me ferez mourir d'indigestion.

— Mon prince, interrompit Carême, mon devoir est de flatter votre appétit et non de le régler.

Sans se blesser de cette réponse hardie, Georges ne s'en montra que meilleur ami du grand cuisinier, continua à le recevoir chaque matin, et à deviser en digne commère avec lui. Un jour il fut curieux de connaître l'histoire de l'artiste, et par quelles études mystérieuses, par quelles successions de travaux il était devenu le plus grand maître-d'hôtel de l'Europe, c'est à dire de l'univers.

Ma destinée a été bien bizarre, mylord, répliqua-t-il; je suis venu au monde dans une chambre de la rue du Bac, où travaillait mon père, chargé de vingt enfans et trop pauvre pour les nourrir. Mon père, fils d'un menuisier dans l'aisance, s'était épris d'une Bohémienne qui dansait dans les rues; la Gitana, non seulement l'avait brouillé avec sa famille,

mais encore avait entraîné dans des habitudes d'ivrognerie et d'inconduite, qui le jetèrent dans la plus affreuse misère. J'étais le dernier venu de cette famille malheureuse... Pauvre petit garçon, sans cesse battu, et qui se vit un jour prendre par la main, emmener de Paris, et conduire au milieu des champs. Là mon père tira un morceau de pain de sa poche, me le donna et dit : « Mon petit Antoine, nous allons nous séparer ici pour toujours. Ce morceau de pain est le dernier que je te donne. Je vais me sauver et je te défends de me suivre. Va, petit, va bien; dans le monde il y a de bons métiers; laisse-nous languir : la misère et l'inconduite sont notre lot; nous devons y mourir. Ce temps-ci est celui des belles fortunes; il suffit d'avoir de l'esprit pour en faire une, et tu en as. Va, petit, et peut-être que ce soir ou demain

quelque bonne maison s'ouvrira pour toi; va avec ce que Dieu t'a donné. »

Je ne revis plus mon père ni ma mère, qui moururent jeunes; ni mes frères et mes sœurs qui se dispersèrent au hasard. La nuit venue, je me présentai chez un gargotier qui me recueillit, et le lendemain m'engagea à son service. Le futur cuisinier de votre majesté commença donc son apprentissage dans l'officine de la fricassée de lapin!

A seize ans je quittai le cabaret de la barrière pour entrer chez Bailly, rue Vivienne, pâtissier renommé, qui fournissait la maison de M. de Talleyrand. D'abord simple aide de cuisine, gâte sauce, *pâtronet*, comme on dit vulgairement, je ne tardai point à devenir le premier *tourtier* de M. Bailly. Ce bon maître s'intéressait vivement à moi; il me facilita des sorties pour aller dessiner au cabinet des Estampes. Quand je lui eus montré que j'avais

une vocation particulière pour son art, il me confia la confection des pièces montées destinées à la table du consul. La paix d'Amiens venait d'être signée (1802), le consul l'avait dictée! J'employai au service de M. Bailly mes dessins et mes nuits; ses bontés, il est vrai, payèrent bien mes peines. Chez lui, *je me fis inventeur :* alors florissait dans la pâtisserie l'illustre Avice; son travail m'instruisit. La connaissance de ses procédés m'enhardit, et je fis tout pour le suivre, mais non pour l'imiter. Devenu capable d'exécuter toutes les parties de l'état, j'exécutai des extraordinaires uniques! Mais, pour parvenir là, que de nuits passées sans sommeil! Je ne pouvais m'occuper de mes dessins et de mes calculs qu'après neuf ou dix heures! Je travaillais donc les trois quarts de la nuit. J'eus bientôt composé douze dessins, vingt-quatre, cinquante, cent, puis deux cents, tous soi-

gnés, tous fondés sur des choses nouvelles. Je vis que j'étais arrivé ! Alors, et les larmes aux yeux, je quittai le bon M. Bailly; j'entra chez le successeur de M. Gendron, où je fisi mes conditions. J'obtins que quand je serais appelé pour un *extra*, il me serait permis de me faire remplacer (1). Quelques mois après, je sortis définitivement des maisons pâtissières pour suivre mes seuls grands dîners; c'était bien assez. Je m'élevai de plus en plus, et je gagnai beaucoup d'argent : les envieux affluaient autour de moi, pauvre enfant du travail ! Quel bonheur il a! Voyez, il avance toujours ! Et ils voyaient cela, abstraction faite de toutes mes veilles, de mon sang brûlé ! C'est depuis ce temps que je suis en butte à la jalousie de quelques petits pâtissiers qui ont, je ne crains pas de le dire, bien à tra-

(1) Mémoires de Carême.

vailler avant d'avoir fait ce que j'ai fait. Aux plus infimes, je ne puis répondre; aux plus habiles, je réponds par mes travaux.

M. de Talleyrand me prit alors dans sa maison comme chef d'office, et je me vis en relation avec tous les grands hommes de l'art, et entre autres avec Laguépière, le cuisinier de Sa Majesté l'empereur et roi. J'appris de lui à improviser. M. Lasne me perfectionna dans la belle partie du *froid*; MM. Richaud frères, dans celle des sauces, et ce fut sous le bon et habile M. Robert que mes idées sur la dépense et la comptabilité s'arrêtèrent.

Devenu praticien, il me manquait encore la théorie; j'avais du talent, mais je me sentais du génie. J'étais l'habile élève d'habiles maîtres, mais je voulais devenir maître moi-même. Je me mis donc à étudier la cuisine des anciens pour établir la supériorité dans cet art des temps modernes sur les temps an-

tiques. Puis, après avoir perfectionné le goût, je songeai à perfectionner la forme, à plaire aux yeux comme au palais ! Tertio, Palladio, Vignolle, me fournirent des documens.

Ces études marquèrent d'une forme nouvelle mon travail consciencieux ; j'avançai rapidement comme pressé par une force irrésistible, et je vis crouler sous mes coups l'ignoble fabrication de la routine. Un rival me dit un jour : « Je ne suis pas étonné que votre travail soit si varié, vous êtes toujours fourré à la bibliothèque de l'empereur, où vous dessinez. — Hé bien ! que n'en faites-vous autant ? lui répondis-je, mon privilége est public. »

Malgré ces confidences, malgré l'amitié du prince régent, Carême regrettait la France, et comme il le dit dans un de ses livres, il s'ennuyait sous le *vilain ciel gris* de l'Angleterre. Il revint donc en France, et se vit rap-

peler bientôt à Londres par une lettre autographe de Georges IV, quand ce prince monta sur le trône. Ce fut encore à cette époque que lady Morgan, dans un de ses livres, parla de Carême en termes si flatteurs, que Carême, habitué cependant aux louanges les plus friandes, ne put s'empêcher d'en témoigner sa reconnaissance et sa joie.

Voici en quels termes il remercia la femme célèbre :

« Madame,

» Quel généreux sentiment vous inspire, » quand vous dites que le talent du cuisinier » devrait être encouragé par des couronnes » comme celles que l'on jette sur la scène aux » Sontag et aux Taglioni! Je vous remercie,

» madame, au nom de tous les talens de la
» cuisine française.

» Je suis avec le plus profond respect, ma-
» dame, votre très humble et très obéissant
» serviteur,

» Marc-Antoine Carême. »

La place me manque déjà, et il me reste encore à conter bien des événemens de la vie de Carême : son séjour en Russie, comme chef de cuisine d'Alexandre, son arrivée à Vienne, où il dirigea quelques grands dîners impériaux, et le dédain avec lequel il quitta lord Stewart qu'il avait suivi à Londres. — Lord Stewart avait une gastrite! De retour à Paris, la seule véritable patrie de la gastronomie, comme il disait, il voulut renoncer à l'*office* pour *écrire* et *publier*. Mais les con-

grès qui se multiplièrent l'enlevèrent « aux muses, » comme il disait encore, et il lui fallut figurer, tour à tour et bon gré malgré, à Aix-la-Chapelle, à Layback et à Véronne. A Layback, Carême reçut de l'empereur Alexandre une bague ornée de magnifiques diamans.

Après cela, il fit un court séjour chez le prince de Wurtemberg et chez la princesse Bagration, puis enfin il entra chez M. Rotschild.

« On ne saurait plus vivre que là, écrivait-il, et madame la baronne Rotschild, qui fait les honneurs de cette magnifique hospitalité, mérite d'être comptée parmi les femmes qui font le plus aimer la richesse, à cause du charme et du bonheur qu'elles en tirent pour les autres, de la dignité des habitudes et du luxe délicat de sa table. »

Carême est mort le 12 janvier 1833, pauvre comme tout artiste plus soucieux de sa renommée que de sa fortune. Broussais et le docteur Gobert, ses amis, se tenaient à son chevet quand il rendit le dernier soupir. C'était le soir; un de ses élèves favoris avait voulu encore une fois entendre la voix chérie de son maître; Carême ouvrit les yeux et reconnut celui qui se tenait penché sur son lit:

— C'est toi, dit-il déjà en proie au délire de l'agonie. Hier les quenelles de sole étaient bonnes, mais il manquait quelque chose à l'assaisonnement... Sa main s'agita comme si elle eût secoué un mélange culinaire dans une casserole, ses lèvres balbutièrent quelques paroles inintelligibles .. Broussais fit un signe triste et solennel. Tout était fini.

Il faut ajouter que l'on doit à Carême plusieurs livres fort remarquables sur son art,

et que le fils de la Gitana se souvenant qu'il avait été jeté dans le monde sans asile et sans pain — lui qui devait si bien faire manger les autres — a doté successivement vingt enfans abandonnés.

III

Le pot de confitures.

Les savans, comme les poètes, ont un penchant décidé pour la friandise. Un des plus illustres membres de l'Académie des sciences, lorsqu'il sort le lundi de la séance hebdomadaire, ne manque jamais d'entrer chez le pâtissier de la rue Guénégaud, où il se réconforte des fatigues de la discussion en dévorant

plus de gâteaux qu'il n'a détruit d'argumens. Quant à nos poètes célèbres, Félix et Rollet, ces deux gloires rivales de la pâtisserie, les comptent parmi leurs cliens assidus. Souvent, le marchand de galette du Gymnase a reconnu, parmi les mains qui, le soir, se tendent mystérieusement dans la foule vers sa pâte ferme, le gant jaune d'un poète académicien, et l'opulent *Coupe-toujours* du boulevard Saint-Martin salue, d'un sourire à la fois discret et complice, l'auteur des plus belles odes de la littérature moderne.

Charles-Louis Knebel était à la fois poète et savant. Je vous laisse à penser s'il faisait fête à un bon repas et s'il avait d'ineffables tendresses pour les desserts que sa femme aimait à préparer de ses petits doigts blancs aux ongles roses.

On peut citer Knebel comme un de ces hommes privilégiés pour qui la renommée,

la fortune et le bonheur n'ont que des sourires. Né dans une position sociale qui ne lui imposa aucune des rudes épreuves de la pauvreté et de l'isolement, il vit ses premiers essais littéraires accueillis avec enthousiasme par le prince d'Ehringen-Wallerstein, dont son père était chancelier. Le margrave d'Anspach, dès qu'il eut appris les brillans débuts du jeune Charles, se l'attacha comme conseiller intime. Enfin, le prince Frédéric de Prusse lui offrit une lieutenance dans le régiment de ses gardes. L'épée et l'épaulette ont des charmes pour un cœur jeune et ardent; Knebel accepta avec joie la vie militaire; mais bientôt il se dégoûta de la servitude oisive de sa nouvelle position, et se livra sans réserve à ses goûts pour la littérature. Durant de longues années, il recueillit plus de renommée que n'en méritaient assurément ses poésies, quelque gracieuses qu'elles fussent. Puissant

à la cour, possesseur d'une grande fortune, ami de Jean Paul, de Griessbach, de Hegel, de Fichte, de Schutz, de Woss, de Wollmann et de Jacob, il décidait en souverain absolu de toutes les questions littéraires : nul succès n'était possible s'il ne daignait le confirmer. L'âge de cinquante-six ans arriva pour lui sans que la vieillesse eût amorti la vivacité de son imagination et touché à son inaltérable jeunesse; aussi inspira-t-il un violent amour à mademoiselle Louise Richdorff, jeune Poméranienne d'une grande beauté, qui l'épousa et le rendit père de deux fils.

Initié aux douceurs ineffables de la vie de famille, il se retira des agitations de la vie littéraire, renonça à la cour et s'établit dans une délicieuse retraite à Ilmenau. Là, tout entier aux joies et aux extases de la paternité, il se consacra exclusivement à l'éducation de ses fils, composa ses poésies les plus fraîches

et les plus délicieuses *(Fleurs de cette année)*, écrivit une tragédie de *Saül*, qui obtint à Weimar un succès sans exemple, et se livra passionnément à l'étude de la géologie et de la physique. La minéralogie et l'histoire des fossiles lui doivent d'importantes découvertes; on a de lui des mémoires sur la pesanteur de l'air, et il a publié des expériences savantes sur l'influence de l'électricité dans les variations atmosphériques.

Chaque année, une fête de famille réunissait, à Ilmenau, les amis intimes de Knebel. On célébrait cette fête le jour anniversaire de son mariage, qui se trouvait également, par un hasard singulier, l'anniversaire de sa propre naissance. En 1816, Weber, Hoffmann et Schubert se trouvaient parmi les convives.

Pendant la partie sérieuse du repas, c'est-à-dire durant les premiers services, la con-

versation ne s'était guère occupée que des merveilles et des secrets que la physique et l'histoire naturelle ont dérobés à la nature. Hoffmann surtout ne pouvait se lasser d'entendre dépeindre les amours et les affinités des gaz les uns pour les autres ; la description des animaux fantastiques que recèlent les couches antédiluviennes de la terre, lui faisait jeter des cris de joie. Knebel s'exaltait à conter ces merveilles; sa voix s'exprimait avec un chaleureux enthousiasme, son œil étincelait, une généreuse rougeur animait ses joues et colorait son noble visage. Il parlait de ses projets, de ses travaux, de ses désirs, de ses espérances.

— Oh ! disait-il, que ne puis-je attacher mon nom à quelque grande découverte de la science ! Quel bonheur, quel orgueil feraient battre mon cœur, s'il m'était donné de révéler un des grands mystères de la nature, comme

Franklin l'a fait pour le paratonnerre, Montgolfier pour les ballons, Papin et Fulton pour la force de la vapeur et l'application mécanique de cette force! Oui, ajouta-t-il, oui, j'échangerais mon renom de poète et même mon bonheur de père de famille contre une gloire d'un tel éclat, d'une telle durée!

— Fi! s'écria Louise, fi! Charles!..... ne dites point de pareils blasphèmes! Que deviendriez-vous, pauvre savant, si vous n'aviez point, chaque matin, à presser de vos lèvres les joues fraîches de vos deux fils? si votre femme n'était point là pour vous entourer de tendres soins, et vous enlever aux soucis de la vie matérielle? Qui donc, sans moi, irait au-devant de vos moindres fantaisies? Tenez, ingrat, servez-vous de ces confitures de France : je les ai fait venir tout exprès de Paris, du *Fidèle Berger*, parce que, l'autre jour, vous aviez exprimé le désir de ce régal. Goûtez-les.

et puis, si vous l'osez encore, dites que vous échangeriez votre bonheur contre un peu de renommée scientifique, vous l'un des plus grands poètes de l'Allemagne.

La vue du pot de confitures et les tendres paroles de Louise opérèrent sur-le-champ la conversion de Knebel. Il retomba des hauteurs de l'ambition dans les douceurs de la réalité, et ne s'occupa plus que de décapuchonner les conserves et d'en savourer les délicieux trésors. Il examina la couleur pourpre de cette pâte brillante qu'il compara, en géologue, à des rubis, et en physicien aux traces lumineuses que l'aurore laisse au ciel. Quand il l'eut dégustée à la manière des chimistes, lentement, à petites doses, et qu'il en eût analysé le goût, mélange sans pareil des sucs de la groseille, des parfums du coing, de la saveur du sucre et des aromates de la vanille, il vérifia l'origine parisienne du pot de

porcelaine, en interrogea la couleur, et en analysa le grain sec et doux à la fois, non sans une petite dissertation sur la nature différente des silex allemands et français. Après quoi, il passa à l'étiquette gravée du *Fidèle Berger*, certificat qui attestait la supériorité des confitures, comme le nom de Michel-Ange au bas d'une statue atteste la supériorité d'une œuvre d'art.

Tout-à-coup, les amis de Knebel le virent rougir et pâlir à la fois. Il tourna et retourna dans ses doigts l'enveloppe de parchemin qui recouvrait le pot, mouilla l'étiquette, la gratta avec précaution pour l'enlever sans en rien altérer, et parvint à découvrir les caractères écrits sur le fragment de vélin. Quand il en fut venu à bout, son attention redoubla; il cessa d'entendre les questions qu'on lui adressait, et ne répondit plus à personne. Une préoccupation impérieuse et absolue s'était

emparée de lui. L'eau ruisselait de son front; un mouvement convulsif agitait ses mains; ses lèvres balbutiaient des mots sans suite, on lisait à la fois sur son visage de l'extase et du désespoir.

— Des chevaux! s'écria-t-il enfin, des chevaux! Il faut que je parte sur-le-champ pour Weimar; car c'est à Weimar que vous avez acheté ces confitures, n'est-ce pas, Louise?

— J'ai chargé le confiseur Schermaker de l s faire venir de Paris.

— Allez me chercher des chevaux, répéta-il à son valet-de-chambre. Hâtez-vous. Une minute de retard peut me valoir des regrets éternels. Mon Dieu! ajouta-t-il en regardant de nouveau le précieux parchemin, mon Dieu! vous ne m'avez pas mis si près de l'accomplissement de mon plus ardent désir, pour me causer une déception qui détruirait à jamais mon bonheur?

— Qu'avez-vous, Charles? votre agitation m'épouvante, mon ami? Quels motifs tellement impérieux peuvent vous faire quitter ainsi vos amis venus pour célébrer votre anniversaire? votre famille, dont vous voulez changer la fête en un jour d'isolement et de veuvage?

— Ce que j'ai? reprit-il avec exaltation, ce que j'ai!... Je ne puis le dire; car je ne confierais point, maintenant, ce secret à ma mère elle-même, si elle vivait encore! Ce que j'ai... Si vous le saviez, peut-être deviendriez-vous pour moi des traîtres, vous dont l'amitié m'est si tendre, si fidèle, si bien éprouvée! Allons, voici les chevaux; adieu. A bientôt.

Sans embrasser sa femme et ses enfans, sans serrer la main à ses amis, il s'élança dans la chaise de poste, attelée à la hâte, et cria au postillon :

— Triple pourboire ! une pièce d'or par poste !

La voiture partit avec la rapidité de l'éclair, laissant Louise et ses convives dans la stupéfaction.

Quelque rapidité que mît la calèche à parcourir la route, et malgré l'ardeur du postillon à presser ses chevaux, Knebel s'agitait comme pour hâter, par ses propres mouvemens, l'agilité des roues. Il se levait, il se rasseyait, il excitait le conducteur, il se désespérait de la lenteur de la course. Deux ou trois fois Frantz, le vieux valet-de-chambre qui avait suivi son maître sans en avoir reçu l'ordre, se demanda si la raison du digne savant ne se trouvait pas altérée.

Enfin, on arriva à Weimar. Dès que les murs de la ville apparurent dans le lointain, Knebel cria au postillon :

— Va tout droit chez le confiseur Schermaker et ne t'arrête que devant sa porte.

En effet, le confiseur Schermaker vit, à quelques minutes de là, une chaise de poste arriver impétueusement en face de son magasin. Les chevaux étaient couverts d'écume, et il fallut jeter de l'eau sur les roues pour qu'elles ne prissent point feu. D'un seul bond, Knebel s'élança dans la boutique avec la légèreté d'un jeune homme.

— Où sont les pots de confitures que vous avez fait venir de France? demanda-t-il sans autre préambule et d'une voix tellement troublée, que le confiseur s'en émut, et se demanda tout bas s'il ne s'agissait point de quelque grand malheur.

— J'en ai fait venir six avec les trois que madame Knebel m'avait demandés.

— Où sont ces pots?

— En voici quatre; les deux autres ont été vendus.

Knebel regarda les quatre pots, arracha le parchemin qui les recouvrait et jeta le tout dans la rue, avec un énergique mouvement de colère.

— Et les deux autres ?

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à monsieur le conseiller que je les avais vendus.

— A qui ?

— A M. Goëthe.

— A Goëthe ? s'écria Knebel avec désespoir; à mon rival ? à celui qui me dispute le trône de la poésie et de la science ? Que Dieu te maudisse et que le diable t'étrangle !

Il sauta dans sa voiture et ordonna au postillon d'aller chez Goëthe.

Goëthe et Knebel étaient brouillés depuis longtemps. Vous pouvez juger de la surprise

du premier, quand il vit entrer chez lui le poète, dans un désordre extrême, et qui lui demanda, du plus loin qu'il l'aperçut :

— Au nom du ciel ! mon cher Goëthe, n'avez-vous point ouvert les deux pots de confitures françaises que vous avez achetés chez Schermaker ? S'ils sont encore intacts, veuillez me les donner, et vous trouverez en moi un ami dévoué et un admirateur enthousiaste.

— Toutes les confitures de mon office sont à votre disposition, répliqua Goëthe, qui ne savait s'il avait affaire à un fou ou à un homme sensé ; je vais faire appeler ma gouvernante : si cela peut vous être agréable, elle vous donnera non-seulement les conserves qu'elle a achetées, mais encore celles qu'elle a faites.

Knebel, sans remercier, sans même répondre à Goëthe, courut à l'office, chercha les

deux pots du *Fidèle Berger,* au milieu de l'immense provision de la vieille femme, les trouva et en arracha les enveloppes comme il avait fait déjà chez le confiseur.

— Rien, murmura-t-il, rien! Se voir si près de toucher au but, et ne rien atteindre! Oh! cela est affreux!

Il essuya une larme qui coulait sur ses joues, serra la main de Goëthe, et resta là, immobile, sombre et pensif. Tout à coup il se réveilla comme en sursaut.

— Deux pots! il reste encore deux pots chez ma femme! Pourvu qu'elle ne les ait point servis à mes convives! Pourvu qu'elle n'en ait point jeté les enveloppes! Vite, des chevaux frais à la voiture, et en route pour Ilmenau.

Louise vit arriver le lendemain, au point du jour, son mari, pâle et couvert de boue: sa voiture s'était brisée en chemin.

— N'êtes-vous point blessé, mon ami? demanda la jeune femme avec inquiétude.

— Où sont les deux autres pots de confitures que vous avez achetés à Weimar

— Les voici dans cette armoire.

— Intacts?

— Intacts.

— Intacts! ô mon Dieu, merci!

Il courut à l'armoire; il l'ouvrit; il en arracha les pots! Les pots n'avaient plus de couverture.

— Qu'a-t'on fait du parchemin qui enveloppait ces pots? Louise, il me faut ce parchemin, il me le faut sur-le-champ, il me le faut, n'importe à quel prix!

— Je l'ai donné hier aux enfans qui me l'ont demandé pour en fabriquer des pantins.

— Où sont mes enfans? balbutia Knebel, qui jusque-là n'avait point encore songé à

eux ; je veux les voir ! qu'ils me donnent les pantins qu'ils ont fabriqués; qu'ils m'en rapportent jusqu'aux moindres découpures. Si jamais les petits misérables m'en avaient perdu les moindres morceaux, je les écraserais sous mes pieds.

On éveilla les enfans : leur père , sans les embrasser, ne s'occupa que de faire chercher et de retrouver intactes les bribes du parchemin. Quand on les lui eût remises, et qu'il les eût regardées une à une, il les jeta dédaigneusement et se laissa tomber sur un fauteuil.

Le front couvert de ses deux mains, il médita longtemps, désespéré, accablé de douleur.

Louise vint s'agenouiller près de lui, découvrit doucement le visage qu'il tenait caché, et posa ses lèvres sur les joues de son mari. Elle les sentit baignées de larmes.

— Qu'avez-vous, Charles? quelle inquiétude, quel chagrin vous causent de pareilles souffrances ? Notre fortune, notre honneur, l'avenir de nos enfans se trouvent-ils menacés ? Si vous saviez ce que j'éprouve à vous voir dans cette agitation ! Voici le premier mystère que vous me faites, mon ami, le premier secret que vous gardez pour vous seul ! Je ne m'en plaindrais pas si je ne vous voyais point malheureux ; mais vos souffrances m'appartiennent, et j'en veux ma part.

— Louise, répondit-il, il faut que je parte pour la France !

— Partir pour la France !

— Il le faut, te dis-je, la gloire et la fortune sont pour moi à ce prix.

— Qu'avez-vous besoin encore de fortune et de gloire ? Dieu ne vous en a-t-il point donné autant qu'un homme peut en désirer ici-bas ?

— Tout cela n'est rien, Louise. C'est l'ombre à côté de la lumière, le nuage en face du soleil. Si j'atteignais le secret que je poursuis, le secret que je touche du doigt sans pouvoir l'étreindre, je changerais la face de l'univers, je prendrais place entre Newton et Cuvier, ces deux grands génies. Que dis-je, je m'élèverais au-dessus d'eux, car ils n'ont fait que deviner et comprendre une pensée du Créateur, tandis que moi je deviendrais presque un créateur! Oui, Louise, la nature obéirait à ma voix comme à celle de son divin maître... Adieu, je pars pour la France.

Il prit de l'or, quelques vêtemens, embrassa à la hâte ses enfans et sa femme, remonta en voiture et partit pour Paris, sans expliquer autrement les motifs de son voyage, sans tenir compte ni des rigueurs de l'hiver, ni de la atigue du voyage, sans autre compagnon de route que son vieux domestique.

Arrivé à Paris, avant même de descendre à un hôtel, et quoique mourant de froid e de faim, il se fit conduire rue des Lombards, au *Fidèle Berger*.

Knebel resta dix minutes environ dans le s magasins du célèbre confiseur. Quand il en sortit pour reprendre sa place dans la voiture, le vieux domestique Frantz ne remarqua point, sur la figure de son maître, le découragement et le désespoir qu'il y lisait habituellement. Il paraissait même plus calme.

— Rue des Cinq-Diamans, dit-il au postillon.

Au nom de cette rue, ce fut le domestique qui témoigna de l'émotion. Or, l'émotion, sur cette vieille face, qui semblait un masque de bronze dépoli, était un phénomène assez extraordinaire pour que le naturaliste son maître y prît garde. Il ne prêta point cependant la moindre attention à une si grande mer-

veille. Comme d'habitude, une seule pensée, une seule sensation le préoccupaient : arriver au but inconnu qu'il poursuivait.

La rue des Cinq-Diamans forme un long couloir étroit, sans air, habité par de pauvres fabricans et dans lequel ne peuvent pénétrer les voitures. Knebel sauta de la chaise de poste et courut vers une des maisons du fond de la rue. Frantz se pencha pour le suivre du regard et sembla guetter son retour avec une sorte de curiosité et de trouble.

Hélas ! le calme et la confiance qui semblaient avoir dissipé la morne tristesse de Knebel, tout à l'heure au sortir du *Fidèle Berger*, assombrissaient maintenant plus que jamais son front chauve et ses traits pâles.

— Allez chercher des chevaux frais, tandis que je vais prendre quelques alimens, dit-il au postillon. Je veux repartir dans deux heures pour Berlin.

— Pour Berlin? s'écria Frantz qui joignit les mains avec surprise et leva les yeux au ciel.

Entendre parler Frantz équivalait au miracle de l'âne de Balaam qui — le digne animal — donna des conseils au prophète.

Malgré ses chagrins et ses déceptions, Knebel y prit garde.

— Si vous redoutez les fatigues d'un nouveau voyage, auquel, j'en ai bien peur, d'autres succéderont encore, vous êtes libre de rester à Paris, Frantz, dit-il durement.

— Ah! monsieur, devez-vous avoir de pareilles idées sur un serviteur ancien et fidèle? La surprise m'a arraché les paroles que vous avez entendues et non la crainte de la fatigue. Si vous voulez me permettre de vous dire comment et pourquoi...

— Je n'ai pas besoin de conseils, interrompit Knebel, qui, se reprochant avec amer

tume son entêtement et sa folie, se figurait que Frantz allait lui adresser des observations à cet égard. Entrez chez ce restaurateur, commandez à dîner pour moi et pour vous, et laissez-moi à mes pensées.

Douze jours après, la chaise de poste arriva à Berlin, sans que Frantz eut prononcé une seule syllabe. Cependant, quand il vit son maître indiquer au postillon une rue pauvre et solitaire dans le faubourg, un *men Gott* involontaire s'échappa de ses lèvres.

— Qu'avez-vous donc, Frantz, seriez vous malade? demanda Knebel. Vous voici tout pâle et tout agité.

— Mon bon maître, il faut que je vous dise les motifs de cette émotion; la surprise la cause. Depuis deux mois que nous voyageons, je crois faire un rêve! Oui, certes, jamais rêve n'eut de circonstances plus étranges. En sortant de chez le confiseur, à Paris,

vous êtes entré dans la rue des Cinq-Diamans, que j'ai habitée il y a plusieurs années. Maintenant, voici que vous faites arrêter la voiture à Berlin, en face de la propre maison dans laquelle j'ai demeuré longtemps près de mon pauvre maître, le docteur Cornélius.

— Le docteur Cornélius ?

— Oui, un savant physicien.

— Que me dites-vous là, Frantz ? Mon Dieu ! seriez-vous la personne qui a vendu au *Fidèle Berger* un manuscrit sur parchemin ?

— Oui, monsieur.

Dans mes bras, Peters ! dans mes bras ! Car c'est vous que je cherche depuis mon départ d'Ilmenau.

— Moi, qui suis à vos côtés ? moi, qui ne vous ai point quitté ?

— Oui, vous, Frantz. Savez vous ce qu'est devenu ce précieux manuscrit ?

— Je vous l'ai dit, je l'ai vendu en partie...

— Et le reste?

— Le reste, monsieur, n'était pas écrit sur parchemin, car mon pauvre maître, réduit à la misère, avait dû achever sur du papier.

— Et qu'avez-vous fait de ce papier? Parlez, vous tenez dans vos mains ma vie ou ma mort?

— Je m'en suis servi un soir pour allumer du feu.

— Misérable, sors de ma présence pour n'y jamais reparaître! s'écria Knebel éperdu. Va-t-en, va-t-en! Ta vue m'est odieuse, insupportable! Omar, pour avoir incendié la bibliothèque d'Alexandrie, ne méritait pas la moitié des exécrations dont tu es digne!

— Si vous saviez en quelle circonstance j'ai brûlé ces papiers, monsieur, loin de me traiter si durement, vous me pardonneriez vous m'approuveriez même, j'en suis sûr.

Il s'agissait, hélas! de réchauffer mon pauvre maître mourant. Mon maître... ou plutôt mon ami, monsieur, car depuis vingt ans je partageais la misère et les travaux du savant Cornélius.

— Tu partageais ses travaux?... Tu savais peut-être ses secrets! s'écria Knebel en sautant de nouveau au cou de Frantz. Mon bon, mon fidèle serviteur, pardonnez-moi les dures paroles que je vous ai dites. J'ai eu tort: la colère m'a follement emporté. Venez, Frantz, nous allons nous rendre dans la meilleure hôtellerie de Berlin; vous vous reposerez durant quelques jours. Il ne faut pas que vous exposiez, de sitôt, à de nouvelles fatigues, votre précieuse santé... Et dites-moi, Frantz, savez-vous ce que contenait le livre écrit à la fois sur papier et sur vélin? Voyez, le hasard m'en a procuré un fragment, et c'est pour retrouver le reste que j'ai quitté ma maison,

ma femme, mes enfans, tout ce que j'aime, tout ce qui me donnait de la joie et du bonheur.

— Je ne saurais vous dire ce que contenait ce manuscrit, car c'était le seul secret que mon maître eût pour moi; afin de m'en soustraire la connaissance, il l'avait même écrit en grec. Cependant, peut-être parviendrai-je à vous donner, sur ce que vous désirez savoir, quelques documens incomplets.

— Parle, dit Knebel, parle, et si tu me fais retrouver le secret de Cornélius, je te récompenserai par le don d'une fortune brillante et au-delà de toutes tes espérances.

Sur ces entrefaites, la chaise de poste était arrivée à l'hôtel de l'Aigle-Noir. Les deux voyageurs s'installèrent près de la cheminée, et Frantz commença son récit, en homme longtemps condamné au silence et qui se trouve tout à coup devant un auditeur affamé

de l'entendre. Il se donna l'innocente joie d parler de lui-même, et poussa la munificence à son propre égard jusqu'à placer, en tête de sa narration, une sorte d'exorde et de prolégomène, comme on dit dans les universités d'Allemague.

« — La destinée a des caprices bien étranges, commença-t-il ; mon grand-père était un brave capitaine au service du gouvernement autrichien. Par malheur, il trouva la mort au champ de bataille et laissa sans ressources sa veuve et son fils. Il ne resta à ce dernier d'autre ressource, pour échapper à la misère, que la profession d'artisan. Plus tard il épousa une ouvrière, en eut douze enfans, et ne laissa, pour tout héritage au plus jeune, à moi, que la compassion d'un vieux savant notre voisin. C'était le docteur Cornélius.

Le docteur Cornélius avait grand besoin d'un domestique fidèle et intelligent qui veil-

lât sans cesse sur lui. Toujours plongé dans les abstractions de la science, il n'avait ni temps ni pensée pour la vie matérielle. Quoique jeune, je compris les devoirs de ma position et j'introduisis l'économie et l'ordre dans le logis de mon bienfaiteur, où jamais ils n'étaient entrés. Cornélius possédait cependant une fortune qui, bien réglée, pouvait lui procurer une existence aisée et douce. Mais il se ruinait en fabrication de machines étranges et de formes bizarres. Toujours à la poursuite d'une même idée fixe dont il cachait le but avec grand mystère, il vivait au milieu d'un laboratoire nfecté par les gaz les plus délétères, composait et décomposait des corps, expérimentait sur des agens chimiques et ne prenait de repos ni jour ni nuit. Je le vois encore avec sa haute taille, sa figure maigre, son grand front chauve et ses yeux qui flamboyaient d'un éclat surnaturel. Un

matin, penché sur une cornue, et semblable à un magicien, Cornélius sortit de son laboratoire et m'embrassa avec des transports de joie, comme vous m'en témoigniez tout-à-l'heure.

— Frantz! s'écria-t-il, j'ai accompli mon œuvre! Je tiens le secret que je voulais dérober à la nature. Le nom de Cornélius va prendre place parmi les noms les plus glorieux; il durera autant que le monde et sera béni par les générations des générations.

— Et quel est ce secret, mon digne maître? lui demandai-je.

Il se pencha vers mon oreille, après avoir regardé si personne ne pouvait l'entendre.

— Jure-moi, dit-il, jure-moi, par ton salut éternel de ne point révéler un mot de ce mystère, avant que je te le permette. Fais-m'en le serment, et tu sauras tout.

Je lui fis le serment qu'il exigeait de moi.

— Eh bien, me dit-il, j'ai trouvé le moyen de devenir maître du temps.

— C'était le secret dont une partie se trouve écrite sur ce morceau de parchemin, interrompit Knebel... Parle, oh! parle!

— Le meilleur moyen de m'entendre serait de ne pas m'interrompre, pensa Frantz.

Il n'en reprit pas moins son récit.

— Je suis le maître du temps, continua Cornélius. A mon ordre, la pluie tombera! Quand je le voudrai, elle repliera ses ailes noires et ira se jeter dans la mer qui l'a enfantée. Je dissiperai les nues qui voilent le soleil et qui empêchent les moissons de mûrir. Plus d'inondations, plus de famine, plus de ces affreux désastres qui amènent, après eux, la désolation et la destruction. Je suis le maître du temps!

— Une telle puissance n'est donnée qu'à Dieu, m'écriai-je, mon bon maître. Au nom

du ciel, ne prenez pas, pour la réalité, des utopies, vraisemblables peut-être en théorie, mais que la pratique ne saurait manquer de détruire.

Il me regarda en souriant et dit :

— Tu doutes du pouvoir que ma science m'a conquis. Eh bien ! je vais t'en donner une preuve. Vois-tu ce nuage qui avance rapidement vers nous. Il est chargé de grêle. Plante dans la terre ces perches que tu vois et formes-en un cercle. Attache au sommet de chacun de ces supports les cordes de paille que je t'ai fait tresser hier. Maintenant, place-toi près de moi, dans le cercle que forme l'appareil. Regarde ! Voici le nuage qui crève et la grêle qui s'abat autour de nous. Pas un seul des grêlons ne tombera dans le cercle. Une force mystérieuse les entraîne en dehors des limites que j'ai tracées à l'orage.

En effet, monsieur, la grêle obéissait et sui-

vait la direction que lui avait prescrite mon maître.

— Je connais ce phénomène magnétique, dit Knebel. Je l'ai expérimenté plusieurs fois moi-même, et il n'est pas aujourd'hui un paysan d'Allemagne qui ne le mette en pratique. Seulement j'ignorais que Cornélius en fût l'inventeur.

— Après une pareille preuve, je ne pouvais plus mettre en doute la puissance de mon maître. Je le secondai avec ardeur dans la construction de ses machines, et il fallut, pour subvenir à ses dépenses, vendre une partie des biens qu'il possédait.

— Qu'importe? me disait-il en voyant ma répugnance à lui laisser prendre cette résolution : qu'importe? Faut-il hésiter à acheter la graine qui, semée, fructifiera au centuple?

Après quatre années de sacrifices et de travail, Cornélius se trouva réduit à une pau-

vreté absolue; mais la nature lui avait livré tout à fait le secret qu'il poursuivait depuis si longtemps.

Pendant un mois de suite, le village, où nous nous étions retirés pour vivre avec plus d'économie et surtout pour que rien ne troublât les méditations du savant, n'éprouva de variations atmosphériques que par la volonté du maître du temps. Quelques minutes suffisaient à Cornélius pour couvrir de sombres nuages le ciel le plus pur. En moins de temps encore il rendait à la voûte céleste toute sa première sérénité.

L'orage grondait avec ses éclairs et sa foudre; le vent sifflait; la neige tombait en larges et blancs flocons, et soudain un soleil ardent succédait à un froid rigoureux. Il en advint que les récoltes du village se trouvèrent détruites et que tous les paysans, sans exception ne purent retirer de leurs champs de quoi

subvenir même à leurs plus impérieux besoins.

Quand je parlais de ces malheurs à mon maître, il souriait et me répondait :

— Je vais être riche et je les indemniserai si généreusement de ces pertes qu'ils les béniront au lieu d'en gémir, comme ils le font aujourd'hui.

— Mais pourquoi tardez-vous à révéler votre secret ? Maître, notre situation n'est guère plus rassurante que celle des paysans qui nous entourent.

— Ecoute, me dit-il; Napoléon doit arriver sous peu de jours à Schœnbrunn. C'est à Napoléon seul que je veux révéler mon secret; comme maître du monde, seul il mérite une telle communication et seul il la récompensera dignement. Mais Napoléon n'a pas compris Fulton parce que ce dernier lui a exposé par des théories écrites, et non par des preu-

ves, la navigation au moyen de la vapeur. Je veux donc, moi, lui parler par des faits; je veux, tandis qu'il passera en revue son armée, que l'atmosphère passe par tous les changemens que je puis lui imprimer à mon gré. Convaincu devant de telles preuves, rien n'arrêtera l'admiration du grand génie. Sa bouche impériale me proclamera, à la face de l'univers, un homme supérieur; nous traiterons d'égal à égal.

Le jour de la revue arrivé, le docteur me chargea de surveiller les plus importans de ses appareils, disposés à sept ou huit cents pas de Schœnbrunn. Plein d'espoir sur la réussite, il alla se placer lui-même, près de la foule, de manière à pouvoir, toutefois, diriger avec certitude l'expérience au succès de laquelle il avait sacrifié sa fortune et vingt années de sa vie.

Le cœur palpitant d'attente et d'émotion

assis au pied d'une grande machine qui s'élevait à quatre ou cinq mètres au-dessus du terrain, j'entendis bientôt les acclamations de l'armée qui saluaient Napoléon. Au même instant, le ciel, que mon maître avait tenu jusque-là sombre et mélancolique, s'ouvrit majestueusement et jeta des flots de lumière et de soleil.

Aux aguets, j'attendais d'autres changemens dans l'atmosphère, mais il n'en survint pas.

Je commençais à craindre que la science de mon maître ne l'eût déçu et trompé sa puissance, lorsque des soldats se jetèrent sur moi, m'entraînèrent avec eux et me jetèrent dans un cachot.

J'y passai trois mois, interrogé sur ma complicité d'un crime que j'ignorais, pressé de questions auxquelles je ne comprenais rien, et menacé de la mort. On me confronta avec un jeune homme que je n'avais jamais

vu, et qui déclara ne m'avoir jamais rencontré. Enfin on me mit en présence de mon maître. Hélas! il était prisonnier comme moi, et sa raison n'avait pu supporter la perte de ses espérances; elle avait succombé à la douleur de ne pouvoir faire comprendre à Napoléon la puissance surnaturelle que Cornélius s'était conquise par la science. Il me vit sans me reconnaître, balbutia des paroles décousues, et ne répondit à mes caresses qu'en levant au ciel ses mains amaigries.

On finit par reconnaître notre innocence, et l'on nous mit en liberté. Ce fut seulement alors que je connus bien le crime dont on m'accusait. On avait pris pour des signaux télégraphiques et des moyens de correspondance avec les complices de l'assassin Frédéric Staabs, les machines disposées par mon maître pour ses expériences magnétiques sur l'atmosphère.

La misère nous attendait au sortir de la prison. Il ne restait aucune ressource à mon maître, et le sort le laissait sans moyen de combattre le plus affreux dénûment. Mes efforts ne purent le rappeler à la raison. Accroupi nuit et jour dans un coin de la chambre où l'on nous avait recueillis par pitié, il tenait ses yeux fixés sur la terre et répétait sans cesse d'une voix chevrotante :

—A Paris, le maître du temps! A Paris, le maître du temps!

Un médecin du voisinage, qui donnait gratuitement des soins à mon maître, déclara que s'il restait quelqu'espoir de rendre la raison au malade, il fallait placer cet espoir dans un voyage à Paris. L'accomplissement d'un désir impérieux, le mouvement de la route, le changement de pays et d'air, pouvaient opérer ce prodige. Sans compter sur la réussite du moyen indiqué, je résolus cependa n

de le mettre en œuvre. La misère en Allemagne ou en France, que m'importait d'ailleurs !

Un matin je m'approchai donc du docteur et lui criai :

— Partons pour Paris! maître.

A ces mots, l'idiot, qui ne comprenait plus depuis longtemps mes paroles, se leva d'un air résolu, s'appuya sur mon bras, et se mit en route.

Le voyage fut long, car il fallut le faire à pied, en mendiant de porte en porte du pain et la paille sur laquelle on nous permettait parfois de prendre du repos. Mon maître ne semblait ni souffrir, ni même s'apercevoir de la fatigue et de la misère. Il marchait avec la force et la résolution de la jeunesse. Silencieux et plongé dans ses méditations, s'il me voyait succomber au découragement, il me montrait le ciel, me tirait par la main, et ré-

pétait avec enthousiasme les seules paroles dont sa mémoire eût gardé le souvenir :

— A Paris, le maître du temps.

Enfin, nous arrivâmes au but de notre voyage. Nous nous établîmes dans un misérable grenier de la rue des Cinq-Diamans, et un fabricant de cartes à jouer voulut bien me prendre à son service. Je travaillais du matin au soir dans l'atelier. Le soir, je rapportais trente sous au logis. Grâce à Dieu, c'était de quoi ne pas mourir de faim ; c'était surtout de quoi ne pas recourir à l'humiliante ressource de l'aumône.

La raison de mon maître, sans reprendre tout-à-fait sa première énergie, semblait néanmoins devenir moins faible et moins confuse. Je le surpris un jour à tracer avec un crayon, sur le mur de la chambre, des figures de géométrie et des dessins de machines. Il effaça tout dès qu'il me vit entrer,

comme s'il eût craint que je lui dérobasse quelqu'importante découverte. Un soir, à ma grande surprise, je ne le trouvai plus quand je rentrai. Vous pouvez juger de mon inquiétude. Je l'attendis une partie de la nuit ; il ne reparut qu'à minuit, couvert de boue, harassé de fatigue, et tenant caché dans sa poitrine un objet qu'il dérobait soigneusement à mes regards. Quand il me crut endormi, il se leva t alluma la lampe, et tira de son sein l'objet mys térieux qu'il s'était procuré furtivement. C'était une feuille de parchemin. Il écrivit duran toute la nuit. Quand le jour commença à paraître, il éteignit la lampe après avoir soigneusement caché son travail.

Le lendemain je m'aperçus que mon maître, pour se procurer la feuille de parchemin, avait dépensé une partie de l'argent qui nous restait. Je parvins à m'emparer doucement, pendant que Cornélius dormait, du

mystérieux manuscrit, et je n'y vis que des caractères inconnus, et qui semblaient tracés au hasard. Ma pauvreté était trop grande pour satisfaire à ces désirs d'inutile griffonnage. J'emportai tout mon argent, et après avoir laissé du papier sur la table, je fermai la porte à double tour.

Hélas! un accident qui m'arriva dans la journée même ne justifia que trop cette rigueur d'économie. Je me blessai gravement à la jambe, et il fallut renoncer à tout travail pendant plusieurs semaines.

Vous dire de quelles souffrances épouvantables nous vint alors accabler la misère, monsieur, serait impossible à des paroles humaines. Retenu prisonnier sur mon grabat, sans linge pour me panser, sans pain pour empêcher le pauvre vieillard de mourir de faim, plusieurs fois je me traînai avec désespoir jusqu'au grenier pour appeler du se-

cours. Personne ne m'entendit ou ne voulut venir à mon aide, et nous restâmes seuls en face de la faim et de l'abandon.

Mon maître passait les nuits et les jours à écrire. Il effaçait, il recommençait, il ajoutait, et ne semblait ressentir que d'intervalles en intervalles le besoin de nourriture. Quand la faim le pressait, il tournait vers moi son visage pâle et flétri par les privations et par la souffrance, me regardait avec un étonnement douloureux, et portait les mains sur son estomac. La crise passée, il reprenait paisiblement son travail.

Un matin, c'était le huitième jour, je trouvai le vieillard gisant à mes pieds. Il tenait son manuscrit à la main et me le montra avec un geste solennel. Il voulut ensuite m'adresser quelques paroles : ses lèvres ne purent que balbutier les seuls mots laissés par la folie dans sa mémoire :

— Le maître du temps à Paris !

Et il retomba sans mouvement, raide et glacé.

Le désespoir me donna de la force. Je surmontai la douleur, je gagnai la porte, je me laissai glisser le long de l'escalier, et je parvins, en m'appuyant contre les murs, jusqu'au magasin du *Fidèle Berger*. Là, on m'acheta par pitié, pour quelques sous, la feuille de parchemin que vous avez retrouvée. J'échangeai cette aumône contre un peu de pain et un peu de vin, et je rapportai ces trésors au logis.

Il m'avait fallu plusieurs heures pour faire toutes ces choses, et je m'étais évanoui deux fois avant de pouvoir remonter l'escalier. Enfin je rentrai près de Cornélius. Il était encore là, raide et froid, sur le plancher. Je frottai ses lèvres avec du vin, j'essayai de lui en faire boire une ou deux gouttes : rien ne le

ranima. Alors je jetai dans la cheminée le reste du manuscrit, je l'allumai, et à l'aide de la flamme fugitive que me donna le papier, je tentai un dernier effort pour réchauffer l'infortuné. Hélas! mes soins étaient superflus, car rien ne saurait rendre de la chaleur à un cadavre!

Il est inutile de vous dire le reste de cette histoire, monsieur. On jeta mon maître dans la fosse commune d'un cimetière, et je repartis pour l'Allemagne, où j'eus le bonheur d'entrer à votre service. »

Knebel quitta le lendemain Berlin pour retourner à Ilmenau qu'il ne quitta plus désormais. Toujours enfermé dans son cabinet, à peine semblait-il encore se souvenir qu'il avait une femme et des enfans. Il passait les jours et les nuits à méditer sur le morceau de par-

chemin écrit par Cornélius, et s'efforçait de retrouver le secret du docteur. Frantz seul était admis près de lui, ne le quittait pas, car, à tout moment, il fallait répondre aux questions que le savant lui adressait sur la forme et sur l'emploi des machines construites par le maître du temps.

Un matin, Knebel descendit de son laboratoire. Le visage rayonnant de bonheur, il se jeta dans les bras de sa femme; il étreignit ses fils contre sa poitrine, et les couvrit tous les trois de baisers.

Frantz partageait la joie de son maître.

— A nous la fortune et la gloire! à nous le bonheur! dit Knebel; je reçois enfin la récompense de mon courage et de ma persévérance. J'ai retrouvé le sublime secret de Cornélius. Il faut, ajouta-t-il, que je parte à Weimar afin de révéler ma découverte au prince, et en faire l'expérience devant lui. Demain,

chère Louise, demain, mes enfans, je reviendrai pour n'avoir plus désormais d'autres pensées que vous, d'autre bonheur que votre tendresse !

Hélas ! il revint plus tôt qu'il ne l'avait dit. Une heure après on rapporta son cadavre.

La chaise de poste, trop chargée d'instrumens et d'appareils, avait, en versant, écrasé Knebel et son fidèle Frantz.

C'est pourquoi le secret du maître du temps se trouva perdu une seconde fois, et peut-être pour toujours !

IV

Grimod de la Reynière.

* * *

Je ne sais plus le nom de ce grand homme de l'antiquité que les trophées de Miltiade empêchaient de dormir; mais quel qu'il fût, ses propres succès, assurément, nuisaient à son sommeil, pour le moins autant que la gloire de son rival. Une fois qu'un homme a trouvé dans sa vie une idée heureuse, il n'a

guère que celle-là : aussi il s'efforce de la surpasser, il la tourne sous toutes les faces, il la pétrit sous toutes les formes, il la triture, il la polit, il l'use, et d'un diamant d'une valeur inestimable, il finit presque toujours par faire d'insignifiantes petites pierres inaperçues et sans valeur réelle. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre mille, Grimod de la Reynière ne rêvait qu'aux moyens de raviver sa réputation d'originalité par un repas qui surpassât ou qui égalât du moins le fameux souper-collation donné chez son père; et il tourmentait son esprit à faire un pendant à cette scène sans exemple.

Un jour donc, mademoiselle Contat, sa maîtresse, et la plupart des acteurs de la Comédie-Française, reçurent une invitation à dîner : comme on dînait de la manière la plus recherchée et la plus exquise chez Grimod de la Reynière, chacun s'empressa de se

rendre à l'invitation. Le repas fut gai, Grimod en fit les honneurs avec l'amabilité caustique qui lui était ordinaire, immola par des plaisanteries fines et déliées les convives les uns aux autres, et parla plusieurs fois d'un dessert de nouvelle invention qu'il leur destinait.

Quand le vin de Champagne eut convenablement animé les têtes pour l'exécution de son dessein, il se mit à parler du marquis de Sade et des abominations commises par ce monstre; il prit à cœur de les justifier, prétendit qu'il y avait de grandes jouissances dans le crime, et ajouta qu'il serait fort amusant d'empoisonner trente personnes dans un dîner, de le leur dire, et de faire apporter les cercueils dans lesquels ils devaient dormir à tout jamais, en se levant de table. Là-dessus, les portes s'ouvrirent et les domestiques entrèrent chargés de bières, qu'ils placèrent

derrière chacune des personnes. Rien n'y manquait, ni le suaire, ni le rameau de buis, ni les vis pour fermer le cercueil; mais la plaisanterie obtint peu de succès. Les femmes eurent peur et se fâchèrent; les hommes rirent; on trouva la chose de mauvais goût, et qui pis est, on en parla peu. Grimod resta de mauvaise humeur pendant plus de six mois, et se mit à chercher dans la littérature des consolations à son échec. Il publia successivement :

Lettre d'un voyageur à son ami sur la ville de Marseille.

Lettres philosophiques à Mercier sur la ville de Lyon.

Peu de choses, idée sur Molière, Racine Crébillon, Piron, etc. Et par suite de son système de ressasser deux ou trois fois la même idée :

Moins que rien, suite à peu de choses.

Puis enfin l'*alambic littéraire.*

Et enfin le fameux *Almanach des gourmands, servant de guide dans les moyens de faire bonne chère, par un vieil amateur.*

Ce livre qu'on lit encore tous les jours, est assurément une œuvre spirituelle s'il en fût jamais, et obtint un succès sans exemple, mais que l'on s'explique facilement, quand on songe à ce qu'était la littérature à cette époque. On le comprend : à ces femmes que la fortune de leur mari jetait quelquefois de l'échoppe d'une ravaudeuse, ou du mulet d'une cantinière, à la cour des Tuileries; à ces braves sabreurs qui, de conscrits réfractaires ou de garçons d'auberge, passaient généraux, princes et rois, il fallait des livres insignifians et gaillards, comme les romans de Pigault-Lebrun, ou des ouvrages comme l'*Almanach des gourmands*, qui se fissent pardonner la finesse attique de leur forme par

a trivialité du fond. Donc, l'*Almanach des gourmands* obtint jusqu'à trois éditions tirées à des nombres considérables, et parut de 1803 à 1812 en huit volumes in-12, avec gravures. Chacune des livraisons était dédiée à l'une des célébrités gastronomiques et culinaire du temps : d'abord à l'archichancelier Cambacérès, qui traitait ses convives d'une manière si royale; puis ensuite à d'Aigrefeuille le parasite : enfin le comédien Camerani, inventeur des soupes qui portent son nom, reçut le même honneur et vit placer son nom en tête de la préface du troisième vo lume.

Une fois qu'il se trouva posé en dictateur de l'art gastronomique, Grimod de la Reynière voulut régulariser et organiser sa puissance. Il institua donc une académie des sciences, *section de l'art de la gueule*, et forma un dîner périodique dans lequel il s'associait un *jury*

dégustateur pour juger les mets nouveaux proposés à l'examen de l'académie, et décider s'il fallait en dire du bien dans l'*Almanach des gourmands.* Les plus grands artistes de l'art culinaire se soumirent à ce tribunal et reconnurent sa juridiction. Le grand Carême, qui faisait partie lui-même du *jury dégustateur*, un jour qu'il y avait réunion de l'aréopage, quitta la table vers le milieu du dîner, et revint un quart-d'heure après une casserole d'argent à la main. Il présenta, d'un air modeste et avec l'angoisse et la défiance d'un grand génie qui doute de lui-même, le mets que renfermait la casserole... Par le saint pansard de Rabelais! c'était le fameux *pudding à la chipolata*, mélange audacieux et sublime de la cuisine anglaise et de la cuisine italienne, ces deux pôles de l'art! Conquête sans exemple dans la science! Problème devant la solution duquel avaient reculé les plus illustres

maîtres. Carême fut embrassé par tous les convives et répandit quelques-unes de ces glorieuses larmes que versait le grand Musard quand douze Pierrots le portaient en triomphe à travers les galops tumultueux des bals de l'Opéra, et au milieu des acclamations unanimes de huit mille voix!

Par suite de son besoin de tourmenter ses heureuses idées, et de les exploiter jusqu'à épuisement, Grimod de la Reynière fit paraître conjointement, avec l'*Almanach des Gourmands*, LE MANUEL DES AMPHYTRIONS, *contenant un traité de la dissection des viandes à table, la nomenclature des menus les plus nouveaux de chaque saison et les élémens de la politesse gourmande, ouvrage indispensable à tous ceux qui sont jaloux de faire bonne chère, et de la faire faire aux autres.* Ce livre, de l'aveu même des membres du jury dégustateur, était loin de valoir l'*Almanach des*

Gourmands. D'Aigrefeuille en gémit, Cambacérès en sourit, et le docteur Gastaldi en triompha, et fit paraître l'*Art de manger.....* qui se vendit à trois exemplaires, au grand détriment des trois dupes qui achetèrent cette misérable rapsodie, *sans goût et sans portée*, disait à son tour Grimod de la Reynière.

Pour se consoler de l'échec du *Manuel*, Grimod en revint pour la troisième fois à son idée favorite, à celle qui lui avait valu l'éclat et la réputation de sa jeunesse. Il se dit malade, se mit au lit, fit croire à son médecin, — à cet excellent Alibert, hélas! — qu'il se trouvait à la mort; et un beau jour tous ses amis, tous ceux qui venaient régulièrement dîner chez lui reçurent un billet d'enterrement bien et dûment rédigé dans la forme sacramentelle. Ce billet indiquait l'heure du rendez-vous à la maison mortuaire pour cinq heures de l'après-midi; c'est à

dire que si l'on voulait rendre les derniers devoirs à Grimod de la Reynière, il fallait se passer de dîner, ou changer l'heure habituelle de ce repas. Les gens d'estomac ont peu de cœur; aussi la plupart des parasites de Grimod manquèrent à la réunion sépulcrale. Les quinze ou vingt personnes qui, moins ingrates, se rendirent au convoi, trouvèrent le corbillard et les voitures de deuil à la porte, la maison tendue de noir, les domestiques éplorés, et la bière sous le péristyle de l'hôtel. On s'entretint dans le salon du pauvre Grimod enlevé si brusquement à ses amis; on parla de ses qualités, de son esprit, de ses amusantes réunions, et chacun finit bientôt peu à peu par causer de ses propres affaires, ou de la campagne de Russie qui préoccupait alors toutes les attentions. Une demi-heure s'était écoulée, et l'on s'étonnait de ne point voir arriver les prêtres,

quand tout à coup une porte latérale s'ouvrit brusquement, et un domestique vint annoncer :

— Messieurs, vous êtes servis.

On vit alors, dans la salle à manger, Grimod de la Reynière assis au milieu de la table, la serviette à la boutonnière, et devant un dîner exquis, préparé avec une somptuosité digne de ce Lucullus au petit pied. Réunis pour un enterrement, les personnes qui se trouvaient là prirent sans peine le parti d'échanger leur promenade lugubre pour un repas excellent; on s'assit et l'on fit, je vous l'assure, honneur au festin.

A huit jours de là, tous les amis ingrats de la Reynière, tous ceux qui auraient dû venir à son enterrement, et qui ne l'avaient point fait, reçurent du gastronome une invitation à dîner rédigée de la manière la plus affectueuse. Quelques-uns eurent la prudence

de refuser, et se méfièrent d'un piége; mais la plupart vinrent au rendez-vous. Grimod les reçut avec bienveillance, et les introduisit dans une salle à manger somptueusement servie. Chaque plat, suivant l'usage, était recouvert d'une cloche d'argent. Au signal du maître, les domestiques enlevèrent ces cloches, et il se trouva dessous de petits cercueils fort proprement ajustés, et qui contenaient les différens mets. Grimod, avec son sang-froid de singe qui commet une malice, sans prononcer un mot, servit ses convives, et resta muet jusqu'à la fin du dîner. Alors il se leva d'un air solennel, salua jusqu'à terre et cria d'une voix lugubre :

— *De profundis!*

— *Clamavi ad te*, répondirent les domestiques.

— *Ite missa est!* reprit Grimod.

Depuis ce jour-là aucun des mystifiés ne

remit les pieds chez Grimod, pas même d'Aigrefeuille. Quand on parlait de lui à l'auteur de l'*Almanach des Gourmands*, ce dernier levait les épaules et se sentait pris d'une des crises de toux qui le saisissaient infailliblement chaque fois qu'il ne voulait pas répondre. Cambacérès lui-même ne put réconcilier les deux anciens amis : à toutes les sollicitations de l'archichancelier à cet égard, La Reynière répondait :

— *Requiescat in pace.*

Cependant les désastres de l'empire arrivèrent; au milieu des événemens funestes qui éclataient sur l'Europe entière, et qui frappaient la France, La Reynière comprit qu'il ne restait plus ni attention, ni gloire pour lui, et que de longtemps les beaux jours de la gastronomie ne renaîtraient point. Il se retira donc dans son château de Villiers-sur-Orge, près de Longjumeau, et là il se mit

à cultiver les lettres et la gastronomie en amant et pour lui seul. De la théorie il passait à la pratique, et se complaisait à mijoter, non pas de ses mains, car il n'en avait pas, mais de ses moignons, les mets qu'il avait inventés, ou dont il avait écrit la didactique.

Grâce à sa rare intelligence hygiénique et à un régime dont il ne se départait jamais, sa santé se conserva dans toute sa force : on le voyait chaque jour se mettre à table, et savourer avec délices le dîner dont il avait réglé le menu, et souvent même préparé les plats principaux. Du reste il n'avait renoncé en rien à son goût pour les mystifications, et le château de Villiers-sur-Orge se trouvait rempli de surprises, de cachettes, et de moyens plus ou moins étranges de plaisanteries désobligeantes. Une des grandes joies de Grimod de la Reynière était de parvenir à attacher à un vieux carcan féodal, qui subsistait encore

dans l'antique château, quelqu'un des invités qui affluaient toujours à Villiers sur-Orge. D'ordinaire on dînait en face de la malheureuse victime; on ne s'inquiétait ni de sa faim ni de sa colère; et, quand on avait bien r à ses dépens, on la rendait à la liberté, on lui servait un excellent repas, et on cherchait à la consoler et à l'apaiser par mille câlineries auxquelles elle finissait presque toujours par céder.

Un jour, une jeune et jolie provinciale nouvellement mariée, parente d'une personne qui tenait par des liens très intimes à Grimod de la Reynière, reçut, au fond de sa petite ville du Nord, l'invitation de venir passer quelques temps au château de Villiers-sur-Orge. Elle accepta joyeusement et arriva bientôt accompagnée de son mari.

Je vous l'ai dit, elle était jeune, jolie, et mariée récemment à un homme qu'elle aimait.

Le lendemain de son arrivée, à déjeûner, Grimod, avec le cynisme le plus mordant et le plus cruel, raconta un à un tous les détails de la conversation des deux époux dès qu'ils s'étaient retirés dans l'appartement conjugal, et parodia leurs paroles les plus intimes, leurs mots les plus murmurés à voix basse; rien ne fut omis; tout avait été entendu et tout fut répété, commenté, mis au grand jour, prostitué! Cette atrocité néanmoins fut commise avec tant d'esprit, de finesse et de tact, il s'arrêta si bien sur le bord de la blessure, il assaisonna son venin de tant de sel, que le mari n'aurait pu sans mauvais goût se fâcher contre le méchant vieillard, protégé suffisamment d'ailleurs par son âge et par ses infirmités. Après s'être bien réjoui de la rougeur, de la honte et des larmes mal contenues de la jeune femme, il promit désormais de ne plus écouter aux portes, et le jura par tous les

sermens qu'on voulut. Le fait est qu'il n'écouta plus aux portes, car il n'y écoutait jamais; mais il avait fait disposer dans tous les appartemens du château, des tuyaux acoustiques qui venaient aboutir à sa propre chambre à coucher, et grâce à cette *oreille* renouvelée de feu Denys, tyran de Syracuse, il entendait les bruit les plus insignifians qui se faisaient autour de lui. Ce n'était pas du reste les seules dispositions excentriques du château de Villiers-sur-Orge. Chacune des chambres était décorée des fameuses insignes de boudin, de hure de cochon, et de pieds en sautoir qui rappelaient l'origine charcutière de l'aïeule de Grimod; de plus, on lisait au dessus des glaces, sur les panneaux des murailles, et jusque dans les corridors, des sentences épicuriennes et des aphorismes culinaires. Tantôt c'était l'inverse de cette maxime enseignée par Valère à Harpagon, et

que ce dernier par mégarde répète à rebours. *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.* Tantôt on voyait un trophée de gibier, entouré de cette parodie du vers de Boileau :

Faites-vous des amis prompts à vous censurer.

Il y avait encore des couplets de Désaugiers et de Piron; des fragmens de Favart et de nombreuses citations de l'*Almanach des gourmands*, entre autres celle qu'on lisait en plus de vingt endroits différens :

Malheur à ceux qui n'entendent pas la plaisanterie; ils sont indignes de se griser à la table du jury dégustateur et des succursales champêtres!

Pour mettre et pour faire mettre cette

maxime à profit, Grimod de la Reynière n'épargnait pas les plaisanteries aux hôtes qu'il hébergeait. Un de ses grands plaisirs, lorsque survenait un froid rigoureux, était de faire chauffer énergiquement le tuyau du grand poêle de la salle à manger, et de venir poser ses mains sur la tôle brûlante, non sans vanter le bien-être qu'il éprouvait, de manière à donner envie de l'imiter aux personnes qui se trouvaient là. Malheur aux imprudens qui tombaient dans le piège, car ils se brûlaient d'une façon cruelle, tandis que Grimod se frottait paisiblement les gantelets de fer qui lui servaient de mains.

Après une semaine de séjour à Villiers-sur-Orge, et quand il fut bien rassuré sur les intentions désormais pacifiques de son hôte, le mari de la jeune et jolie provinciale partit pour Paris où l'appelaient des affaires urgentes, et confia sa femme à l'hospitalité de

la Reynière, pendant les deux journées qu'il comptait rester absent.

En effet, le vieux mystificateur se montra de la plus complète innocence, et ne prit garde à la nouvelle mariée que pour l'entourer de prévenances sans affectation. Elle se retira donc le soir dans sa chambre, se déshabilla paisiblement, se coucha pleine de sécurité, et commençait à dormir, quand un bruit léger la réveilla... Elle se trouvait dans les bras de Grimod de la Reynière! Par un mécanisme ingénieux la cloison s'était ouverte, et le lit du vieillard, une fois cette cloison enlevée, se trouvait n'en faire qu'un avec le lit de la jeune femme. Vous pouvez juger de la terreur et des cris que jeta la pauvre victime. Grimod s'amusa beaucoup de cet effroi, en rit aux larmes et se retira, après lui avoir indiqué la manière de fermer la cloison sans qu'on pût l'ouvrir au-dehors.

— Ah! dit-il en sortant, quel malheur, madame, que je ne sois plus dangereux!

Quoi qu'il en soit, la jeune femme écrivit à son mari, partit le lendemain de Villiers-sur-Orge, et se garda bien d'y revenir.

Voici encore une histoire qui n'est pas, comme on va le voir, sans rapport avec celle qu'on vient de lire :

Si le nom de Napoléon revient souvent dans ces notes sur les premières années du dix-neuvième siècle, c'est qu'à vrai dire l'histoire des premières années du dix-neuvième siècle n'est guère que l'histoire de Napoléon.

Rien ne se faisait que par lui ou pour lui. Cette grande intelligence rapportait à elle jusqu'aux choses les plus insignifiantes en apparence; soit inquiétude, soit curiosité, elle savait tout, ou du moins voulait tout savoir ; jalouse de faire coopérer à l'ensemble et à l'harmonie de son œuvre chacun des innombrables élémens qui fermentaient autour d'elle. Aussi, pour satisfaire à ses interrogations pressantes qui descendaient parfois jusqu'aux plus bourgeois commérages, les personnes qui entouraient l'empereur ne cessaient de lui faire des rapports minutieux sur les moindres indices qui survenaient à Paris, et le consultaient sur beaucoup de détails qu'ils auraient pu décider sans recourir à cette volonté suprême, sûrs de se voir toujours bien accueillis quand ils apportaient un caquetage.

Cela ne suffisait pourtant point encore à

l'empereur. Malgré ses immenses travaux, malgré les destinées du monde qu'il entrechoquait dans ses mains, il cherchait par fois lui-même à faire quelque découverte de petits mystères inconnus au ministre de la police : rien ne l'amusait comme de voir alors le désappointement du duc d'Otrante. Il riait, il s'applaudissait, il se réjouissait, il frottait ses petites mains blanches et gardait sa belle humeur tout le reste de la journée, merveille que n'opérait même pas toujours le gain d'une bataille.

Un jour, il lui prit fantaisie de visiter les greniers des Tuileries. Les greniers des Tuileries alors, comme sans doute ils le sont encore aujourd'hui, étaient un immense magasin d'objets de toutes les époques et de tous les régimes qui s'étaient succédés depuis Louis XIV jusqu'à l'empire. Des meubles, des tableaux, des choses sans nom, sans va-

leur, sans usage à cette époque, et que maintenant on achèterait au prix le plus cher, s'y trouvaient amassés pêle-mêle, grâce au dédain des artistes de l'empire pour tout ce qui n'était pas taillé sur le patron grec ou romain. Napoléon, sans redouter la poussière, entra hardiment dans ce tohubohu de tant de splendeurs éclipsées, et se mit à rire sans façon au nez de beaucoup d'objets que nous admirerions aujourd'hui : des portraits de Boucher, des paysages de Watteau, des girandoles contemporaines de madame de Pompadour, des candélabres à rameaux de vigne, capricieusement ciselés pour madame du Barry. Il arriva, durant cette exploration, que le curieux se heurta le pied contre un petit cadre qui gisait à terre. Il le repoussa brusquement et avec humeur du bout de sa botte; le cadre fit un soubresaut, se retourna, et montra aux regards de Napoléon une page

imprimée, soigneusement disposée dans une glace; la bordure du cadre, travaillée avec richesse, était couverte de figures rieuses et grimaçantes. Napoléon releva cet objet singulier pour l'examiner de plus près; c'était une lettre d'invitation, et voici le texte de l'étrange billet:

« Vous êtes prié d'assister au souper-col-
» lation de M. Alexandre-Balthasar-Laurent
» Grimod de la Reynière, écuyer, avocat au
» parlement, membre de l'Académie des ar-
» cades de Rome, associé libre du Musée de
» Paris, et rédacteur de la partie dramatique
» du *Journal de Neufchâtel*, qui se fera en
» son domicile, rue des Champs-Élysées,
» paroisse de la Madeleine-l'Évêque, le on-
» zième jour du mois de septembre 1787.
» On fera son possible pour vous recevoir
» selon vos mérites, et sans se flatter que

» vous soyez pleinement satisfait, on ose
» vous assurer dès aujourd'hui, que, du côté
» de l'*huile et du cochon*, vous n'aurez rien
» à désirer. On s'assemblera à neuf heures
» et demie du soir pour souper à dix.

» Vous êtes instamment prié de n'amener
» ni chien, ni valet, le service devant être
» fait par des servantes *ad hoc.* »

Napoléon relut deux fois cette lettre singulière. Puis, sans laisser au valet qui l'accompagnait, le temps d'essuyer la poussière du cadre, il le descendit lui-même et entra dans son cabinet, où il trouva le duc d'Otrante et le comte d'Hauterive.

— Qu'est-ce qu'un certain Grimod de la Reynière, demanda brusquement Napoléon. Vit-il encore?

— Non-seulement il vit, mais de plus il

fait des épigrammes contre Votre Majesté, répliqua Fouché.

— C'est un original fort amusant et fort inoffensif, se hâta d'ajouter le comte d'Hauterive.

— Vous le connaissez donc tous les deux? répliqua l'empereur en fronçant le sourcil, et dont la belle humeur s'était dissipée; effet que produisait toujours sur cette grande intelligence la pensée d'une épigramme décochée contre sa personne. S'il fait des railleries, pourquoi ne lui a-t-on pas déjà fermé la bouche ?

— C'est que fermer la bouche à M. de la Reynière, serait tuer un pauvre gastronome bien inoffensif, je vous l'assure. Il s'occupe beaucoup plus de cuisine que de gouvernement, et, s'il se permet de critiquer quelque chose, ce ne peut être que le Chef de Votre Majesté.

— Vous voilà encore avec des paroles d'indulgence, d'Hauterive ! vous êtes et vous serez toujours le même ! Puisque vous connaissez si bien cet homme , vous allez sans doute m'expliquer ce que signifie la lettre encadrée que je viens de trouver dans les greniers des Tuileries ?

M. d'Hauterive jeta les yeux sur la lettre, et se prit à rire.

— Cette lettre , dit-il , a été encadrée par l'ordre de Louis XVI, que son originalité avait beaucoup amusé. Quant au fameux souper-collation, je puis vous en donner tous les détails possibles, car le hasard m'a valu le plaisir d'y assister.

Napoléon s'assit dans un fauteuil , prit un petit couteau d'ivoire à couper le papier, et se mit à en battre sa cuisse , tout en écoutant avec attention le récit du comte. Fouché n'interrompit point son travail et continua d'é-

crire, comme s'il n'eût point prêté l'oreille à ce qui se disait près de lui.

— Grimod de la Reynière, commença M. d'Hauterive, est fils d'un fermier-général, enrichi pendant la guerre de sept ans au service du duc de Soubise, qui l'avait choisi pour fournisseur de son armée. Grimod amassa sept ou huit millions, revint à Paris, ajouta à son nom le nom de la Reynière, épousa mademoiselle de Jarente, nièce de l'évêque d'Orléans, et en eut un fils qui naquit assez laid et sans mains (1). Ce fils, en revanche, était d'un caractère spirituel, railleur, frondeur, et même..... un peu méchant. Élevé par une mère galante et par un père vaniteux, il était encore, pour ainsi dire, un

(1) Grimod de la Reynière se servait pour écrire et pour les usages habituels de la vie, d'une sorte de gantelets mécaniques fort ingénieux.

enfant, qu'il se montrait sans pitié pour les égaremens de sa mère et pour les prétentions nobiliaires de son père, fils d'un charcutier. Il comptait seize ans tout ou plus, lorsqu'un beau jour il s'enferma dans sa chambre, s'y barricada et fit savoir à son père qu'il n'en sortirait point avant d'avoir reçu cent mille francs qui lui étaient nécessaires, disait il, pour le paiement des dettes qu'il avait contractées. Le père refusa : alors le jeune révolté déclara qu'il se trouvait dans sa chambre cent livres de poudre, et qu'il allait les faire sauter si l'on continuait à lui refuser sa contribution noire. M. de la Reynière, qui connaissait la bizarrerie du caractère de son fils, craignit qu'il n'effectuât une pareille menace, et consentit à payer les cent mille francs demandés, à la condition que le jeune homme lui apporterait sur-le-champ les cent dangereux paquets de poudre. Grimod reçut l'argent, le mit

en lieu de sûreté, et arriva chez son père avec cent livres de *poudre à poudrer* dans ses bras. Puis, prenant un des paquets, il l'ouvrit, le fit sauter en l'air, et s'écria du milieu du nuage blanc qui se répandit aussitôt autour de lui :

— Voyez quels dégâts auraient désolé votre hôtel, si j'y eusse fait sauter ainsi cent paquets de ma poudre.

Le père rit de cette plaisanterie, et se complut à la raconter à ses amis.

— Puisque mon père trouve charmans les tours que je lui joue, je suis trop bon fils pour lui épargner ce plaisir, dit Grimod. Et à huit jours de là il vint demander à sa mère la permission de traiter à souper quelques-uns de ses amis. Il la pria encore de ne point souper ce soir-là chez elle, afin de le laisser disposer de la maison à sa fantaisie. Madame de la Reynière accorda tout ce que lui demandait son fils, et à peine était-elle sortie que Gri-

mod donna les ordres nécessaires, et se mit lui-même à l'œuvre pour effectuer son burlesque projet. J'avais rencontré quelquefois chez mademoiselle Contat M. Grimod. Ce fut sans doute à ces vagues relations que je dus une invitation semblable à celle que votre majesté a trouvée tout à l'heure dans les greniers des Tuileries. J'étais alors jeune, étourdi et grand amateur d'excentricité; la chose me parut assez folle pour mériter d'être vue, et je me rendis donc aux Champs-Élysées. Un suisse vint m'ouvrir et me demanda gravement :

— Est-ce à M. de la Reynière, sangsue du peuple, ou bien à son fils, le défenseur de la veuve et de l'orphelin, — (Grimod était avocat), — que vous venez rendre visite ?

— C'est à M. de la Reynière, fils, répondis-je.

— Entrez, répliqua le suisse.

Deux valets en grande livrée se mirent à marcher devant moi, et me firent monter l'escalier d'honneur au haut duquel je trouvai un savoyard tout barbouillé de suie, vêtu d'un costume de héraut d'armes taillé sur le patron de l'Opéra d'alors, et qui se tenait là fièrement debout, la hallebarde au poing. Ce burlesque personnage me salua d'un sauvage *haoup* de ramoneur arrivé au bout d'une cheminée, et j'entrai dans le salon...

Quel étrange spectacle m'y attendait ? Grimod, en robe d'avocat, vint me saluer, ouvrit une porte, et me poussa dans une chambre complètement obscure, où se trouvaient déjà une cinquantaine de personnes. Résolu de subir jusqu'au bout les conséquences de cette mystification acceptée à l'avance, je cherchai à tâtons un fauteuil que je finis par trouver, et m'y installai de mon mieux. Cependant, les autres conviés allaient et venaient autour

de moi, inquiets, agités, mécontens pour la plupart. Cela dura un quart d'heure environ..... Tout-à-coup, les deux battans d'une porte s'ouvrirent avec fracas, et l'on vit le souper magnifiquement servi dans une salle immense que plus de mille bougies éclairaient.

Nous entrâmes. Une balustrade entourait la table, et douze ramoneurs, la face et les mains crasseuses, pieds nus, mais le corps couvert de cuirasses antiques, formaient une haie étrange autour de cette balustrade, et soutenaient de gros candélabres. Ce n'était pas tout : quatre enfans de chœur, en soutane, en surplis et la calotte rouge sur la tête, se tenaient aux quatre coins de la salle, et se mirent à encenser le plus gravement du monde, comme s'ils se fussent trouvés devant le maître-autel de Notre-Dame. Chacun s'étonnait.

— Messieurs, nous dit gravement le jeune fou, qui n'avait point quitté sa robe d'avocat, quand mes parens donnent à manger, il y a toujours trois ou quatre personnes à table, chargées de les encenser. J'ai voulu, messieurs, vous épargner une pareille peine à mon égard; ces enfans s'en acquitteront à merveille.

Pendant qu'il parlait de la sorte, j'examinais les convives parmi lesquels je me trouvais, et à l'exception de cinq ou six personnes de distinction et comme moi, dupes de cette plaisanterie, je me vis entouré du plus singulier mélange de gens que l'on put imaginer. C'étaient des apothicaires et des comédiens, des ménétriers et des garçons tailleurs, des soldats aux gardes et des peintres, des marchandes de modes et des danseuses.

Je pris mon parti gaîment et m'assis entre une jolie actrice du boulevard et une mar-

chande de rubans du Palais-Royal, non moins jolie, je vous l'assure. Une de mes voisines me fit observer que la table ne se trouvait servie qu'en cochon : on n'y voyait que des boudins, des saucisses, des têtes pressées, des jambons rôtis, des pâtés, des pieds de cochon : le lard avait pris toutes les formes imaginables pour fournir les mets et les entremets. Cependant tout cela était si merveilleusement apprêté, que l'on y fit honneur; et quand chacun fut bien en train de manier la fourchette, Grimod se leva.

— Messieurs, fit-il de l'air le plus sérieux et le plus amusant du monde, comment trouvez-vous ces viandes?

— Elles sont exquises, répondit-on de toutes parts.

— Eh bien, si vous êtes contens et satisfaits, je vous prie de faire part à vos connaissances et à vos amis qu'elles me sont fournies

par l'un de mes parens, Nicolas Véro, cousin germain de mon père. Il demeure à la pointe Saint-Eustache, n° 11. Vous trouverez chez lui, à juste prix, de la cochonaille de première qualité. Comme il m'appartient de très près, vous m'obligerez fort de l'employer quand vous en aurez besoin.

On rit beaucoup de cette singulière allocution faite avec les éclats de voix d'un charlatan qui débite ses drogues, et l'on se remit à manger de plus belle; quand les convives se trouvèrent à peu près rassasiés de cochon, on servit un nouveau service composé, cette fois, de mets variés. Alors on usa sur ce nouveau banquet tout ce qui restait d'appétit. Mais, ô douleur! un troisième service pour lequel on avait prodigué toutes les recherches les plus coûteuses des primeures et des mets exquis apparut, et fut suivi de *dix-sept* autres services. La plupart des convives, gorgés et

n'en pouvant plus, voulurent se retirer. Mais les portes étaient fermées à double tour derrière eux, et il leur fallut, bon gré mal gré, demeurer là, la mâchoire immobile, devant ces excellentes choses qui réfroidissaient sans que personne se sentît la force d'y toucher.

Enfin, à sept heures du matin, on entendit le bruit du carrosse de madame de la Reynière, qui revenait du bal et qui rentrait. Aussitôt Grimod fit ouvrir toutes les portes et rangea ses convives sur l'escalier; madame de la Reynière parut appuyée sur le bras du bailli de Breteuil, qui passait pour lui rendre des soins; vous pouvez juger de sa surprise et de sa colère quand elle se vit entourée d'hommes ivres ou à peu près, et dont les mines n'étaient guères aristocratiques. Grimod, une bouteille de vin de Champagne à la main, arrêta sa mère sur l'escalier, et

l'obligea à recevoir les salutations de ses convives.

— Vous les connaissez tous, madame, cria-t-il d'une voix avinée : voici votre apothicaire; je vous présente mon bottier; ce gros gaillard que voilà est un cabotin qui joue la comédie à merveille.

Madame de la Reynière, furieuse, s'échappa, et fit donner le lendemain, à son fils, l'ordre de ne plus se présenter désormais devant elle. Grimod n'en fit que rire et répondit :

— Que le fils d'une femme galante et d'un père publicain ne devait ni respect, ni égard à ses parens, surtout quand ils avaient assez lésiné sur l'étoffe pour ne pas faire de mains à leur fils.

Ici l'empereur, qui n'aimait pas les plaisanteries sur la famille et sur les devoirs qu'elle impose, interrompit M. d'Hauterive.

— Cet homme est un fou, dit-il avec humeur; mais s'il ne méritait pas Charenton, il faudrait le mettre à Vincennes.

— Quoi qu'il en soit, continua M. d'Hauterive sur un geste de Napoléon, cette folle équipée mit Grimod de la Reynière à la mode: la reine rit beaucoup de son souper, Louis XVI voulut faire encadrer l'exemplaire des lettres d'invitation que votre majesté a là sur cette table, et l'on oublia la laideur et la difformité de cet homme, qui ne tarda point à conquérir la réputation d'habile et de spirituel avocat dans un procès, ou plutôt dans un mémoire des plus singuliers. Ce libelle curieux est intitulé : *Mémoire à consulter et Consultation pour maître Marie-Élie Guillaume Duchosal, avocat à la cour*, DEMANDEUR ; *contre le sieur Ange de Farcan de Saint-Ange, coopérateur subalterne du* Mercure de France, DÉFENDEUR. Dans ce Mémoire Duchosal, par la bouche de

son avocat, réclamait, avec les formes les plus judiciaires et les plus comiques, contre l'iniquité qu'on avait eue de lui attribuer sérieusement des vers à la louange de Saint-Ange; vers que celui-ci avait fait insérer dans l'*Almanach des Muses*, et parmi lesquels se trouvaient ceux-ci :

Ovide chantait comme un ange
Saint-Ange chante comme un dieu.

Grimod cherchait à établir d'abord que les vers n'étaient pas de son client Duchosal, mais bien d'un nommé Deville, trésorier de France de la généralité d'Amiens; qu'ensuite l'exagération des éloges auraient dû faire comprendre à Saint-Ange que ces vers étaient une raillerie. Il réclamait donc pour Duchosal des dommages-intérêts considérables, en

égard, disait il, à l'énormité du forfait attribué à son client.

Une lettre de cachet fit justice de ces plaisantes prétentions; l'ordre des avocats raya Grimod de son tableau; et le jeune fou, pour se soustraire aux effets de la lettre de cachet, se réfugia dans l'abbaye de Blamont, près de Nancy. Là il ne tarda point à recevoir la nouvelle de la mort de son père, et il devint ainsi l'héritier d'une fortune immense, qu'il se mit gaîment à dissiper, après avoir fait révoquer à prix d'or la lettre de cachet. Il devint l'amant de mademoiselle Contat, se fit meubler un magnifique appartement, où des saucisses et des boudins brodés en relief sur les tentures, des hures sculptées, des trophées de jambons et des pieds de cochon en sautoir, rappelaient la première profession de son père; et publia diverses brochures aussi folles que spirituelles. Voilà à peu près

tout ce que je sais de Grimod de la Reynière.

— Je vais achever la biographie de cet homme, si votre majesté le désire, ajouta le duc d'Otrante.

Grimod a publié en 1797 un journal intitulé le *Censeur dramatique.* On le proscrivit comme royaliste et contre révolutionnaire; maintenant, à peu près ruiné, il s'occupe d'un livre intitulé l'*Almanach des Gourmands.* Entouré de gens attachés à l'ancien régime, il n'épargne pas les critiques acerbes contre votre gouvernement. Je l'ai fait mander chez moi hier, précisément pour le réprimander. Il m'a juré par tous les plus grands sermens du monde qu'il n'avait pas dit un mot de ce dont on l'accusait.

— Monseigneur, a-t-il dit, on vous a fait de faux rapports, personne plus que moi n'admire notre grand empereur. Puis il a

ajouté avec une effronterie sans pareille Mais peut-être me sera-t-il permis de déplorer l'emploi que sa majesté fait de son immense génie.

— Comment cela? interrompit Napoléon qui jeta sur la table le petit couteau d'ivoire qu'il tenait à la main.

— Que voulez-vous dire, m'écriai-je? reprit Fouché.

— Monseigneur, me fit-il à voix basse, si l'empereur, au lieu de perdre son temps à une foule de choses glorieuses, je l'avoue, s'était appliqué aux progrès de la cuisine, qui sait à quel degré de perfection il se serait arrêté?

— Grimod n'y entend rien, répliqua froidement l'empereur. Ce n'est pas moi qui aurais fait un bon cuisinier : c'est le comte de Provence qui excelle, dit-on, dans cet art, et qui devrait bien s'occuper plutôt de cuire

des *côtelettes à la victime* que de faire des manifestes comme ceux-ci.

Et il jeta sur la table la fameuse protestation imprimée que Louis XVIII publia en 1803.

— Ne pensez-vous pas, monsieur le duc, dit l'empereur, qu'il faudrait mieux savoir un peu moins les plaisanteries de M. de la Reynière, connaître un peu plus les actes du comte de Provence, et surtout en empêcher la publication en France!

Et il sortit laissant Fouché aussi stupéfait que consterné.

V

Les côtelettes à la victime.

Par une soirée pluvieuse et mélancolique du mois de novembre 1805, une chaise de poste vint à traverser le petit village de Newstead. Comme les chemins de cette partie du comté de Nottingham ne sont point dans un état d'entretien qui les rende fort propices aux rares voyageurs qui parcourent cè pays sau-

vage, il arriva à la chaise de poste ce qui était arrivé déjà dans le même endroit à d'autres voitures en diverses occasions; elle versa au détour d'un vieux château, dont les hautes tourelles et les grands bois, par leur ombre, entretenaient là une sorte de précipice humide, glissant et infranchissable.

Les habitans du village, qui prévoyaient l'inévitable catastrophe, s'empressèrent de venir donner des secours aux personnes qui se trouvaient dans la voiture.

C'était un homme, jeune encore, et un étranger d'une physionomie noble et imposante. On lisait, sur ses traits, cette ironie souffrante et résignée que donne l'habitude du malheur et l'acharnement du sort : il sembla regarder la chûte de sa voiture comme un événement tout naturel de sa destinée, comme une conséquence rationnelle de la fatalité qui le poursuivait. Quoiqu'il souffrît et

qu'il marchât avec difficulté, à peine fût-il sorti de sa voiture, qu'il aida les paysans à débarrasser son compagnon, resté captif dans la voiture. Puis, tous les deux, après s'être mutuellement assurés qu'ils n'étaient blessés ni l'un ni l'autre, se mirent à regarder autour d'eux pour savoir où ils trouveraient un abri; car les réparations à faire à la voiture semblaient devoir exiger plusieurs heures; sans compter qu'il ne se trouvait pas de charron dans Newstead, et qu'il fallait en envoyer chercher un au village voisin.

— Mon cher ami, dit en souriant l'étranger à son compagnon, nous courons les risques de dîner bien mal aujourd'hui!

— Nous avons l'habitude de semblables infortunes, répliqua le second voyageur.

— Et cependant, c'est le seul genre de malheur auquel je ne sache pas encore tout-à-fait me résigner. Voyons, informons-nous de

ces braves gens s'ils peuvent nous vendre du moins des œufs et du lait, car il ne faut pas espérer trouver ici la moindre pièce de gibier ou le plus insignifiant morceau de viande.

En effet, à toutes les questions que l'étranger fit aux paysans, en bon anglais :

— Avez-vous de la viande? Avez-vous des œufs? Avez-vous du laitage?

Ils répondirent par un éternel et désespérant :

— *No*, *Sir*.

Sur ces entrefaites, un vieillard, monté dans un fourgon qu'il conduisait lui-même, arriva devant le château, vit le petit rassemblement formé autour de la voiture, perça la foule et ne tarda pas à être mis au courant de la catastrophe arrivée aux voyageurs, et du péril qu'ils couraient de manger du pain noir et de boire de l'ale détestable.

— Messieurs, leur dit-il, sans pouvoir vous

tirer tout-à-fait d'embarras, je puis du moins venir un peu à votre secours. Le château que vous voyez vient d'écheoir en héritage au jeune maître dont je suis l'intendant, et qui doit en venir bientôt prendre possession. Sa mère m'a envoyé ici, quelques jours à l'avance, pour tout faire préparer convenablement; car Newstead n'a point été habité depuis six mois. Vous comprenez que je ne suis point venu dans ce pays sauvage sans apporter de quoi me nourrir confortablement. J'apporte là un pâté de venaison, dont je m'estimerais très charmé de vous faire les honneurs; j'ai même des provisions fraîches, un gigot d'agneau et des côtelettes de mouton. Mais le chef d'office et les domestiques n'arriveront que demain; je n'ai donc personne pour préparer ces viandes, et force vous est aujourd'hui de vous contenter du pâté.

— Non pas, dit l'étranger. En échange de l'hospitalité que vous nous offrez et que nous acceptons avec reconnaissance, je vous offre mes talens culinaires. J'ai été soldat, je suis exilé, c'est vous dire qu'il m'a fallu plus d'une fois me plier à la nécessité. Or, cette nécessité m'a, entre autres excellentes leçons, rendu industrieux pour lutter contre les chances d'un mauvais dîner. Nous trouverons bien un enfant dans le village qui tournera la broche à laquelle je vais attacher ce gigot; je me charge du reste.

Ce joyeux traité conclu, l'intendant et les deux voyageurs entrèrent dans l'intérieur du château, et s'établirent en pleine cuisine. On alluma du feu, une baguette de coudrier servit de broche au gigot d'agneau; puis, après avoir quitté son habit, sans oublier de retrousser ses manches, l'étranger prépara les côtelettes, comme s'il n'eût fait que cela toute

sa vie. Mais quand les côtelettes furent bien recouvertes d'un savant enduit de beurre, de mie de pain, de poivre et de sel, on s'aperçut seulement alors que l'on manquait de gril. Cette grave difficulté rendit mécontent et soucieux le préparateur gastronomique... Il réfléchit quelques instans, puis tout à coup il s'écria avec la joie d'Archimède quand il eut deviné son fameux problème :

— J'ai trouvé.

Avec une habileté et un savoir dont Carême se fût montré satisfait, il enferma une côtelette entre deux autres, les fixa au moyen d'une ficelle, et les plaça sur des charbons ardens. La flamme jaillit, les chairs frissonnèrent, et peu après le voyageur retourna le tout. Ainsi les deux côtelettes extérieures se trouvèrent bientôt réduites rapidement à l'état de braise; mais celle du milieu resta saine et sauve, succulente, exquise, cuite à point,

sans avoir perdu la moindre parcelle de son propre jus; elle était humectée et pénétrée du jus des deux autres.

— Voyez quelles bonnes inventions on doit à la nécessité! s'écria le voyageur en servant à ses commensaux le mets délicieux. Je ne veux plus manger que des côtelettes préparées de cette manière, je dirai à mon chef de les baptiser du nom de *côtelettes à la victime..*

On se mit à table, on fit honneur aux côtelettes, sans oublier le gigot d'agneau ni même le pâté de venaison. L'intendant, homme de tact, faisait les honneurs de la table avec une respectueuse déférence; car il avait compris de suite que ses convives n'étaient point des personnages vulgaires..... Tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour, et l'on vit arriver, à franc étrier, un jeune homme d'une rare beauté; il sauta de

cheval, sans s'inquiéter de ce que devenait sa monture, sans même regarder si le domestique qui l'accompagnait avait pu le suivre, et frappant des mains avec une joie naïve :

— Mon château ! mes domaines! tout cela est à moi !... Adieu à la pauvreté! adieu au travail! adieu aux éternelles remontrances de ma mère !

Tout à coup il vit les étrangers... Le rouge lui monta au visage, car ils avaient pu entendre ses exclamations. Mais cette émotion de surprise et de honte s'effaça rapidement, et il s'avança vers les inconnus. Ceux-ci remarquèrent qu'il boitait légèrement, et qu'un de ses pieds semblait malade. L'intendant, qui était accouru, témoigna sa respectueuse surprise au jeune homme de le voir arriver sitôt.

— Je ne comptais recevoir mylord que dans trois ou quatre jours. Milady votre mère m'avait dit que Votre Honneur attendrait...

— Attendre! attendre!... Huit jours, n'est-ce pas? huit mortels jours? Attendre quoi? que l'on m'ait frotté, ciré, et défiguré peut-être ce vieux château de mon oncle, le mien aujourd'hui. Non, de par Dieu! Sitôt que j'ai appris la mort de mon oncle, je suis allé lui rendre les derniers devoirs. Ensuite, j'ai fait amener un cheval, et me voilà à Newstead, antique domaine où se sont écoulées les premières années de mon enfance! Newstead, dont j'avais rêvé tant de fois la possession, quand j'étais pauvre et incertain de l'avenir!... Mais quels sont ces étrangers?

— Deux voyageurs français dont la voiture s'est brisée à la porte de votre château. Je leur ai offert l'hospitalité en votre nom et du mieux que j'ai pu.

— Tu as bien fait, mon vieux Murray! Et il s'avança vers les deux Français.

— Messieurs, leur dit-il, soyez les bien ve-

nus chez moi! Je me féliciterais du hasard qui vous y amène, si je ne devais cet honneur à un accident, et surtout si je me trouvais en mesure de vous recevoir d'une façon convenable.

Les voyageurs ne répondirent que par des remercimens empressés; et après une conversation dans laquelle il fut facile au jeune lord d'apprécier la distinction des manières et la spirituelle instruction de ses hôtes, ils témoignèrent le désir de visiter le château, vieille construction abbatiale dont l'origine remontait à la conquête des Normands.

· Messieurs, leur dit-il en les guidant lui-même à travers les grandes salles revêtues encore de toutes parts des caractères de la féodalité, messieurs, il y a d'étranges et de grands souvenirs qui se rattachent à ces lieux. Newstead est un monastère que le roi Henri VIII avait confisqué à des moines ambitieux et remuans. Un de mes aïeux reçut ces domaines

pour prix de sa fidélité à la cause de la vieille Angleterre, et comme cette fidélité ne se démentit jamais, Charles Ier attacha plus tard à la dotation de Henri VIII, l'apanage de la pairie. De telle façon que la famille des Gordon, devenue la première famille d'Angleterre, ne trouve plus d'alliance digne d'elle que parmi les Stuarts. Ma mère est un des derniers rejetons de cette illustre lignée.

» Si j'évoquais chacun des souvenirs des lieux où nous sommes, il me faudrait redire en entier toute l'histoire de l'Angleterre, car mes ancêtres se retrouvent dans tout ce que l'Angleterre a entrepris de célèbre, de glorieux et de grand. Et puis il y a dans cette même famille des histoires fatales et terribles..... celle du dernier hôte de ce château surtout... de mon grand oncle, de celui dont je viens d'hériter.

» Sir Péters avait épousé une jeune fille

de grand nom, mais pauvre; il l'aimait. Pour elle, sans hésiter, il avait renoncé à une alliance opulente et noble qu'on lui proposait, et qui eût fait de lui le lord le plus riche et le plus influent des trois royaumes. Il vint donc, avec celle qu'il avait préférée à tout, se renfermer dans le vieux manoir en ruines, entouré d'un lac, et perdu au milieu des bois, car il aimait lady Sara éperdûment, et avec une jalousie effrénée... Un soir, on trouva le cadavre d'un lord voisin, la poitrine percée de trois blessures, et qui gisait dans les prés, à quelque distance de Newstead.

» La famille du mort accusa mon oncle de ce meurtre, et il lui fallut comparaître devant la cour des lords sous la prévention d'assassinat. Il ne nia point qu'il eût donné la mort à celui que l'on avait trouvé sanglant dans les bois, mais il jura sur l'honneur qu'il n'était point coupable d'assassinat : il

s'était battu loyalement en duel, et c'était une épée et non pas un poignard qui avait fait les trois blessures. Quand on lui demanda quels avaient été les motifs de ce duel, il garda un silence morne et obstiné. On vit seulement une larme, la seule qu'il eût jamais versée, tomber sur ses joues.

» Après un long procès, dont toute l'Angleterre retentit, mon oncle fut absous et mis en liberté.

» Le premier usage qu'il fit de cette liberté fut d'aller reprendre sa femme, qui s'était retirée chez ses parens, et qui était devenue mère d'un fils. Elle refusa avec obstination, et même avec désespoir, non-seulement de suivre, mais encore de revoir son mari...

» Une nuit, mon oncle escalada les murs du château qu'elle habitait, brisa les fenêtres de sa chambre, et après un entretien dont per-

sonne ne put jamais savoir une seule parole, la détermina à partir avec lui sur-le-champ. On la vit pâle, tremblante, muette, sans songer même à embrasser sa mère éperdue, et son fils qui dormait dans une pièce voisine, monter dans la voiture du lord.

» Trois ans après on trouva le cadavre de cette femme dans le lac que vous découvrez de la fenêtre. La justice ne voulut voir dans sa mort qu'un accident, malgré mille rumeurs répandues dans le village, malgré des cris de femmes, malgré des supplications, des plaintes entendues la nuit par divers témoins. Mais ces témoins disparurent du pays sans que l'on sut bien clairement ce qu'ils étaient devenus, et mon oncle, atteint d'une maladie étrange, ne sortit plus de Newstead. Il y passa vingt-cinq années, seul avec un vieux domestique, sans vouloir que personne pénétrât jusqu'à lui; il ne souffrit pas qu'on

fit la moindre réparation à son château, qui, peu à peu, tomba dans l'état de décrépitude et de ruine où vous le voyez; en outre, il fit abattre les bois et aliéna tout ce qui pouvait ôter de la valeur à cette propriété.

» Vingt-cinq années, comme je vous l'ai dit, s'écoulèrent.

» Une nuit, lugubre anniversaire de deux fatales nuits où l'on avait trouvé près du château le cadavre sanglant du lord, et le corps inanimé de ma tante dans le lac, mon oncle sortit de Newstead et frappa à la porte d'une chaumière de paysan : ses vêtemens en désordre inspirèrent une vive terreur au pauvre hère.

» — Suis-moi, lui ordonna-t-il.

» Le paysan obéit en tremblant; le lord le conduisit dans une chambre où se trouvait le cadavre du vieux domestique; ce dernier

semblait avoir rendu l'âme depuis peu d'heures seulement.

» — Voici de l'or, ensevelis ce corps et fais-lui rendre les derniers devoirs, dit-il.

» Trois jours après, mon oncle arriva à la maison de campagne que nous habitons à Aberdeen; il entra chez ma mère, sans adresser un mot à personne, s'assit près du foyer; et comme lady Gordon ne le reconnaissait pas :

» — Le fils de celle qui déshonora mon nom est-il vivant ou mort? demanda t-il.

» — Sir John n'existe plus depuis trois ans, répondit ma mère qui reconnut à ces paroles mon grand oncle.

» Alors il se leva, et faisant un geste solennel :

» — Tout est accompli, dit-il; et il sortit.

» Quinze jours après on ramassait sur la voie publique un vieillard que son étrange ac-

coutrement faisait prendre pour un indigent qui avait perdu la raison. Conduit dans un hospice, il y mourut en se nommant; et ce fut dans ce séjour consacré à la misère que ma mère fit enlever la dépouille de celui qui, par sa mort, me faisait, moi pauvre baronnet, pair d'Angleterre et unique héritier d'une fortune immense... Voilà pourquoi j'ai assisté, il y a deux jours, en grand deuil, aux obsèques de mon oncle! Pourquoi je me trouve à présent dans cette antique et célèbre demeure de Newstead, où dans trois jours arrivera ma mère. Mais j'ai voulu prendre possession de mes domaines seul avant tout. Merci à vous, messieurs, de m'avoir donné le plaisir de me servir de mes prérogatives de lord, en usant du plus doux et du plus noble de mes droits : l'hospitalité. — Hospitalité par malheur humble et pauvre comme je l'étais naguère moi-même encore! »

— Mylord, je m'estime heureux d'être l'un des premiers à vous féliciter de votre heureuse fortune. Puisse un jour le sort qui me persécute devenir clément et généreux pour moi, comme il vient de l'être pour vous! Quand vous viendrez à Londres, faites une excursion jusqu'au château d'Hartwelt, vous y trouverez ce que j'ai trouvé aujourd'hui chez vous : de la pauvreté, mais un accueil hospitalier. Le roi de France, Louis XVIII, sera heureux de recevoir lord Gordon dans l'asyle qu'il doit à la générosité anglaise.

Le jeune homme se découvrit respectueusement devant l'illustre exilé, et l'intendant resta surpris en présence de l'attitude noble et royale de celui qu'il avait vu naguère préparer, avec tant de sensualité et de verve, les côtelettes à la victime.

Mais voici qu'on vient m'annoncer que

ma voiture est remise en état, et que je puis continuer ma route. Adieu, Mylord.

Quand Louis XVIII et M. d'Avaray furent remontés en voiture :

— Il y a, dit le prince, quelque chose de grand et d'héroïque dans ce jeune homme : ou je me trompe beaucoup sur sa destinée, ou bien il se trouve appelé à faire de grandes choses en bien ou en mal.

— Tout jeune qu'il est, sire, la destinée de ce jeune lord est déjà bien étrange, et voici quelques détails à ce sujet, que l'intendant m'a contés tout à l'heure pendant que vous parcouriez New tead : Le père du jeune Gordon, homme de désordre, capitaine dans un régiment d'infanterie, débuta par enlever une femme mariée de haute noblesse qu'il épousa, lorsqu'un divorce l'eut rendu libre lui-même. Lady Camarthen mit au monde une fille et mourut. Le capitaine se remaria l'année sui-

vante avec une riche et noble héritière, séduite par le nom et par la beauté du brillant officier. Miss Catherine Gordon de Gight vit bientôt se dissiper les vastes domaines d'Écosse qu'elle avait apportés en dot, et quand il ne lui resta plus qu'une rente inaliénable de cent cinquante livres sterlings, elle fut abandonnée lâchement par celui dont elle portait le nom. Fière et courageuse, cette noble femme, sans proférer une plainte, se retira en Écosse, dans la petite ville d'Aberdeen; là, elle se dévoua aux privations les plus rudes, et jusqu'à un travail manuel, pour subvenir à donner une éducation brillante à son fils unique, le jeune Georges. Son mari, réduit à la misère, voulut alors se rapprocher d'elle, et lui redemanda son fils; mais elle le repoussa énergiquement, et lui offrit une somme de cent livres s'il voulait quitter l'Angleterre. Le misérable accepta ce pacte, et alla mourir, peu

de temps après, à Valenciennes, dans la Flandre française. Votre Majesté sait le reste, et par quels événemens inattendus et romanesques le pauvre enfant, ruiné par son père, est devenu aujourd'hui un riche lord d'Angleterre, grâce à l'infidélité de sa grand'tante et au ressentiment de son grand-oncle.

— Quel était le nom de ce terrible lord? demanda Louis XVIII. Le jeune Gordon a oublié de me l'apprendre, et c'est pourtant le nom qu'il va désormais porter.

— Lord Byron, répondit M. d'Avaray.

VI

Lord Byron.

Pendant deux années tout au plus le vieux château de Newstead garda le jeune lord Gordon-Byron, et fut témoin des orgies dans lesquelles l'imprudent se hâtait de vider la coupe des voluptés, comme si on pouvait remplir cette coupe une fois qu'elle est vide!
Vêtu d'une robe de moine, entouré d'écerve-

lés qui avaient tous ses vices, sans rien posséder de sa haute intelligence, il passait les nuits à boire et à se livrer à mille extravagances bizarres qui tenaient de la folie. La grande et lugubre salle, où le vieux Byron avait longtemps vécu, était précisément le lieu que son héritier avait adopté pour ses fêtes nocturnes. Des chiens, un loup, un ours même, mêlaient leurs hurlemens féroces aux cris de ces buveurs, aux paradoxes impies de ces débauchés, la terreur du pays, et qui répandaient partout la désolation dans les familles. Tandis que de jeunes filles, enlevées par la séduction à leurs parens, se voyaient jetées tout à eoup de l'ignorante pauvreté du village au milieu du luxe le plus effréné et le plus infâme, des combats de coqs, des courses au clocher, des luttes de boxeurs, réunissaient autour d'elles tout ce que l'Angleterre comptait de jeunes dissolus. Che-

valiers d'industrie ou pairs du royaume, comédiens ou poètes, marins ou artistes — il suffisait d'avoir acquis quelque renom, n'importe par quel moyen, pour se voir le bienvenu à Newstead; pour trouver une place à ces banquets, dont se scandalisait toute l'Angleterre. Mais c'était précisément le scandale que voulait avant tout Georges Byron; le scandale, gloire grossière et impudente dont il cherchait à rassasier la faim mystérieuse et invincible d'orgueil qui le dévorait. Nuit et jour le cor de chasse retentissait dans l'antique manoir; nuit et jour ses hautes cheminées jetaient leurs noirs tourbillons de fumée dans les airs. Tantôt, parodiant une fête catholique, ils sortaient, affublés de surplis, deux à deux, en longues files, répétaient gravement les litanies, et tout à coup se jetaient sur les paysannes accourues sur leur passage pour voir un spectacle d'une telle singularité... Le

lendemain, les jeunes filles ivres, échevelées, rentraient chez leurs pères avec tant d'or, que les misérables s'applaudissaient presque du déshonneur de leurs enfans. Tantôt ils jouaient leur vie; montés sur des chevaux à peine habitués à la bride, ils franchissaient des fossés, escaladaient des murs, parcouraient des marais semés de fondrières, et laissaient parfois derrière eux des camarades blessés ou en péril. Mais n'importe! ne devaient-ils pas suivre! ne devaient-ils pas imiter leur maître! leur modèle! leur orgueil à tous!... Georges! l'indompté Georges! dont jamais un sourire n'effleurait les lèvres, et qui se livrait, sérieux et triste, à toutes ces excentricités extravagantes, remèdes violens et sans effet sur son âme blâsée. Puis on rentrait au château, haletans, couverts de boue, accablés de fatigue; alors, une coupe passait de main en main resplendis-

sante de la flamme du punch... — C'était le crâne déterré d'un abbé du vieux monastère! — Puis on courait prendre place devant un théâtre, et des comédiens jouaient sur ce théâtre des drames horribles. Heureux quand la débauche et une poésie dissolue ne s'emparaient pas de la scène!

Une nuit, les cris ne se firent pas entendre, les cent fenêtres du château ne jetèrent pas dans la campagne, à travers la feuillée des bois, la lueur étrange de leurs yeux de flammes; les tourbillons de fumée vomis par les cheminées ne s'élevèrent pas vers le ciel. Tout devint muet, immobile, désert..... Et vingt-trois ans s'écoulèrent avant que les portes de l'antique manoir ne se rouvrissent.

Durant ce long intervalle d'années Newstead, abandonné aux soins du vieux intendant Murray, devint un peu la propriété de tous les voisins. Les paysans coupaient sans

façon, dans la forêt, le bois dont ils avaient besoin. Le poisson des étangs alimentait la table de chacun, et les châtelains des environs ne se faisaient point scrupule de disputer aux braconniers, par des chasses réglées, le gibier des immenses parcs. Parmi les plus intrépides et les plus fréquens dévastateurs des cerfs et des daims de Newstead, on remarquait sir Lamb, marié depuis cinq ou six ans à une des jeunes femmes les plus riches, les plus belles et les plus spirituelles de Londres. Le sans-façon avec lequel le lord usait des propriétés de son voisin était d'autant plus singulier que sa femme avait publié un roman satirique, dans lequel elle désignait, sous le pseudonyme le plus transparent, Georges Byron qu'elle accablait d'invectives et d'outrages. Peut-être lord Lewis Lamb, qui ne se piquait point d'ailleurs d'être grand feuilleteur de livres, n'avait-il point lu

le libelle de la mordante lady; peut-être croyait-il de bonne guerre de continuer, aux dépens du gibier de lord Byron, les hostilités déclarées par sa femme au lord lui-même. Quoi qu'il en soit, ses équipages de chasse ne sortaient guère des forêts et des parcs de Newstead, et les halalis joyeux, les fanfares de ses cors, les aboiemens de ses meutes venaient bruire et éclater jusque sous les murs du manoir abandonné.

Un jour qu'il poursuivait un daim, et que le pauvre animal, acculé contre la porte même du château, défendait faiblement sa vie, déjà dans la gueule des chiens, sir Lamb aperçut tout-à-coup par l'extrémité de l'avenue, sur une hauteur, un cortége de trois voitures escortées d'hommes à cheval, et qui semblaient se diriger vers Newstead. Ce spectacle inaccoutumé, dans un pays où ne se trouvaient d'autres riches propriétaires que

sir Lamb, étonna singulièrement le lord, et il piqua des deux pour aller au-devant du convoi. Au détour de l'avenue, il se trouva face à face avec un de ses anciens amis, sir Hobhouse, qui devançait les voitures à franc étrier, sans autre suite qu'un domestique.

Sir Lamb et sir Hobhouse échangèrent un salut amical, et se pressèrent la main. Puis, comme le premier accablait de questions le nouveau-venu, ce dernier se tourna vers le domestique, lui remit une clé, lui donna quelques ordres, et descendit de cheval en invitant son ami à en faire autant.

— Le devoir qui m'amène en ces lieux ne me permet point, dit-il, d'accepter votre invitation de vous accompagner à votre château, et de présenter mes respects à lady Caroline. Il faut que j'attende ici les voitures qui me suivent; mais nous pouvons nous asseoir sur le gazon et causer librement.

— Le maître de ce château revient donc l'habiter? demanda sir Lewis, mécontent de voir ses chasses compromises.

— Lord Byron revient habiter ce château, pour ne plus le quitter désormais, répliqua sir Hobhouse, en laissant échapper un soupir.

— Et qu'est-il donc devenu depuis vingt-cinq ans? s'écria sir Lamb, plus mécontent que jamais; pourquoi a-t-il si longtemps abandonné ses domaines? pourquoi donc y revient-il après une pareille absence?

— Il a quitté ses domaines parce qu'une voix impérieuse et fatale lui montrait de loin une couronne aussi brillante que funeste la gloire. Inquiet, agité, fiévreux, lord Byron, las des orgies et des joies brutales de Newstead, est venu à Londres publier deux ouvrages successifs : l'un, intitulé *Heures d'oisiveté*, ne trouva que d'amères critiques ; le

second, *des Poètes anglais et des Critiques écossais*, n'eut d'autre succès que le scandale inévitablement produit par un pamphlet spirituel. Désabusé de sa vocation de poète, il tourna ses regards vers la vie politique et s'occupa de sa réception à la chambre des lords. Le mauvais vouloir de ses futurs collègues opposa mille obstacles à cette réception, et quand elle eut lieu, ce fut sans éclat, sans un introducteur, sans un ami pour accueillir le jeune pair. Reçu par des huissiers, il répondit avec sécheresse à quelques paroles bienveillantes du chancelier lord Eldon, s'assit, durant quelques minutes, sur les bancs de l'opposition, et sortit humilié et la rage au cœur.

Le lendemain, une satire dans laquelle la chambre haute n'était pas épargnée, mit toute la ville de Londres en émoi. Le lord-poète comprit qu'après un tel éclat de scan-

dale, il ne lui restait plus qu'à quitter l'Angleterre. Il écrivit son testament, assura un sort à sa mère, et, seul avec moi et une jeune fille revêtue du costume d'homme, il partit et arriva en quatre jours à Lisbonne.

Nous traversâmes en courant le Portugal, une partie de l'Espagne, Séville et Cadix. Nous abordâmes à Gibraltar, et à Malte une aventure galante valut à Georges un duel.

Nous mîmes à la voile pour l'Albanie. Après avoir séjourné à Missolonghi, à Prevesa, à Janina, lord Byron alla chercher Ali-Pacha jusqu'à Tebelen. Il lui tardait de voir cette grande et sauvage figure, souillée de tant de sang et empreinte d'un caractère à la fois barbare et sublime.

Ali et Byron devaient se comprendre; une sorte d'amitié les unit pendant trois mois l'un à l'autre. Mais bientôt sir Georges se lassa du féroce lion qu'il avait quelque temps appri-

voisé, et partit brusquement pour la Morée. Puis il s'établit à Athènes et résolut d'y passer l'hiver.

Logé dans la maison de la veuve d'un consul anglais, il en sortait chaque jour au lever du soleil pour parcourir les environs de cette glorieuse ruine de l'antique Grèce, et la vue de tant de splendeurs déchues lui remit de la poésie dans l'âme et au cœur. Il écrivit deux petits poèmes où se révélait le grand génie qui ne devait point tarder à éclater en lui.

Le printemps venu, il partit pour Smyrne, explora la Troade, et renouvela le fabuleux exploit de Léandre, en traversant l'Hellespont à la nage.

Nous revînmes encore passer une année en Grèce, et nous faisions les préparatifs d'une expédition en Egypte, quand tout à coup cette grande ardeur d'impatience, ce besoin impérieux, insurmontable de mouvement

s'éteignirent dans son cœur. Atteint de nostalgie, il ne rêva plus qu'à l'Angleterre, et il se mit à forger mille projets de repos, de calme et de vie tranquille au coin du feu, dans le vieux domaine de Newstead.

Pour Byron, projeter et réaliser n'était qu'une seule chose. Nous revînmes donc à Londres, où l'attendait un grand malheur la mort de sa mère.

Ce fut un coup douloureusement fatal, un remords inexorable pour mon ami, qui n'avait pas toujours été bon fils; pour lui, qui plus d'une fois avait déchiré le cœur de cette pauvre femme !...

Je vins seul, durant la nuit, déposer dans les caveaux de Newstead les restes mortels de lady Gordon, et je retournai près de mon ami, qu'un nouveau chagrin ne tarda point à frapper : le trépas inattendu du jeune Mathews. Or, c'était entre sa mère et Mathews

que lord Byron voulait mener la vie paisible et reposée qu'il rêvait naguère en Grèce..... Pour s'étourdir, il se jeta dans une vie agitée; il parut à la chambre des lords, et y prononça un discours plein d'éloquence contre les mesures rigoureuses appliquées aux émeutes d'ouvriers; puis il écrivit et publia *Child Harold*. Je n'ai pas besoin de rappeler l'impression profonde et sans exemple produite dans toute l'Angleterre par ce poème admirable.

— Non, répliqua sir Lamb, quelque étranger que je puisse rester aux choses littéraires, je dois avouer que j'ai, comme tout le monde, entendu parler de ce poème.

— Le *Giaour* suivit, la *Fiancée d'Abydos* et le *Corsaire* lui succédèrent..... Et cependant, au milieu de tant de gloire, lord Byron était bien loin de se trouver heureux. Dégoûté de la vie brillante et agitée qu'il menait, las de succès, qui n'intéressaient même

plus son amour-propre, et qui ne remplissaient point, hélas! le vide de son cœur, il résolut de demander au mariage un bonheur qu'il n'avait trouvé nulle part, et il épousa miss Bilbanks, jeune, belle et savante lady. Byron, à peine devenu père, vit sa femme se séparer de lui et se réfugier dans sa famille. Éperdu, désespéré, au lieu d'imiter la sage et pudique réserve de celle qu'il avait outragée, il appela le bruit sur cette séparation, et produisit un scandale qui rejaillit tout entier sur lui-même. Au scandale se joignit le ridicule cruellement exploité par les ennemis de son génie et de sa gloire; au ridicule vinrent se joindre le dérangement de sa fortune, les haines politiques et les tracas, conséquences inévitables d'une si déplorable position. En 1816, il quitta de nouveau l'Angleterre, et jura de ne plus remettre le pied sur son sol inhospitalier et maudit. La Bel-

gique et la Suisse le reçurent d'abord. Mais ni l'accueil flatteur de madame de Staël, ni l'amitié de Shelley, ni ses courses aventureuses avec ce misanthrope matérialiste, ne rendirent la paix à cette grande âme blessée. Lewis, auteur bizarre du *Moine*, vint s'unir au couple étrange, et il résulta du contact de Byron avec ces deux hommes singuliers, une suite aux chants déjà publiés de *Child Harold*, *Manfred*, et cette sublime nouvelle en vers nommée le *Prisonnier de Chillon*.

Las et dégoûté de la Suisse, comme il s'était lassé et dégoûté de l'Angleterre, l'infortuné alla demander à Venise de faciles voluptés, des promenades en gondole et les inspirations des lagunes. Là, presque tous les matins, on le voyait, la rame à la main, conduire lui-même sa gondole vers la petite île où s'élève le monastère de Saint-Lazare, afin d'étudier, sous le père Paschali, la lan-

gue arménienne; comme si l'étude pénible et mécanique d'une langue pouvait, pour apaiser le trouble de son âme, ce que rien n'avait pu faire jusque-là. Puis il quittait le savant religieux, venait se jeter à corps perdu dans toutes les extravagances du carnaval vénitien; écrivait le drame de *Faliero*, créait le *Mystère de Caïn*, et commençait *Don Juan !*... Ce fut alors qu'il rencontra la blonde, la belle, la naïve Guiccioli. Grâce à la facilité des mœurs italiennes, il put se dévouer tout entier à la douce créature par laquelle l'amour rentrait dans un cœur qui se croyait pour jamais fermé à l'amour! Mais quelque complet que fût ce dévoûment, quelque ardente que fût cette passion, ils ne suffisaient pas à l'âme énergique de Byron. Il se fit donc conspirateur et devint carbonaro. La proscription frappa les carbonari. Le comte Gamba, père de la comtesse Guiccioli, fut exilé

avec sa famille, et le titre de pair anglais sauva seul lord Byron de graves périls. Alors, désespérant d'affranchir l'Italie, il tourna ses yeux vers la Grèce; et, après avoir été rejoindre à Pise sa belle maîtresse, après avoir perdu une fille naturelle qu'il aimait éperdûment, après avoir vu périr sous ses yeux son ami Shelley, dans une promenade de mer sur le golfe de la Spezzia, il quitta la Toscane et vint s'établir à Gênes. Ce fut de cette ville qu'il s'embarqua pour la Grèce avec le corsaire Trelawnay et le comte Gamba, père de la comtesse Guiccioli..... Hélas! l'affranchissement de la Grèce était un rêve impossible à réaliser, comme tous les autres rêves de Byron! Il croyait venir en aide à des héros, il ne trouva que des brigands. En vain, il sacrifiait sa fortune et sa vie à cette grande cause, les mesquines passions des chefs, la brutale avidité des soldats rendaient

inutiles son généreux dévoûment et ses nobles efforts. C'était sans cesse des révoltes des troupes souliotes qu'il fallait apaiser! de misérables intérêts personnels auxquels il fallait satisfaire, de stupides volontés qu'il fallait vaincre!

Un matin, le jour de Pâques, une horrible tempête éclata sur Missolonghi; la pluie tombait par torrens, la foudre éclatait et mugissait, la nature semblait bouleversée. Ce fut au plus violent de cet orage que lord Byron, agonisant depuis trois jours, murmura d'une voix défaillante : *Je vais dormir, je vais me reposer!*..... Et voici la dépouille mortelle du grand poète que je viens enterrer près de sa mère, dans le tombeau de ses aïeux, dit sir Hobhouse, qui s'interrompit en montrant le convoi funèbre arrivé à l'entrée de l'avenue de Newstead.

Tandis que l'ami de lord Byron allait au-

devant du cercueil, sir Lamb remonta à cheval, et courut rejoindre les personnes qui chassaient avec lui; parmi elles se trouvait lady Caroline, sa femme.

— Venez tous, venez voir le spectacle qui se passe dans l'avenue de Newstead! s'écria-t-il.

Et, prenant lui-même la bride du cheval que montait sa femme, il arriva le premier avec elle devant le convoi.

Des constables et des hérauts d'armes marchaient en avant : un cheval de bataille venait ensuite; deux pages, vêtus de noir, conduisaient le noble animal monté par un cavalier qui portait, à demi-renversée, une couronne de pair d'Angleterre. Après quoi on voyait s'avancer lentement le cercueil recouvert d'un poêle de velours armorié à l'écu de la famille du défunt.

A la vue de ces armoiries, lady Caroline

Lamb jeta un cri perçant, tomba sans connaissance, et ne revint à la vie que pour donner des signes de folie. On la transporta mourante dans le château de son mari, qui ne devina même pas la cause d'une émotion si fatale, tandis que l'infortunée, dans son délire, appelait à grands cris :

— Georges ! Georges ! mon Georges !

Huit jours après, celle que lord Byron avait aimée et trahie, alla le rejoindre dans le ciel.

VII

Un journaliste d'autrefois.

Si jamais vous rencontrez, en flânant sur les quais, un petit volume in-18 avec ce titre : *Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs des provinces occidentales de la France,* hâtez-vous de l'acheter ! C'est une des plus

précieuses raretés qu'un curieux puisse placer dans sa casauba. Non pas que l'exécution typographique se recommande par une correction et par une pureté elzéviriennes ; non pas que le livre soit un de ces chefs-d'œuvre plus ou moins authentiques, devant chacun desquels s'extasient les bibliophiles..... Loin de là, le petit tome, de deux cent dix-neuf pages, qui porte la date de 1788, est composé avec les caractères usés et ronds que l'on nomme *têtes de clous* en langage typographique; il ne porte même pas de nom d'imprimeur; enfin, il ne se recommande ni par les grandes marges, si chères aux virtuoses de bouquins, ni par un tirage égal et net. Quant au style de l'œuvre et à sa valeur littéraire, l'épigraphe suffira pour en faire juger :

Qu'ils sont à plaindre ceux dont la sensibilité n'est pas la plus douce des jouissances, ils ignorent les charmes de l'amitié.

L'Auteur.

Le reste du livre est pensé et écrit dans le même genre; l'auteur semble avoir pris pour modèle, non pas Sterne, comme le titre semble le promettre, mais les *Lettres à Émilie sur la Mythologie.* A l'imitation du galant Desmoustiers, il pare, d'un œil de poudre, la chevelure à l'oiseau royal qu'il donne aux nymphes et aux satyres; il fait des arbres bleus et impossibles à la manière de Watteau; il entremêle sa prose doucereuse de vers plus doucereux encore, et noue des rubans au cou mignon des brebis. Enfin il ne veut, pour garder les troupeaux, que des bergères à houlette dorée, vêtues de courtes robes de soie gorge-de-pigeon, et chaussées de char-

mantes petites mules jaunes. Les madrigaux interrompent, à chaque instant, le récit. Jamais on ne s'est mis plus ingénieusement à la torture pour dénaturer la pensée et l'entortiller dans les oripeaux d'une phraséologie maniérée. Écoutez comment parle l'auteur des héros du moyen-âge (1) :

« Dans les temps heureux, dit-il, où l'intrépidité et la valeur faisaient adorer les héros, leur ame fière et généreuse, leur ardeur bouillante et hautaine, disparaissaient auprès des demoiselles. Leur cœur d'acier était timide aux genoux d'une belle. Un geste, un seul regard étaient un ordre irrévocable. Cette ancienne galanterie, compagne de la

(1) Tout ce passage est copié textuellement dans le *Voyage pittoresque*. C'est assurément une des plus curieuses citations que l'on puisse faire, surtout quand on sait quel est l'auteur de cet ouvrage.

vaillance, naissait de l'amour ingénu des chevaliers. Elle enlaçait leurs bras vigoureux de guirlandes et de rubans, traçait les chiffres du mystère sur leurs redoutables boucliers, ou armait leurs vaillantes mains des lames terribles consacrées à la vengeance de la beauté.

Galans dans le sein des murailles,
Galans même au sein des batailles,
Ces anciens nobles paladins,
Vifs, tendres, joyeux et badins,
Rougis du sang dans les alarmes,
Ne pouvaient résister aux larmes.
Ils promettaient à la beauté,
Respect, amour et loyauté;
Mais obtenaient des demoiselles
De n'être qu'amoureux fidèles;
Et trouvant partout de beaux yeux,
Partout ils étaient amoureux,
Partout avaient flammes nouvelles,
Et par caractère infidèles,
Trompés souvent, souvent trompeurs,
hangeaient tous les mois de couleurs.

L'auteur du *Voyage sentimental* était un jeune homme d'une grande beauté; sa taille élevée, ses manières élégantes eussent fait envie au plus galant mousquetaire. Pour écrire en style prétentieux des fadaises médiocres, Guillaume Brune ne réunissait pas moins à un esprit d'une rare intelligence une sensibilité profonde. L'éducation de la famille, ce précieux et saint palladium, le tenait en garde contre la dépravation du temps auquel il vivait et les mœurs corrompues du monde dont il se trouvait entouré.

Fils d'un avocat célèbre de Brive, élevé par une mère pieuse et tendre sortie du sein de la plus honorable bourgeoisie, on comprend sans peine que Guillaume, arraché par la nécessité à une douce existence pour se créer une position, demandât d'abord la fortune à la littérature, cette autre illusion des cœurs bien placés. Par malheur, et comme il

n'arrive que trop souvent, la littérature et la fortune se montrèrent cruelles pour le débutant. Elles restèrent indifférentes au culte fervent et passionné qu'il leur rendait, surtout la première. Il fallut donc, après avoir épuisé toutes ses ressources à faire un premier livre qui ne se vendit pas, recourir à des moyens plus positifs d'existence.

Guillaume entra comme compositeur dans une imprimerie : la tête ceinte du bonnet de papier sacramentel, il se mit bravement à lever la lettre, comme l'avait fait avant lui Franklin, et comme l'ont fait depuis Béranger et M. de Balzac. Il imprima les œuvres des autres pendant deux années, au bout desquelles la passion d'écrire le reprit plus impérieusement que jamais. Alors il résolut d'acheter le fonds d'une petite imprimerie qui se trouvait à vendre, et de créer un journal dont il serait à la fois le rédacteur et le typo-

graphe. Il employa toutes ses ressources, toutes ses économies de trois années à l'exécution de ce projet, et l'on vit bientôt paraître le *Journal général de la Cour et de la Ville*. C'était une demi-feuille in-octavo qui se publiait chaque matin, et dont les huit pages, écrites avec verve, servaient et défendaient la cause de l'aristocratie.

La publication quotidienne de Guillaume obtint beaucoup de succès et devint productive pour son fondateur-propriétaire. Pendant une année, il suffit seul à la rédaction de son journal; plus tard il reconnut la nécessité de s'adjoindre des collaborateurs, et appela à son aide Jourgniac de Saint-Méard et Gaulthier, les Janin et les Théophile Gautier de ce temps-là. La reine prit sous son patronage le petit journal, la cour et la ville l'adoptèrent; bref, la fortune sourit tout-à-fait, cette fois, à heureux Guillaume.

Si quelque numéro du *Journal de la Cour et de la Ville* tombait aujourd'hui entre les mains des personnes qui lisent ce volume, elles ne pourraient s'empêcher de remarquer l'absolue différence survenue entre les gazettes de 1846 et celles de 1789. Toute la matière du *Journal de la Cour* tiendrait à l'aise dans une des neuf colonnes qui forment le rez-de-chaussée des *Debats*. Ce sont d'abord d'insignifiantes nouvelles et des plaisanteries contre l'opposition naissante, plaisanteries qui paraîtraient bien inoffensives et bien anodines aujourd'hui. On voit ensuite une pièce de vers doucereux; après cela, viennent des comptes-rendus de pièces de théâtre, faits en vingt lignes de gros caractères, le tout terminé par une charade et par des bouts-rimés.

D'ordinaire les bouts-rimés excitaient au plus haut point l'ardeur poétique des abon

nés. Chacun d'eux s'évertuait à les remplir ; le numéro du lendemain contenait toujours cinq ou six pièces de vers entées sur les rimes proposées la veille. Le journaliste décidait en juge souverain de ce concours ; il classait les auteurs d'après leur mérite, plaçait au bas de leur œuvre des notes critiques sur les expressions hasardées, combattait la tendance ambitieuse des mots, et donnait des conseils paternels parfois fort plaisans.

Pour n'en citer qu'un seul exemple, Brune semonce avec une grande sévérité un jeune poète qui se risquait étourdiment à publier une pièce de vers intitulée *Homère*, et qui mettait en scène l'auteur de l'*Iliade:*

« On ne comprend rien, dit le critique, à tant
» de locutions plus grecques que françaises.
» Nous pensons que l'auteur est un étranger
» peu familier avec notre langue, et qui se

» sert d'un instrument qu'il connaît mal » encore. »

Or, l'auteur d'*Homère*, poème publié depuis sous le titre de l'*Aveugle*, était Marie de Saint-André de Chénier.

Devenu riche, Brune ne changea rien pourtant de ses habitudes régulières et laborieuses. Il travaillait toute la journée au milieu de ses imprimeurs ; quand venait le soir, son seul plaisir consistait, d'ordinaire, à se promener le long des quais, et à rêver à ses articles du lendemain. Les étoiles du ciel, les mille lumières dont resplendissait Paris, et qui venaient se réfléter dans la Seine comme d'autres astres, le silence rarement interrompu de ces quartiers solitaires, favorisaient ses méditations et renouvelaient l'activité de son esprit.

Un soir qu'il errait, selon sa coutume, au

bord de l'eau, il entendit une voix fraîche qui chantait, sous une des arches du pont Saint-Michel. Il s'arrêta, car cette voix de femme était d'une pureté, d'une fraîcheur et d'une étendue merveilleuses; sans compter que la romance, qu'elle disait avec beaucoup d'expression, appartenait à Guillaume, et qu'il en avait composé lui-même les vers :

Non, non, trop orgueilleux remparts,
Qui paraissez porter les nues
Sur vos murailles étendues,
Vous n'attirez plus mes regards

Une fillette au fin corsage.
Belle et jeune comme l'Amour,
De sa beauté modeste et sage
Seule doit orner ce séjour.

Il se pencha sur le revers du pont.

A la clarté de la lune, qui semblait sortir

tout exprès d'un nuage pour satisfaire le désir du curieux, il aperçut une jeune fille, les bras nus et en petit corset; elle lessivait du linge à la rivière. Il resta là jusqu'au moment où la svelte laveuse, comme la blanche Nausicaa d'Homère, après avoir terminé sa lessive, et ne soupçonnant point qu'on l'épiait, plongea ses beaux bras dans la Seine, et y baigna ses petits pieds mignons. Ensuite elle prit gaîment le panier qui contenait son linge humide, et se dirigea vers l'une des rues pauvres et noires qui avoisinent le quai.

Le lendemain Guillaume resta durant deux grandes heures à se promener sur le pont en attendant la chanteuse du bord de l'eau. Hélas! elle ne vint point.

Il s'en retourna triste et surpris de sa tristesse.

Quatre jours s'écoulèrent : il revint obstinément chaque soir au pont sans être plus

heureux. Enfin comme il allait, encore désappointé, regagner son logis, tout à coup la douce voix frappa son oreille : elle chantait l'air composé par Guillaume, et il put distinguer de loin la jeune fille qui s'avançait prestement, son panier sur la tête et ses bras appuyés sur les hanches, dans l'attitude gracieuse que savent si bien prendre les femmes du Midi.

Arrivée sur la grève, elle déchargea son fardeau et se mit à l'œuvre avec une gentillesse extrême ; Guillaume put, cette fois, remarquer la beauté des cheveux blonds de l'inconnue, la finesse de ses traits, la piquante agacerie de sa petite bouche et de son nez légèrement relevé, le charme de ses grands yeux bleus, la souplesse de sa taille et les formes exquises de ses mains, dignes de la plus belle statue antique. Caché près d'elle, il distinguait jusqu'à l'incarnat de ses

joues roses, jusqu'au léger duvet de pêche qui chatoyait, sur l'ovale accompli de son visage, à la clarté scintillante de la lune.

Pendant trois mois, Guillaume se livra au plaisir innocent et sans danger, il le croyait du moins, d'épier mystérieusement la jolie laveuse. Hélas! l'hiver arriva, et l'hiver tint la jeune fille éloignée de la rivière.

Un ennui profond ne tarda point à s'emparer de Guillaume. Il avait beau s'efforcer de rire d'un pareil enfantillage, ses amis ne l'en voyaient pas moins pâlir et tomber dans une profonde mélancolie. A toutes les questions qu'ils lui adressaient sur les motifs secrets de sa tristesse, il ne répondait qu'en niant qu'il eût de la tristesse. Cependant les articles qu'il écrivait pour le *Journal de la Cour et de la Ville* manquaient de verve et de gaîté; souvent même il se trouvait dans l'impossibilité de travailler; comme le lui

disait Gaultier, il semblait frappé d'un sort par quelque sorcière.

Un dimanche matin, Guillaume se promenait dans le quartier qu'il présumait habité par la jeune fille du pont; tout à coup il la vit passer près de lui, parée de ses habits de fête. Je vous laisse à juger de son émotion, et combien le cœur lui battit avec force! Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il la suivit de loin. La jeune fille entra dans l'église Notre-Dame, s'agenouilla devant une des chapelles latérales, et entendit la messe avec une édifiante dévotion. Quand elle se releva et qu'elle sortit de l'église, Guillaume marcha de nouveau derrière elle. Cette fois elle s'aperçut qu'elle était suivie, car une vive rougeur colora son visage, et elle hâta le pas avec une rapidité dans laquelle il était facile de reconnaître du trouble. Elle arriva devant une maison d'humble apparence, et se jeta dans

le corridor obscur qui servait d'entrée.

Guillaume s'éloignait moins triste que d'ordinaire, puisqu'il savait du moins où demeurait son inconnue, quand il aperçut, en jetant un dernier coup-d'œil sur la maison, le rideau d'une fenêtre qui s'entrouvrait au quatrième étage, et montrait un œil de femme regardant furtivement dans la rue. Aux battemens précipités de son cœur, il reconnut celle qui, depuis si longtemps, s'était emparée de son imagination.

Peu de jours après, la jeune fille apprit de sa portière que la petite chambre qui se trouvait au quatrième étage, sur le carré, en face de la sienne, venait d'être louée par un ouvrier imprimeur. Il sortait de grand matin, ne rentrait que fort avant dans la nuit, et semblait un garçon rangé et laborieux. Seulement il aimait peu à causer, quoiqu'il ne demandât jamais le soir

sa lanterne que chapeau bas et de la manière la plus polie du monde.

Un dimanche matin, la jeune fille, en sortant de chez elle, se trouva face à face sur son carré, avec le nouveau locataire qui lui fit un de ces respectueux saluts vantés si fort par la portière. Elle devint rouge et tremblante en reconnaissant le jeune homme qui l'avait suivie, un jour, au sortir de la messe.

Après cette découverte, elle résolut de ne jamais sortir de chez elle qu'après avoir regardé par le trou de la serrure si son voisin ne se trouvait point là. Malgré cette précaution, et quelque soin qu'elle prît de tourner silencieusement la clé dans la serrure, à peine franchissait-elle le seuil de sa chambre que le voisin sortait de la sienne. Il n'y avait aucun moyen d'éviter son salut et de répondre aux paroles de politesse qu'il adressait à la jeune fille, ainsi qu'il est d'usage entre per-

sonnes de la classe à laquelle cette dernière appartenait.

Un matin, comme Guillaume quittait sa chambrette et se disposait à descendre l'escalier, son pied trébucha sur les marches rendues glissantes par l'humidité. Il tomba, et tomba si malheureusement qu'on le releva sans connaissance avec une grave blessure à la tête. On le remonta chez lui, on appela le chirurgien, puis on souleva l'importante question de savoir s'il ne fallait point le faire porter à l'hôpital; car le pauvre mobilier qui garnissait la mansarde semblait annoncer une situation de fortune presque voisine de l'indigence. Le mot d'hôpital fait peur, même aux pauvres; la jeune fille déclara sans hésiter qu'elle subviendrait aux dépenses que nécessiterait la maladie de son voisin. Cet exemple généreux trouva aussitôt des imitateurs et ce fut aussitôt, parmi les bonnes femmes,

à qui montrerait le plus d'empressement pour veiller près du malade, et venir en aide à la jeune fille dans ses résolutions généreuses.

Après une semaine environ, Guillaume, que ses amis cherchaient pendant ce temps-là avec désespoir, et en le croyant victime de quelque guet-apens, reprit connaissance et vit cesser le délire et la fièvre qui le dévoraient depuis le moment de sa chute. Il crut rêver encore en voyant, assise près de son chevet, sa jolie voisine qui fit signe du doigt de ne point parler, et présenta au malade une potion qu'elle lui porta aux lèvres en lui soulevant doucement la tête. Bientôt il apprit et comprit tout : son regard, humide de larmes, se leva vers le ciel avec reconnaissance.

Ce furent d'heureux jours que ceux de la convalescence de Guillaume : ne point quitter d'une minute, durant la journée, sa bienfai-

trice, celle à qui certainement il devait la vie, la voir travailler près de lui, entendre sa douce voix, recevoir ses soins, tendres comme les soins d'une sœur..... La santé n'a point, hélas! de pareilles émotions! Plus d'une fois il soupira en songeant que sa guérison avançait à grands pas, et en se disant que tout bonheur allait bientôt cesser. En effet, à mesure que les soins d'Ange, ainsi se nommait la jeune fille, devenaient moins nécessaires au malade, celle-ci rentrait peu à peu sans affectation, mais avec une pudeur et un tact exquis, dans sa réserve première. Elle replaçait une à une, entre elle et lui, toutes les barrières restées possibles pour une jeune fille et pour l'homme qui lui devait tant de reconnaissance. Guillaume se sentait saisi d'admiration et de respect devant une intelligence si pleine de pudeur et de dignité.

A la fin, les soins de la garde-malade de-

vinrent tout à fait inutiles au blessé; Ange annonça gaîment la bonne nouvelle à Guillaume. Cependant, à travers cette gaîté, le jeune homme crut entrevoir avec joie une émotion qui se trahissait.

— Adieu, monsieur, lui dit-elle en s'apprêtant à le quitter, adieu!

— Adieu! reprit-il. Quoi! voulez-vous que nous devenions désormais, l'un pour l'autre, des étrangers? Cela est-il donc possible?

— Cela était avant votre maladie; il faut que tout redevienne comme auparavant.

— Vous voulez que j'oublie la reconnaissance que je vous dois : ma vie, ma santé, ma raison peut-être! Oh! non, vous ne l'exigerez pas; vous ne pouvez point l'exiger.

Elle soupira.

— Au nom de la reconnaissance que vous croyez me devoir, dit-elle, quittez cette maison, oubliez-moi et laissez-moi vous oublier;

ou plutôt ne nous souvenons plus l'un de l'autre que comme on se souvient d'un bon rêve.

— Eh quoi, mademoiselle Ange, dit-il avec émotion, mon amour vaut-il si peu que vous ne me permettriez même pas de vous l'avouer?

— Ne me dites pas cela, ne me le dites pas! s'écria-t-elle; laissez-moi mon repos et mon bonheur.

Il lui prit la main.

— Non, je ne me séparerai point de vous; je vous aime, Ange, et vous ne me refuserez point de devenir la femme de celui qui vous le demande au nom de la vie qu'il vous doit. Je ne suis point riche sans doute, je ne suis qu'un ouvrier, ajouta-t-il en se reprochant cette innocente tromperie; mais je saurai me montrer actif, intelligent et labo-

rieux pour me rendre digne de vous. Dites, Ange, ne le voulez-vous point?

Elle ôta de son doigt un petit anneau d'or qu'elle passa au doigt de Guillaume.

Le lendemain la maison entière apprit que Guillaume Brane allait devenir le mari de mademoiselle Ange. Guillaume déclara qu'il voulait avoir à ses noces tous les braves gens par lesquels Ange avait été secondée dans les soins donnés au blessé : ce fut même parmi eux qu'il choisit ses témoins. Du reste il y avait, dans sa conduite, je ne sais quoi de mystérieux et de réservé qui inquiétait vaguement la fiancée.

Enfin, le grand jour du mariage arriva, Guillaume conduisit sa jolie future à la municipalité; et, après avoir donné à ses convives un modeste dîner dans un des restaurans du quartier, il ramena sa femme à la

petite mansarde qu'elle occupait. Ce fut là que le jeune ménage s'installa.

Guillaume sortait tous les matins pour se rendre, disait-il, à son imprimerie. Il était toujours fort tard quand il revenait près de sa femme. Ange avait accepté, sans chagrin, cette longue solitude de la journée, ordinaire du reste à toutes les femmes d'artisans. Elle charmait ses heures d'attente par le travail, de manière à joindre ses économies aux économies que pouvait faire son mari sur le prix de ses journées. Du reste Guillaume était le modèle des époux et des compositeurs d'imprimerie : chaque semaine il rapportait exactement à sa femme le prix de son soi-disant travail manuel.

Ce bonheur romanesque dura deux années entières pour Guillaume.

Un jour il s'agenouilla d'une façon à la

fois comique et grave devant Ange, et lui demanda pardon.

— Et que veux-tu que je te pardonne? répondit la rieuse jeune femme en lui donnant un baiser. Sais-tu que vraiment tu vas me donner de l'inquiétude?

— Prends mon bras, dit-il, et accompagne-moi.

Elle descendit fort intriguée de cette plaisanterie, et monta dans un fiacre que Guillaume avait été chercher. La voiture les emmena dans le quartier de la place Royale, et s'arrêta devant une arcade, précisément en face la maison occupée aujourd'hui par M. Victor Hugo.

Guillaume donna son bras à Ange, la fit monter au second étage, l'introduisit dans un salon où se trouvaient réunies trente ou quarante personnes, et dit solennellement :

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter ma femme.

— Votre femme? s'écrièrent avec étonnement les témoins de cette scène singulière.

— Oui, messieurs, ma femme; depuis deux ans ma femme! Elle m'a conservé la vie par son dévoûment; elle n'a cru épouser qu'un simple ouvrier. Certes, si j'eusse pu prolonger encore cette églogue, je l'eusse fait; mais l'année 1792 n'est pas favorable aux églogues, et peut-être vais-je me voir forcé de quitter Paris avec le général de camp Henslentier, qui vient de me nommer capitaine-adjoint à ses adjudans-généraux. Avant de partir j'ai voulu faire prendre possession à ma femme du nom et de la position sociale qu'elle partage avec moi.

Messieurs, je suis fier de proclamer devant vous combien je me sens heureux d'avoir uni mon sort à une femme d'un si bon cœur

et d'une intelligence si noble! Allons, chère Ange, ajouta-t-il en s'interrompant avec émotion, embrassez pour la dernière fois le compositeur Guillaume.

Messieurs, madame Brune va faire les honneurs de mon salon.

Vers le commencement du mois d'octobre 1807, un maréchal de l'empire se présenta aux Tuileries pour demander une audience à Napoléon. Les chambellans eurent à peine annoncé ce maréchal, que l'empereur ordonna de l'introduire dans son cabinet. Il se leva pour le recevoir, lui tendit avec affection la main et lui dit :

— Maréchal Brune, je suis content de vous.

Brune, les yeux pleins de larmes et profondément ému, s'inclina sans pouvoir proférer une parole, tant sa joie et son trouble étaient profonds.

— Vous m'avez servi fidèlement, reprit Napoléon, je veux et je dois vous en récompenser.

— Sire, je viens de recevoir la plus douce et la plus glorieuse des récompenses : votre approbation. Que puis-je désormais désirer, si ce n'est que jamais cette approbation ne s'éloigne de moi. Pour la conserver, je donnerais mon sang et ma vie.

— Ainsi, maréchal, vous m'obéirez aveuglément, quels que fussent les ordres que je vous donnerais ?

— Votre majesté sait que je n'ai jamais réfléchi avant de lui obéir. N'ai-je point la conviction qu'elle ne peut me donner que des ordres dignes d'elle et de moi ?

— Eh bien ! maréchal, j'ai a acquérir de vous une nouvelle preuve de cette obéissance.

— Sire, je répondrai comme on a répondu

un jour à une reine : si la chose est possible, elle est faite; si elle est impossible, elle se fera.

— Ecoutez-moi bien, mon cher Brune; nous sommes tous partis d'un rang obscur pour arriver à de hautes positions; fils de nos œuvres, nous avons grandi à mesure que nous nous élevions. Par malheur, il n'en a pas été de même de ceux qui nous entouraient... La gloire impose souvent des sacrifices douloureux; il faut savoir, quand la nécessité l'exige, sacrifier jusqu'à ses affections les plus tendres. C'est un exemple que je vais donner et que doivent imiter tous ceux qui ressentent pour moi une véritable affection.

— Je n'ai pas l'honneur de comprendre votre majesté.

L'empereur fit signe au maréchal de s'approcher, se pencha à son oreille et lui dit à voix basse.

— Vous serez le premier à connaître ma pensée, maréchal... Bientôt mon divorce avec Joséphine... doit avoir lieu...

Brune, en recevant cette confidence, se recula vivement, comme s'il eût vu se dresser devant lui une vipère.

Napoléon continua, sans paraître remarquer le trouble de celui qui l'écoutait :

— Joséphine ne saurait me rendre père; et puis j'ai besoin de consolider mon pouvoir par une haute alliance; la fille de l'empereur d'Autriche deviendra ma femme.

— Je ne me permettrai jamais de donner un conseil à Votre Majesté sans qu'elle daigne m'interroger sur mes sentimens. Néanmoins...

— Vous avez raison, interrompit Napoléon, ce n'est point des avis que je veux, mais de l'obéissance à mes ordres. Or, maréchal, je désire que vous m'imitiez. Une alliance a

ma propre famille récompensera vos services. Quant à votre premier mariage, il sera facile à rompre, car vous avez épousé une blanchisseuse, et, je le sais, quelques formalités légales qui n'ont point été scrupuleusement remplies permettent de rompre facilement cette union.

— Sire, répondit le maréchal, j'ai épousé une femme que j'aime et que je respecte. Si je savais que mon mariage avec elle eût quelque chose d'illégal, je m'empresserais de faire disparaître ces vices de forme.

— Ah! dit l'empereur en se levant, voilà comment vous faites cas de ma volonté et d'une alliance avec ma propre famille ?

— Sire, ma vie vous appartient, mais non pas mon honneur. Je donnerais mon sang pour vous, mais jamais je ne trahirai mes devoirs.

— Et qui vous parle, monsieur, de trahir

votre honneur et vos devoirs ? Je suis donc, moi, traître à cet honneur et à ses devoirs, en faisant ce que je vous propose de faire ?

— Non, sire ; mais vous voulez abandonner une femme dévouée pour épouser.....il s'interrompit.

— Eh bien ! continuez.

— Pour épouser la fille d'un de vos ennemis.

Napoléon fit un geste de colère ; le maréchal s'inclina et se disposait à se retirer. Un signe de tête le rappela.

— Vous êtes bien énergique quand il s'agit de me désobéir et de me blâmer, monsieur. Vous auriez sagement fait d'user de cette fermeté pour réprimer les expressions offensantes du roi de Sèude contre ma personne. Elle vous aurait encore été utile pour traiter avec moins de condescendance lors de la capitulation relative

à l'île de Rugen. Si chatouilleux sur votre honneur, comment avez-vous laissé omettre, dans cette capitulation, l'énumération des titres de votre maître? Si sévère pour vos devoirs, pourquoi avez-vous accepté, des villes anséatiques, une gratification?

— Quoi! sire, s'écria Brune, vous avez prêté l'oreille aux accusations de mes ennemis? Heureusement quelques explications peuvent me justifier.

— Je ne veux pas d'explications, monsieur.

— Sire, vous m'entendrez! Vous ne me jugerez point sans m'avoir écouté.

— Je n'entendrai, je n'écouterai que la promesse de m'obéir!

Le maréchal maîtrisa son trouble et prit une attitude ferme. L'empereur le regarda fixement, et une pâleur subite passa sur son visage.

— Ma volonté est, monsieur le maréchal, que vous vous rendiez dans le département de l'Escaut pour présider à Gand les opérations du collége électoral. Vous partirez aujourd'hui même pour aller remplir ces devoirs, ajouta-t-il en insistant avec ironie sur les derniers mots.

Le maréchal Brune obéit, et partit pour Gand.

Quand il revint à Paris il demanda une audience à l'empereur pour rendre compte de sa mission. Cette audience lui fut refusée.

L'injustice de Napoléon envers l'un de ses plus fidèles soldats fut douloureuse au maréchal Brune; il la supporta néanmoins sans faiblesse, en homme de cœur qui se sent frappé sans l'avoir mérité. Il se retira dans le château de Saint-Just, près de Brive, et occupa son ardente activité à des travaux agricoles

qui améliorèrent sa fortune, beaucoup moins considérable que ses ennemis ne l'avaient dépeinte à l'empereur, — car il possédait à peine seize mille livres de rentes. — Il devint le colonisateur du pays, comme il en était le bienfaiteur. Il contribua beaucoup, par ses exemples et ses expériences, à réformer les mauvaises méthodes d'agriculture employées jusque là par les paysans de la contrée. Il employait le reste de ses loisirs à des travaux littéraires, et il commença entre autres, une traduction de la *Retraite des dix mille* par Xénophon, il accompagna cette traduction de commentaires et de notes explicatives.

La maréchale seconda son mari dans toutes ses entreprises et contribua beaucoup à lui rendre moins pénibles les ennuis de l'exil. Brune n'avait jamais voulu avouer à sa femme les véritables motifs de sa disgrâce,

mais elle les avait devinés, et la tendresse et le dévoûment de son mari avaient encore ajouté au dévoûment et au respect qu'elle lui portait. C'était une femme de petite taille, avec un léger embonpoint. Ses manières nobles avaient peut-être quelque chose d'emphatique ; mais il fallait attribuer ce défaut, presque imperceptible d'ailleurs, à la nécessité où se trouvait la grande dame d'éviter les habitudes et les réminiscences de l'ouvrière. Elle avait, du reste, efficacement travaillé à se donner l'éducation qui lui manquait; des lectures intelligentes, des études courageuses, le soin qu'elle mettait à s'entourer de personnes instruites, la rendaient digne du haut rang qu'elle occupait. Ce qui l'en rendait plus digne encore, c'était sa bonté, sa bienveillance naturelle et son amour pour le maréchal. Dix-sept années de mariage n'avaient altéré en rien l'affection des deux

époux, et le petit nombre d'amis qui composaient leur intimité ne pouvaient se lasser d'admirer le bonheur de ce ménage.

— J'ai payé cher mon bonheur, disait un jour le maréchal à un de ses parens ; mais, en résumé, je ne l'ai pas payé trop cher.

Cependant il se sentait malheureux au fond du cœur, non pas de sa disgrâce, non pas de sa carrière militaire brusquement interrompue, non pas de l'obscurité à laquelle il se trouvait condamné, mais de penser que l'empereur avait pu le mal juger, l'accuser et peut-être même douter de son affection. Aussi écrivait-il dans un testament olographe qui porte la date du 8 mars 1810 :

« Je recommande à ma chère épouse de faire
» parvenir à l'empereur la connaissance que
» je l'ai toujours sincèrement aimé, que je l'ai

» honoré, respecté et lui ai toujours été fidèle.
» Je n'ose pas l'accuser d'ingratitude, à cause
» de l'opinion que prend un souverain sur
» la différence dont il doit se conduire avec tels
» ou tels de ses sujets, sur les rapports qui lui
» parviennent ; mais j'ose lui dire qu'il a été
» trompé par ces rapports, et qu'aucun de
» ses soldats ne l'a plus aimé et ne lui a été
» plus fidèle que moi. »

Cependant, des événemens terribles vinirent bouleverser l'Europe, jetèrent l'ennem sur le territoire de la France, et renversèrent Napoléon et sa puissance. Malgré l'accueil honorable qu'il avait reçu de Louis XVII, malgré l'injustice de Napoléon, Brune, quand l'empereur revint de l'île d'Elbe, n'en courut pas moins au devant de son ancien maître. Nommé général en chef de l'armée du Var,

et gouverneur de la huitième division militaire, il s'appliqua surtout à prévenir la guerre civile dans les pays confiés à sa direction. Waterloo survint avec ses désastres..... Vous savez le reste de cette histoire! Le maréchal Brune trouva des assassins à Avignon, et son cadavre fut jeté dans le Rhône, sur le parapet duquel les meurtriers écrivirent, de leurs mains sanglantes, cette abominable plaisanterie : *Cimetière du maréchal Brune.*

Quand madame Brune apprit la mort fatale de son mari, ce fut d'abord un coup terrible qui faillit lui ôter la raison et la vie; mais la crise de ce désespoir une fois passée, la veuve s'arma de courage et de force, car il lui restait de grands et difficiles devoirs à remplir. Il fallait venger la mort et la mémoire du maréchal, confondre ses calomniateurs et frapper ses assassins. Ni les obstacles

presque insurmontables d'un pareil dessein, ni les périls des réactions politiques, ni les haines des partis ne l'arrêtèrent. Secondée par un petit nombre d'amis fidèles et courageux, sans tenir compte du pillage d'une partie de ses propriétés, quoiqu'elle comprît le péril qu'il y avait à mettre la main dans la fange encore brûlante des passions avignonaises, elle fit dresser une enquête sur l'assassinat de son mari, recueillit des faits, obligea de nombreux témoins à les constater, et poursuivit avec persévérance son œuvre pieuse. Ensuite elle adressa au roi Louis XVIII une requête pour demander justice du meurtre de son mari, et surtout pour faire évoquer le procès à Paris, attendu les dangers que présenterait une instruction au lieu même où le crime avait été commis.

Cette requête porte la date du 29 mars 1819, et fut rédigée par M. Dupin, qui la si-

gna et qui ne cessa de servir la noble cause de l'infortunée veuve avec une ardeur et un désintéressement dont on ne saurait assez faire l'éloge.

Cent quinze habitans de Brive se joignirent à la maréchale pour demander que les assassins de Brune fussent signalés et punis, et ils exprimèrent dans une adresse ce vœu, qu'il fallait, en 1819, du courage pour formuler.

La requête de la maréchale au roi resta sans réponse, dit-on. Le 9 mai, madame Brune adressa au garde-des-sceaux une plainte, rédigée, de même que la requête, par M. Dupin. Elle y signalait, comme coupables immédiats du crime, un cafetier nommé Fargès, et un portefaix : Guindon, dit Roquefort.

L'autorisation de poursuivre se fit longtemps attendre; après une longue résistance, où l'on déploya une invincible force d'inertie, il fallut enfin céder à la généreuse obstination

de la veuve, qui s'était portée partie civile. Néanmoins, au lieu de faire juger le procès à Paris, seule ville du royaume où il pût s'accomplir avec indépendance et impartialité, on le renvoya devant la cour royale de Riom.

Les débats commencèrent le 24 février 1821, cinq ans après la mort du maréchal.

Un seul des assassins était mis en cause, et encore il avait pris la fuite; c'était le portefaix Guindon dit Roquefort. La justice que l'on allait obtenir devenait donc illusoire. Madame Brune ne résolut pas moins de faire prononcer une condamnation qui flétrissait le meurtre de son mari et qui devait rejaillir, aux yeux des honnêtes gens, sur les complices et sur les instigateurs du crime de Roquefort.

M. Dupin plaida la cause avec un talent et une énergie admirables; la cour rendit un arrêt qui condamnait *par défaut* à la peine

capitale Guindon dit Roquefort, « convaincu » d'avoir tiré le coup de feu qui avait donné » la mort au maréchal Brune. »

Cet arrêt se terminait par ce dispositif inqualifiable :

« La cour ordonne que la maréchale Brune sera tenue d'avancer les frais et dépens de la procédure, sauf son recours contre le condamné. »

Ces frais étaient immenses, et le condamné était un misérable portefaix sans ressources !

Madame la maréchale Brune jeta à ces hommes le prix de la vengeance qu'elle avait obtenue et se retira dans ses terres, où elle vécut sans autre désir que celui de répandre autour d'elle un bonheur et un repos dont elle était privée à jamais ! Il ne fallut rien moins qu'un nouvel outrage à la mémoire de

son mari, pour la faire sortir de son obscurité et de sa retraite. Ce fut lorsque Martainville accusa Brune de déprédation.

Alors elle eut de nouveau recours à M. Dupin, pour flétrir le calomniateur de celui dont elle portait le nom. Cette fois elle échoua ; le journaliste fut acquitté, et elle revint cacher dans la solitude sa douleur et son indignation.

Depuis lors on n'entendit plus parler de madame la maréchale Brune. Sa famille et les habitans de Saint-Just, qu'elle comblait de bienfaits, savaient seuls qu'elle existait encore. Enfin, le 1er janvier 1829, elle mourut entourée de bénédictions et pleurée amèrement par toute une population.

Jusqu'à cette époque les restes mortels de Brune étaient restés déposés dans le château de Saint-Just, et sa femme n'avait jamais voulu s'en séparer ; mais, à la mort de la ma-

réchale, on réunit dans une même tombe les deux époux.

Telle est l'histoire de la pauvre fille épousée par un poète, et qui se trouva, sans le désirer, jetée au milieu des grandeurs d'une vie princière et des souffrances qui n'appartiennent qu'à de hautes positions sociales. Peut-être bien des fois reporta-t-elle avec un sentiment d'amertume et de regrets sa pensée vers l'époque où elle se croyait la femme d'un simple ouvrier.

Du reste, aucune des femmes qui jouèrent, dans le grand drame de l'empire, un rôle important, ne se montra plus irréprochable et ne se conquit autant de droit au respect et à l'admiration! La calomnie n'a même jamais approché de la maréchale Brune, et la manière dont cette noble femme a rempli ses devoirs d'épouse et de veuve doit la placer, dans l'histoire, à côté des grandes et fières

figures des plus majestueuses matrones romaines.

Dans la prospérité, elle n'imita pas les dissipations dont les femmes de la famille impériale donnaient elles-mêmes le scandaleux exemple; elle supporta le malheur avec une force et une dignité que toutes furent loin' hélas ! d'égaler. Aujourd'hui, que son nom appartient à l'histoire, aujourd'hui que l'histoire ne lui doit plus que justice, l'impartialité la plus sévère et la plus rigoureuse n'a qu'un tribut de respect et d'admiration à lui accorder.

VIII

Le chasse-mouche.

Ce pauvre Dupré, qui devait mourir si jeune et sans avoir eu le temps de se conquérir un nom durable, arrivait d'Orient, et achevait alors, dans son atelier de la rue Cassette, une vue de la rue Franque, à Alexandrie, dernière ville syrienne qu'il eut visitée. Il avait ramassé, je ne sais où, un

vieux nègre qu'il voulait peindre dans son tableau. Jamais, du reste, figure étrange ne mérita mieux de tenir sa place au milieu d'une scène pareille. Le négrophile le plus déterminé eût, certes, hésité à reconnaître d'abord un homme dans cette figure nue, noire, accroupie sur ses jambes à la fois courtes et grêles, et dont les bras démesurés se terminaient par des doigts noueux, longs et aigus. Quant à un naturaliste, il eût tout de suite, sans scrupule, classé parmi les quadrumanes, au premier degré des bêtes, plutôt qu'au dernier échelon des hommes, une créature si dégradée.

En effet, le front chauve du Nubien surmontait des yeux à sclérotide bleuâtre, et ajoutait encore, par l'exiguité de ses dimensions, au renflement exagéré de la nuque, couverte d'une toison flétrie, immonde, crêpue, blanchâtre, inextricable, et qui rappelait

la laine dégorgée par les coins d'un vieux matelas d'hôtel garni. On ne pouvait regarder sans répugnance et presque sans terreur sa face, dépourvue de saillie à la hauteur du nez, et qui tout à coup s'allongeait brusquement en museau de singe, avec une large bouche et des dents pointues. Son corps, sillonné de larges cicatrices, la plupart tracées par les lanières du fouet, et dont la peau avait repoussé grisâtre, semblait, à quelques pas, couvert d'un véritable pelage que zébraient alternativement un noir équivoque et un blanc sale. Replié sur lui-même comme un orang-outang captif, il restait là, dans une attitude sauvage, et ne donnait d'autre signe de vie et de mouvement que la mobilité de ses yeux féroces qu'il tournait à la manière lente et fascinatrice du caméléon.

Tout à coup, nous vîmes sa physionomie stupide s'animer d'un éclair d'intelligence et

de joie. Une pensée le saisit; il oublia tout, l'atelier, l'artiste, Paris, la France, l'Europe ! Il se leva sur ses larges pieds , et s'élança d'un bond vers l'objet qui lui rappelait si vivement des souvenirs d'enfance et de patrie.

Cet objet était un chasse-mouche en bois de palmier, tel qu'on en fabrique en Algérie, en Syrie , et à Alexandrie particulièrement. Le Noir prit dans ses mains le meuble africain, qui ressemble, on le sait, aux petits balais colportés en France par les Alsaciennes. Il le tourna dans tous les sens, il le mania, il le flaira, il s'en donna de l'air, puis il finit par examiner d'une façon curieuse la poignée, qui semblait une baguette assez négligemment dégrossie. Grâce aux secousses qu'il lui imprima, il sortit de ce manche un petit tuyau d'argent tout oxidé, et qui avait dû se trouver en contact avec un acide très violent pour

échanger ainsi la pureté et la blancheur de sa surface polie, contre la croûte verdâtre qui souillait maintenant le métal.

Quand il eut fini cet examen, et qu'il parut un peu remis de l'émotion produite, sur lui, par l'aspect du chasse-mouche, nous lui demandâmes ce qu'il trouvait de si curieux et de si digne d'intérêt dans cet objet, acheté à Alexandrie, quelques mois auparavant, par Dupré. Les questions qu'on lui adressait le ramenèrent enfin vers la vie réelle, et l'arrachèrent aux souvenirs qui s'étaient emparés de lui.

—Ah! messieurs, dit-il dans son baragouin mélangé de français, d'oriental et de franque, c'est que ce chasse-mouche, si je le reconnais bien (et je suis presque sûr de le bien reconnaître), a exercé sur ma vie et sur la destinée du monde une influence magique. Si vous voulez me donner, ajouta-t-il en se tournant

vers l'artiste, un instant de relâche et la desserte de votre déjeûner que je vois là-bas, je vous ferai un récit tel assurément que vous n'en aurez jamais entendu.

Dupré fit un signe de tête; aussitôt le Noir se rua sur la table, la dépouilla en un clin-d'œil, dévora, dans l'espace de deux minutes, de quoi satisfaire l'appétit de trois forts de la Halle, et revint, le ventre gonflé et le regard brillant; car le digne garçon avait jugé à propos d'arroser son déjeûner de deux bouteilles d'un vin excellent, ma foi!

— Maintenant, dit-il sans prendre la peine de se vêtir de la couverture que je lui avais jetée, et en s'étalant sur le tapis, en face du poêle, rougi à blanc; maintenant, écoutez-moi.

Par malheur, ce qui va suivre ne sera qu'une faible et incomplète traduction du récit que nous conta le nègre. Pour transmettre

à ceux qui lisent ces lignes l'impression profonde que nous éprouvions, il faudrait qu'ils se trouvassent, comme nous, dans un riche atelier, tout ruisselant de tentures rapportées d'Orient et sur lesquelles des broderies de fil d'or reproduisaient mille fleurs fantastiques, dignes accessoires d'un conte syrien. Et notez bien que ce conte, celui qui nous le disait était une espèce de démon! Il se servait d'un langage à lui seul, de gestes sans exemple, et de jeux de physionomie qu'il faut désespérer de reproduire et de faire comprendre.

Il commença par se cacher le front dans ses deux mains, et prononça dévotieusement la formule sacramentelle des Mahométans : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.* Après quoi il étaya, de ses bras repliés, son menton diapré d'une barbe jaunâtre et rare, attacha sur le petit auditoire ses prunelles de bête féroce et commença :

e ne sais pas même en quelle contrée du monde je suis né, dit-il. Est-ce en Afrique? je le présume; mais personne, excepté Dieu, ne le sait maintenant. Aussi loin que puisse me reporter le souvenir, je me vois l'esclave d'un Santon. Jamais on ne ressentit pour un maître plus de terreur que ne m'en inspirait le mien. Vêtu d'un lambeau d'étoffe grossière et façonnée de poils de chameau, il errait dans le désert, seul, même sans avoir une tente pour abriter sa tête. Toujours absorbé par des occupations qui n'avaient rien des habitudes ordinaires des hommes, jamais il ne prononçait une parole. S'il me donnait des ordres, il le faisait par signes; quelquefois une année s'écoulait avant que j'entendisse un mot sortir de ses lèvres.

La plupart du temps il lisait le Coran, ou bien, assis sur ses talons et la face tournée vers le côté du ciel où se lève le soleil, il de-

meurait absorbé dans les plus profondes méditations souvent il laissait passer deux jours sans manger. Je dois ajouter pourtant qu'il se montrait bon pour moi, qu'il ne me laissait jamais manquer de nourriture, et qu'il lui arrivait rarement de me battre.

Il m'employait, d'ordinaire, à cueillir soit des plantes qu'il me montrait du doigt dans les oasis, soit dans les sables, soit entre les fentes des rochers et dans les temples et souterrains que l'on rencontre si fréquemment en Syrie; enfin, il m'ordonnait de ramasser certains cailloux. J'écrasais les pierres, je broyais les plantes, et il mélangeait ces sucs et cette poussière, non sans murmurer des paroles mystérieuses.

Il préparait ainsi des philtres qu'il enterrait sous le sable, qu'il cachait parmi les pierres et qu'il venait reprendre, souvent en faisant des courses de vingt à trente lieues;

il donnait ensuite ces préparations à des malades qu'il guérissait.

De toutes les œuvres magiques auxquelles se livra le Santon, mon maître, aucune ne fut façonnée avec plus de soin et d'amour qu'un chasse-mouche de bois de palmier, celui que je tiens dans mes mains. Il en cueillit chaque feuille en un lieu différent, au clair de lune, avec des invocations à Mahomet, après s'être dépouillé de tous ses vêtemens et fait les ablutions prescrites par la loi du prophète. Pour teindre en noir, en rose et en jaune ces linéamens qui forment, sur la tête du balai, des lozanges, symbôle du pont sur lequel doivent passer les âmes à l'heure du jugement, il ne multiplia pas moins les rites et les préparations. Bien des fois j'usai mes ongles à gratter, vers minuit, les pierres d'un temple ou d'un obélisque, afin d'en détacher un peu de couleur; souvent il me fallut at-

tendre, couché à plat ventre sur le sable, le moment précis où le soleil disparaîtrait à l'horizon ; il s'agissait d'arracher du sol une plante destinée à l'œuvre cabalistique.

Quand le chasse-mouche fut terminé, le Santon détacha du cou d'une momie un collier d'argent, alluma un grand feu, fit fondre le bijou, et lui-même, avec un ossement pour marteau, il façonna un petit étui d'argent. Ensuite il creusa le manche du chasse-mouche, y enfonça l'étui, rempli au préalable d'une liqueur inconnue, et referma si bien le trou préparé dans le bois, que l'œil le plus exercé n'en aurait pu deviner l'ouverture.

Après quoi nous partîmes, marchant à grandes journées.

Comme d'habitude, je nè savais point en quels lieux nous nous rendions; mais bientôt je me trouvai dans une ville blanche qui s'étendait sur la plage d'une mer bleue. C'était

Alexandrie! En passant près de l'aiguille de Cléopâtre, mon maître aperçut, au pied du monument, une petite chienne qui gisait prête à expirer. Il s'approcha d'elle avec plus de compassion qu'il n'en eût témoignée certainement à un homme, tira de son sein un flacon, fit boire quelques gorgées à la bête malade, et, sans s'inquiéter de toucher un animal immonde, la chargea sur ses bras et l'emporta dans les ruines où nous avions établi notre domicile.

Pendant huit jours, le Santon ne s'occupa que de guérir la chienne. Quand il la vit ingambe et en santé, nous allâmes nous établir tous les trois aux environs de la rue Franque.

Bientôt le bruit ne tarda pas à se répandre, dans la ville d'Alexandrie, qu'un Santon venait d'arriver du désert, et que l'on n'avait jamais vu, avant lui, de solitaire plus digne

de s'interposer entre le divin prophète et les fidèles croyans. Durant la journée entière, mon maître restait assis au milieu de la rue, sans s'inquiéter du soleil qui tombait d'aplomb sur sa tête ; rien, pas même la douleur, ne pouvait troubler sa méditation profonde. La chienne semblait elle-même prendre part à ces rêveries contemplatives. Couchée entre les pieds du vieillard, elle restait les yeux fixes, comme ceux d'un sphinx de pierre, sans remuer, sans aboyer, sans s'inquiéter des passans qui allaient autour d'elle; mon rôle, à moi, était de recueillir les aumônes des fidèles croyans qui venaient prier près de mon maître.

Le soir, lorsque nous retournions coucher dans nos ruines, je rendais fidèlement au Santon le produit de la recette. Une seule fois je m'avisai de garder quelques paras ; mais le saint, que je croyais absorbé dans ses rêve-

ries, savait si bien le total de sa recette qu'il m'arracha mes vêtemens, prit un fouet, et m'en flagella tellement que je restai huit jours couché sur de la paille, sans pouvoir faire un mouvement. Regardez! mon dos en porte encore aujourd'hui les cicatrices.

Peu de temps après cette rude correction, un jour que, suivant mon habitude, je tendais la main aux aumônes, la chienne du Santon quitta notre maître. Pressée par la soif, elle s'approcha pour boire dans la rue Franque, près de la boutique d'un marchand de tabac, devant l'étalage duquel se trouvait une jarre pleine d'eau. Le mahométan s'empressa de repousser l'animal immonde, qui s'éloigna, la langue pendante et en jetant un cri plaintif, premier son que je lui eusse jamais entendu proférer. Le Santon, à cet appel de détresse, se leva brusquement, alla au marchand, s'assit devant lui, et lui dit

— Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Écoute-moi, voici ce que j'ai à t'enseigner : Il y avait à Bagdad un prince que l'on nommait Bahader. C'était un homme dur et cruel, qui souilla plusieurs fois ses mains du sang du juste, qui commit toutes sortes de crimes, et qui méconnut la voix du divin prophète.

Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Ecoute-moi, voici ce que j'ai à t'enseigner :

— Une nuit il fit un rêve terrible : il se crut à l'heure, redoutable même pour le juste, où chaque mortel doit rendre compte de sa vie au souverain juge. Allah tenait dans ses mains la balance du jugement dernier. D'un côté, dans le plateau de gauche, on voyait des formes gigantesques de démons; au plateau de droite se tenait cramponné un petit génie blanc, tout faible en apparence,

et qui cependant maintenait l'égalité du fléau de la balance.

— Aucun poids ne l'emporte encore! s'écria une voix qui fit trembler le dormeur jusque dans la moëlle de ses os.

Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Écoute-moi, voici ce que j'ai à t'enseigner :

Bahader s'éveilla aussitôt, baigné de sueur, et le cœur palpitant de crainte; il fit appeler sur-le-champ un Santon qui jouissait, à juste titre dans Bagdad, du renom de sainteté. Le calife lui conta son rêve; le saint répondit :

— Repents-toi, Bahader; les figures gigantesques de ton rêve sont tes péchés, et le petit enfant qui contrebalançait le poids de tes crimes une bonne action. Dépêche-toi d'en ajouter d'autres qui lui viennent en aide, ou bien tes forces s'épuiseront, et le fatal plateau du châtiment l'emportera.

— Une bonne action ? murmura Bahader, je ne me rappelle point en avoir jamais fait.

— Ne te souvient-il pas, reprit le savant, d'avoir passé hier près d'un porc attaché par la patte, trop loin d'une auge pour pouvoir y atteindre sa nourriture? Tu ne dédaignas point de pousser du pied cette auge, et de la mettre à portée de l'animal immonde. Voilà ta bonne action, Bahader! voilà ce qui t'a valu l'avertissement salutaire de cette nuit. Profites en et repents-toi.

Bahader se repentit, et à l'heure de la mort il prit place dans le paradis, à la droite d'Allah et en face du divin prophète.

— Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Voilà ce que j'avais à t'enseigner.

Le Santon, en achevant ces mots, se leva et retourna à sa place habituelle.

Le lendemain, le soleil sévissait avec plus de violence encore que le jour précédent. La

chienne, pressée par la soif, malgré le mauvais accueil qu'elle avait reçu, la veille, du marchand, s'approcha encore de sa boutique et de la jarre pleine d'eau. Au lieu de la repousser, cette fois, Hussein (on appelait ainsi le marchand), non seulement la laissa boire en liberté, mais encore lui donna à manger les restes du couscoussou de son dîner. Le Santon vit cette œuvre de miséricorde, et cria au jeune homme :

— Khodjan (marchand), tu as profité du conseil de Santon ; le Santon priera Dieu pour toi.

La boutique de Hussein était établie dans la rue Franque, sous un de ces toîts avancés qu'on nomme *mercherabeh*, et qui servent à garantir du soleil les rues et ceux qui les traversent. Si vous alliez à Alexandrie, vous reconnaîtriez encore sans peine l'emplacement de cette boutique, à côté d'un corps-de-garde

de soldats, sous un sphinx de granit égyptien, et au milieu de deux pilastres avec les chapiteaux en bas, suivant l'usage du pays (1).

La chienne du Santon prit l'habitude d'aller, chaque jour, boire et manger à la boutique du marchand de tabac. Cette habitude, et la déférence que Hussein avait montrée pour les conseils de mon maître, établit entre eux une sorte d'amitié.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Ce temps passé, le Santon vint s'asseoir un matin en face du marchand, et commença par lui réciter son inévitable formule :

— Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Voici ce que j'ai à t'enseigner :

Tu es né à Smyrne, et ta mère se nomme Parizade. Ton père, Bahman, était baigneur.

(1) Cette boutique est habitée aujourd'hui par un savetier français.

— La vérité sort de ta bouche, répondit le marchand.

— Tu vas partir pour Alger.

— Partir pour Alger! s'écria Hussein. Qu'a de commun ce départ avec ma naissance? Abandonner mon commerce, quitter Alexandrie, faire trois cents lieues! Non, jamais !

— Arrivé dans la ville d'Alger, continua le Santon sans paraître entendre cette interruption, tu te rendras sur-le-champ près d'Abdallah, capitaine de la milice, il t'enrôlera parmi ses soldats.

— Mais je ne veux pas quitter mon paisible métier pour la vie militaire! repartit Hussein. Je ne me sens point le goût des combats, et encore moins celui de la discipline.

— Il te suffira de montrer à Abdallah

ce chasse-mouche pour qu'il t'enrôle aussitôt.

Et comme Hussein allait protester encore contre ces ordres :

— Va, continua le Santon, va, Hussein. L'homme du prophète, le sage des déserts tient sa main étendue sur toi. Tu monteras au sommet de la colline de la puissance, si haut que tous devront renverser la tête en arrière pour apercevoir tes pieds. Va, et emmène avec toi cet esclave noir; quand tu auras besoin de mes conseils, tu me les enverras demander par lui. Il est fidèle, interrompit-il en jetant sur moi un regard terrible, car il sait que me désobéir c'est mourir.

— Vos conseils! reprit douloureusement Hussein : vous me promettez vos conseils! Hélas! comment les recevrai-je à temps, si vous habitez Alexandrie et moi Alger? Pendant que l'esclave fera le chemin, l'occasion

de profiter de votre sagesse s'échappera. Différer, c'est perdre, a dit le sage.

— Crois-tu que je ne lise pas dans ta pensée, interrompit le Santon avec son calme imposant et ses allures de prophète. Quand tu auras besoin de moi, ton esclave aura tout au plus quelques pas à faire pour venir me trouver.

Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Voilà ce que j'avais à t'enseigner.

Là dessus, il s'éloigna avec sa chienne, en me faisant signe de rester.

Mon nouveau maître passa la nuit dans l'indécision et dans les larmes. Enfin, il s'arrêta à la résolution de revoir une nouvelle fois le Santon, de l'interroger, et d'en obtenir des renseignemens plus précis ; car il y avait de la démence à quitter tout pour aller, sur la foi des paroles d'un homme qui peut-être était

fou lui-même, courir les chances d'une fortune, imaginaire selon toutes probabilités.

Le Santon ne reparut plus dans la rue Franque, ni le lendemain, ni les jours suivans.

Une semaine s'écoula, au bout de laquelle le feu prit ou fut mis à la boutique du marchand Hussein. Toutes ses denrées périrent dans l'incendie. Ruiné, poursuivi par ses créanciers, il lui fallut bien se résigner à obéir au Santon. Nous nous mîmes en route pour Alger.

Ici le nègre interrompit son récit. Tandis qu'il racontait, je ne pouvais assez admirer le changement survenu en lui, et l'intelligence qui brillait dans ce visage, naguère empreint de stupidité. Mais à peine eut-il cessé de parler, qu'il retomba dans son premier engourdissement. Ses yeux, qui brillaient comme

deux flammes, s'éteignirent; tous les muscles de son visage s'affaissèrent; l'homme cessa de se montrer et le singe reparut. Il tira de la poche de sa veste, qui gisait en un coin, un morceau de tabac et le plaça dans sa bouche, entre la mâchoire et la joue, qui s'arrondit. Alors, la ressemblance de cette créature avec un quadrumane devint plus saisissante encore. Sa face gonflée figurait, à s'y méprendre, les poches buccales d'un macaque ou d'un sapajou.

Quand il eut bien tourné et retourné, entre ses grosses lèvres, le morceau de tabac, quand il se fut chauffé de tous les côtés devant la plaque ardente du poêle, il sourit niaisement, ramassa le chasse-mouche qu'il avait laissé tomber, en examina soigneusement les plus petits détails, et finit par se laisser aller insensiblement à une rêverie profonde.

— Eh bien ! lui dis-je, et la fin de votre histoire ?

Il ne répondit pas d'abord, car il ne m'entendait point.

Je lui frappai sur l'épaule. A peine l'eus-je touché, qu'il tressaillit et se retourna si vivement vers moi, par un mouvement de panthère, la bouche ouverte, les dents en avant et l'œil furibond, que je fis à mon tour un mouvement machinal d'effroi et reculai en arrière. Mais une seconde avait suffi pour rendre au Nubien son air sournoisement servile et lui faire reprendre son attitude nonchalante.

— La fin de votre histoire ! la fin de votre histoire ! répétai-je.

— La voici, dit-il.

Quoique la route d'Alexandrie à Alger, malgré sa longueur, ne soit pas bien difficile à faire, nous n'arrivâmes pas néanmoins

dans cette ville sans obstacle et sans peine. La pauvreté de mon nouveau maître en était la cause principale. Nous ne mangions guère, chemin faisant, que les restes de couscoussou que j'obtenais en allant mendier; quant aux nuits, nous les passions à la belle étoile, avec le ciel pour rideaux et le sable pour divan.

Le Noir trouva sans doute excellente cette plaisanterie, car il se mit à rire si fort, et ouvrit si largement la bouche, que le petit épagneul de Dupré fit un bond de terreur et se mit à japper.

Quoiqu'il en soit, continua le Nubien, nous arrivâmes sans autre malheur que d'avoir singulièrement avarié nos costumes. Le mazchelah de mon maître n'était plus qu'une guenille en lambeaux. Je l'avais vu soigneux de ses habits et recherché dans sa mise, professant à Alexandrie la *tanir fantazia*, et porter une fleur sous son turban (ce qui est

le comble de la fashion orientale). Maintenant il marchait pieds nus, la tête à peine abritée d'un chiffon crasseux, le crâne mal rasé et la barbe en désordre. Aussi, quand nous nous présentâmes chez le capitaine de la milice algérienne, et que nous sollicitâmes une audience de sa seigneurie, elle fit dire que, si nous persistions à lui rendre visite, ses esclaves nous recevraient désormais à grands coups de bâton.

Hussein se désespérait, et eût volontiers maudit tout haut le Santon; mais il se contenta de le faire intérieurement; car je voyais bien qu'il me regardait comme un espion du prophète du désert. Cependant il se trompait : quelque misérable que fût ma position près de lui, je la préférais encore à celle que j'avais naguère près du Santon. Misère pour misère, j'aimais autant me trouver en Algérie que d'errer au milieu des sables brûlans.

Aussi tâchai-je de persuader de ma fidélité le marchand, et de lui rendre courage; mais chaque jour il devenait de plus en plus désespéré, et je ne sais à quelle extrémité il se serait porté sans un incident qui survint fort à propos pour mettre un terme à cette crise.

Un soir le capitaine traversait la ville à la tête d'une partie de sa milice; nous nous rangeâmes, Hussein et moi, afin de laisser passer les soldats. Le marchand d'Alexandrie, qui regardait avec tristesse celui vers qui le Santon l'avait envoyé dérisoirement, tira, par un mouvement machinal, son chasse-mouche, et s'en servit pour se rafraîchir en guise d'éventail. Le capitaine porta par hasard les yeux vers nous; à la vue du chasse-mouche et des pierres verdâtres qui se trouvaient, contre l'ordinaire, enchâssées au milieu de la poignée, il quitta sa troupe, piqua

des deux vers Hussein, se pencha, et lui dit à l'oreille d'un air d'intelligence :

— Chez moi après la prière du soir. Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète!

Ce soir là mon maître dormit dans la caserne de la milice, et il revêtit le lendemain l'uniforme des gardes du dey.

Pendant plusieurs mois rien de nouveau ne se passa dans la destinée du nouveau soldat. Seulement il s'ennuyait à périr, et aurait donné la moitié de sa vie pour en passer le reste, comme naguère, dans la rue Franque d'Alexandrie, au bord de sa petite boutique, à vendre du tabac et des dattes. La seule consolation qui lui restât consistait dans les trafics continuels qu'il faisait avec ses nouveaux camarades; trafics qui lui valaient toujours des bénéfices considérables, eu égard au peu d'importance des objets qu'il achetait, qu'il vendait ou qu'il échangeait. Il ne touchait à

rien qu'il ne lui en restât quelque chose aux doigts. A cette unique consolation près, je le répète, la destinée d'Hussein à Alger ne valait certes point celle dont il avait joui à Alexandrie.

Les choses en étaient encore à ce point quand le dey d'Alger, Ali-Pacha, tomba gravement malade. Personne ne pouvait s'expliquer sa maladie; elle déconcertait toutes les idées reçues; les médecins les plus habiles, même les Européens, ne savaient rien y comprendre. Un soir que les gardes de la milice gémissaient dans la consternation (car Ali était aimé à cause de sa générosité envers les soldats); et, comme je traversais la cour de la caserne, je sentis une main froide se poser sur mon épaule. Je tressaillis de tous mes membres... J'avais reconnu, malgré l'obscurité, mon ancien maître le Santon.

— Esclave, me dit-il, va dire ceci à Hus

sein : — Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète; déclare que tu veux guérir le dey Ali, et demande à être conduit près de lui pour opérer cette cure.

Et il disparut.

Quand j'allai répéter cet ordre à Hussein, il s'arracha la barbe avec désespoir.

— Il veut ma perte! c'est mon mauvais génie! La bastonnade et le pal m'attendent! Suis-je médecin pour guérir le dey?

— Maître, répondis-je, le Santon possède mille secrets précieux. S'il vous jette dans un péril, je le connais, c'est qu'il a des moyens sûrs pour vous en tirer.

Je fis tant par mes exhortations que le pauvre diable, tout pâle de crainte qu'il était, alla déclarer au premier ministre qu'il se chargeait de la guérison du pacha.

— Bien! lui dit celui-ci qui nourrissait une haine secrète et profonde contre les miliciens;

demain tu seras conduit près du dey. Si tu ne réussis pas, comme je ne veux point me donner le ridicule d'avoir été la dupe d'un fourbe, tu périras sous le bâton.

Hussein vint me trouver dans un état à faire pitié. Il passa la nuit en prières; et, le lendemain au point du jour, il m'envoya à la recherche du Santon. J'eus beau parcourir toute la ville d'Alger, je ne parvins point à le découvrir. Il fallut bien rapporter cette triste nouvelle à Hussein; Hussein faillit en mourir de désespoir.

Cependant l'heure de se rendre près du dey arriva; mon pauvre maître, prêt à se mettre en chemin pour le marabout, recommandait déjà son âme à Dieu, quand je sentis que l'on me glissait un papier dans la main. Je me retournai, et vis le Santon qui disparaissait à toutes jambes. Je remis le papier à

Hussein; voici les seuls mots qu'il contenait :

— *Une des pierres bleues du chasse-mouche!*

Hussein, sans trop comprendre, bénit Mahomet, le Santon et Allah, puis il se rendit avec un peu plus de confiance près du pacha.

Le dey se mourait de douleurs violentes aux entrailles et dans la poitrine. Hussein, avant de commencer la cure, exigea que toutes les personnes qui entouraient le malade sortissent et le laissassent seul avec lui. Alors il tira le chasse-mouche de sa poitrine, en détacha une des pierres bleues, la mit dans un verre plein d'eau, et la vit, à sa grande surprise, se dissoudre promptement. Il engagea le dey à boire cette potion : le dey obéit, et ne tarda point à s'endormir profondément.

Le lendemain le mourant était guéri, et

le premier ministre destitué : mon maître Hussein remplaçait ce dernier dans son autorité et dans la confiance du dey.

Hussein se montra digne de la haute dignité qui était venue si brusquement le jeter, du rang infime de soldat, à côté du souverain lui-même. Il administra sagement, remplit le trésor sans trop pressurer la population d'Alger, et appliqua si bien son adresse et son économie de marchand à la science de gouverner, que chacun s'en émerveillait. Il faut ajouter cependant que, s'il venait à se présenter quelque question difficile, le nouveau ministre me dépêchait aussitôt vers le Santon, lui demandait ses conseils, et les mettait rigoureusement à exécution, comme si Mahomet lui-même eût parlé.

Les choses durèrent ainsi pendant deux années, après lesquelles l'ancien ministre, à force d'intrigues et secondé par notre protecteur

d'autrefois, le capitaine de la milice, parvint à inspirer au pacha de la défiance contre Hussein. Mon maître, qui ne se piquait point d'un courage bien énergique, retomba dans les terreurs qui l'avaient poursuivi le jour de la cure du dey. A chaque instant il sentait son pouvoir devenir plus précaire, et le fatal cordon s'approcher davantage de son cou. Il m'envoya vers le Santon; celui-ci, que je trouvai dans les plaines de sable qui avoisinent Alger, se contenta de me répondre :

— Le manche du chasse-mouche dans un sorbet.

Je revins rapporter cette réponse à Hussein, qui se sentit plus inquiet que jamais, car il ne comprenait pas comment une si puérile chose pouvait le tirer de péril. Cependant d'un autre côté il savait que le Santon ne disait rien qui ne renfermât un sens caché mais profond.

Une semaine s'écoula durant laquelle il m'envoya plusieurs fois, vers le Santon, sans que je pusse découvrir ce dernier.

Enfin, un soir, je vis Hussein rentrer pâle, se soutenant à peine et dans un état à faire pitié.

— Va trouver le Santon, me dit-il, apprends-lui que tout à l'heure le dey m'a annoncé ma disgrâce dans les termes les plus menaçans. Poussé par le désespoir, j'ai profité d'un moment où il détournait la tête pour enfoncer le manche du chasse-mouche au milieu d'un sorbet qu'un esclave venait d'apporter au pacha. Je l'y ai laissé tremper durant une minute. Va et demande lui,— ajouta-t-il en insistant sur ses derniers mots, — demande au saint homme si j'ai bien compris sa pensée?

Comme presque toujours je cherchai en vain le Santon par toute la ville, dans la

campagne, jusqu'à l'entrée du désert; je rentrai près d'Hussein, harassé de fatigue, après avoir crevé trois chevaux sans avoir pu rencontrer celui dont mon maître demandait un mot avec tant d'angoisses. Le pauvre ex-premier ministre n'espérait plus qu'en Allah. Sans doute il mettait sa conscience en ordre, et il se préparait à la mort, car assis sur ses talons dans un coin de l'appartement, il balbutiait des prières à voix basse, quand Méhémet, un des petits nègres attachés au service d'Ali-Pacha, accourut tout à coup.

— Mon maître est mort! s'écria-t-il; je viens d'entrer dans le marabout du dey pour lui présenter le café, suivant l'usage; je l'ai trouvé sans mouvement et comme endormi. Je me suis approché..... Le mouvement de mes pieds, en touchant la natte sur laquelle il reposait, l'a fait tomber; ce n'était plus qu'un cadavre déjà glacé.

Hussein sortit plein de trouble et de joie. Une heure après, il était proclamé pacha et dey d'Alger. Le capitaine de la milice et l'ancien ministre, naguère ses ennemis acharnés, se montrèrent des plus ardens à lui valoir cet honneur. Il est vrai que j'aperçus derrière eux, dans la foule, le Santon qui s'y tenait caché, mais qui dirigeait évidemment toute cette affaire. Quels étaient les moyens dont se servait cet homme pour diriger les événemens et les volontés des autres à son gré? Je n'en sais rien. Je ne vois possibilité d'expliquer ce mystère que par le pouvoir prophétique et surnaturel qu'il avait reçu du ciel.

Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète, ajouta le nègre, comme pour donner encore plus de poids à cette expression naïve de sa superstition.

Quoi qu'il en soit, reprit-il, Hussein, une fois au pouvoir souverain, en usa plus sage-

ment encore qu'il ne l'avait fait du ministère. Seulement, il s'entoura de précautions excessives, trouva que le palais de la Jennina, au milieu de la ville, n'était pas une résidence assez sûre, et alla s'établir à la Casbah, édifice très vaste, fortifié de tous les côtés. En outre il fit un choix de serviteurs dévoués, s'en entoura exclusivement, et eût bien voulu ne point m'admettre parmi eux.

Car, il faut le dire, Hussein-Pacha supportait avec impatience le joug que lui imposait l'ancien protecteur de Hussein-khodjah. Tout ce qui venait du saint homme, y compris moi, lui était secrètement odieux. Le Santon, il faut l'avouer du reste, en usait sans façon avec le souverain-maître d'Alger. A tout moment, il lui faisait parvenir des ordres ou des menaces.

Bien que Hussein eût fini par interdire l'entrée de la Casbah au vieillard et à ses

émissaires mystérieux, le dey me punit des torts du Santon, m'éloigna de sa personne et me relégua dans un quartier du palais avec un emploi subalterne, et défense expresse de jamais me présenter à ses yeux.

Pour toute vengeance et pour toute menace, le Santon se contenta d'envoyer, à jour fixe, tous les ans, au dey, un billet sur lequel se trouvaient écrits ces deux seuls mots :

— *Le chasse-mouche.*

La douzième année du règne d'Hussein-Pacha, le Santon ajouta à sa phrase ordinaire *le chasse-mouche*, la formule Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

Ce peu de mots nouveaux inquiétèrent Hussein. Il cessa d'aller, comme d'habitude, au jardin fortifié qu'il avait fait construire au bord de la mer, près de la pointe de la Pescade. Le nombre des gardes fut doublé partout; enfin il me fit appeler. Je restai surpris

du changement et de la vieillesse précoce qui caractérisaient maintenant son visage.

— Va trouver le Santon, me dit-il. Si tu parviens à le rencontrer, ta faveur près de moi sera sans égale. Jette-toi à ses pieds, supplie-le de me visiter à la Casbah, pour que je puisse lui expliquer ma conduite à son égard et me justifier à ses yeux. Dis-lui enfin que j'implore mon pardon, et que, s'il daigne me l'accorder, il n'aura point d'esclave plus dévoué, plus fidèle et plus humble que Hussein-Dey.

J'obéis ; je me mis en route et je n'eus point beaucoup de peine à rencontrer celui que je cherchais; car je le trouvai assis aux portes de la ville, comme s'il eût prévu et attendu mon arrivée. Je m'acquittai du message dont m'avait chargé pour lui mon redoutable maître, et j'exposai, dans les termes les plus

énergiques, le désir qu'il avait d'obtenir une entrevue avec son ancien bienfaiteur.

Pour toute réponse, le Santon se tourna vers l'Orient avec majesté, leva les mains vers le ciel et murmura :

— Le chasse-mouche : Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

Mes prières, mes supplications, rien ne put obtenir un mot de plus. Il me fallut revenir à la Casbah avec cette réponse.

Hussein-Pacha tomba dans une tristesse plus sombre encore que par le passé. Il devint irritable, impatient, injuste : un mot suffisait pour le jeter dans les plus violentes colères; sa raison saine et son jugement excellent semblaient tout-à-fait altérés. Il se trouvait sous le poids de la vengeance de son bienfaiteur; il comprenait qu'elle allait éclater; il se sentait pris dans un filet invisible qui se

resserrait de plus en plus autour de lui et l'étreignait invinciblement.

Le vendredi, jour de la fête hebdomadaire des mahométans, Hussein-Pacha avait l'habitude de recevoir les consuls accrédités près de lui par les diverses cours européennes, et entre autres par la France et l'Angleterre. On le sait, moyennant un tribut considérable appelé *capitation*, tous ces peuples, qui croyaient ridiculement à la puissance barbaresque, obtenaient du dey qu'il ne fît point courir sus à leurs vaisseaux. Durant l'une de ces réceptions, Hussein, qui, je vous l'ai dit, était en proie à une irritation nerveuse, pleine de fébrilité, se plaignit en termes insolens au consul de France, M. Deval, de n'avoir point encore pu obtenir qu'on lui payât une créance de sept millions : elle était due à la régence d'Alger pour fournitures de blés faites, de-

puis plus de trente ans, à l'expédition d'Égypte (1).

Je vois encore cette scène à laquelle j'assistais, car j'étais rentré, depuis ma dernière visite au Santon, dans la faveur et dans la familiarité du pacha.

La chaleur avait fait quitter à Hussein ses appartemens ordinaires : il se promenait avec les consuls dans une vaste galerie.

—Quand me paiera-t-on ? finit par s'écrier le dey.

(1) Le juif Bacri, envoyé en France par Hussein-Bey, pour obtenir le paiement des sept millions dus à la Régence depuis l'expédition d'Egypte, était parvenu à faire considérer cette créance comme lui étant personnelle, et avait, à ce titre, gardé les fonds remis entre ses mains par le gouvernement français. — Le dey d'Alger ne trouvait pas naturellement que la France fût quitte envers lui, et réclamait de M. Deval le solde des sept millions, ainsi que l'extradition de son ancien sujet Bacri, associé avec Michel Busnach pour des opérations de banque. La France ne voulait accorder au dey ni l'une ni l'autre de ces demandes.

— Mon maître n'est point votre débiteur, répondit M. Deval, consul de France.

— Ton maître est un déloyal ! fit Hussein.

— Mon maître ne daigne pas répondre à un homme tel que toi, répliqua M. Deval.

Hussein, éperdu de colère, tira de son sein le chasse-mouche du Santon et en frappa au visage le consul. Celui-ci sortit aussitôt et déclara que la vengeance ne se ferait pas attendre.

Hussein ne prêta point d'abord une attention bien sérieuse à cette menace, car il était dans une ignorance profonde de la puissance militaire de l'Europe, et il regardait la France, sa tributaire, comme une poignée de barbares qu'un souffle suffirait pour dissiper. Mais, le lendemain, la crainte s'empara de lui, car il reçut du Santon le billet suivant :

— L'étourneau croit le roc plus petit que

lui, parce qu'il le voit de loin : le roc cache le ciel sous ses ailes.

Trois années environ, vous le savez, s'écoulèrent entre l'insulte et la vengeance. Durant ces trois années, le dey se rassura tout-à-fait. Il cessa même de croire au moindre péril. Néanmoins, quand il vit la flotte française se diriger vers Sidi-Ferruck, il m'envoya vers le Santon. Le Santon, assis sur le sable, ne daigna pas lever la tête, et dit, de sa voix monotone :

Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

Je ne pus pas même deviner, d'après l'inflexion de sa voix, si ces paroles étaient une menace ou simplement la continuation de la prière qu'il récitait à mon arrivée.

Je n'ai pas besoin de vous conter la suite de cette histoire ; vous le savez : le 13 juin,

la flotte française débarqna sur le sol africain; le 4 juillet, Hussein-Pacha m'envoyait offrir au général commandant l'expédition l'offre d'indemniser la France des frais de la guerre.

Le 5, le Santon apparut tout à coup devant Hussein.

— La puissance que je t'avais donnée est finie, dit-il. Je te laisse la vie, car la vie est désormais pour toi le malheur et la honte! Du jour où l'ingratitude est entrée dans ton cœur, le talisman qui faisait ta force a fait ta faiblesse et ta perte. Ecoute! le peuple se révolte et demande ta tête! l'ennemi écrase et incendie la ville! Capitule ou meurs.

Hussein, qui ne se piquait point d'héroïsme, préféra capituler.

Voilà ce qui fait que je suis venu en France à la suite du dey, que j'ai assisté au grand Opéra dans la loge de mon maître déchu, qu'il a été peint par M. Lépaulle, qu'il a fait

des visites à M. le directeur des Variétés pour en obtenir une loge gratis ; qu'il a dîné chez le ministre de la marine, où il n'a voulu manger qu'une poule cuite à l'eau, préparée par moi; qu'il a montré partout sa barbe blanche et ses lunettes vertes, et qu'enfin il n'est guère de maison de Paris où il n'ait laissé une carte portant ces mots : *Hussein-Pacha, ex dey-d'Alger.*

Hussein se fatigua bientôt de poser devant la curiosité parisienne, qui, d'ailleurs, commençait, de son côté, à se fatiguer de lui. Il partit donc avec ses cinquante-huit femmes et moi, d'abord pour Mahon, puis pour Naples, puis pour Livourne. De là nous gagnâmes Smyrne, où il comptait, disait-il, se fixer désormais. Mais les exilés et les princes déchus ne se trouvent bien nulle part! De Smyrne nous revînmes à Alexandrie.

La première personne que nous aperçu-

mes, en débarquant, fut le Santon, debout sur le rivage.

— Pardonnez-moi! protégez-moi encore! s'écria Hussein au prophète. Si vous le voulez, ma fortune peut redevenir plus brillante et plus grande que jamais. La France, si vous l'ordonnez, me rendra Alger...

— Il ne te reste qu'un seul recours, répondit solennellement le Santon.

— Lequel? Dites, oh! dites.

— Le chasse-mouche.

Et il disparut.

Hussein comprit le conseil du Santon, car un matin je le trouvai endormi sur son divan, comme jadis le petit noir Mehemet avait trouvé Ali Pacha. La seule différence qu'il y eût, c'est que Hussein tenait serré entre ses dents le manche du chasse-mouche fabriqué par le Santon.

On a prétendu, en France, que Hussein

avait emporté, d'Alger, huit millions. Je n'en sais rien; mais le fait est qu'il laissa des dettes à Alexandrie après sa mort, et que, pour les payer, on vendit ses esclaves et ses meubles. Voilà comment ce chasse-mouche a pu être acheté par M. Dupré chez un marchand d'Alexandrie, rapporté en Europe, et accroché contre un mur de cet atelier.

Quand à moi, qui me trouvais être affranchi, on me mit à la porte sans une piastre. Je gagnai l'Europe en mendiant. Je puis désormais renoncer à cet expédient, puisque voilà que je possède, grâce à Dieu et à vous, une profession; puisque j'exerce le noble métier de modèle.

Le pauvre diable ne l'exerça pas longtemps, du reste; car, un jour, en allant voir faire à l'hôpital Saint-Louis, par le docteur Jobert, de Lamballe, une des savantes et hardies opérations qui l'ont placé parmi les

premiers maîtres de la science chirurgicale, je vis par hasard, sur la table de l'amphithéâtre, le cadavre d'un vieux nègre. Je reconnus parfaitement l'ancien esclave d'Hussein-Bey. L'interne qui avait disséqué ce corps noir me raconta qu'il avait trouvé, dans son estomac, une énorme quantité d'eau-de-vie ; il ajouta que l'ivrogne était mort du *delirium tremens.*

Quant au chasse-mouche, il fut vendu, à la mort de Dupré, par le ministère d'un commissaire-priseur, qui me l'adjugea pour la modique somme de trois francs, et qui sans doute ignorait l'importance historique de cet objet oriental.

Du reste cette importance est-elle réelle ou fausse ? L'authenticité que lui donnait le vieux nègre doit-elle être religieusement acceptée ? Je n'en sais rien. On m'assure que le musée d'artillerie prétend posséder le chasse-mou-

che de Hussein ; d'un autre côté, on en montre un second à Alger, que l'on affirme être celui qui menaça le consul de France. Je ne puis être juge et partie dans cette cause ; seulement, jusqu'à preuve contraire, je garderai mon illusion à ce sujet ; — si toutefois c'est une illusion.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. JACQUIN.

